This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR INSTITUTION

DOMINUS ILLUMINATIO MEA

Vet. Fr. II A. 566

MEMOIRES
DE LA COMTESSE
D'HORNEVILLE.

PREMIERE PARTIE.

Finetti

MEMOIRES
DE LA COMTESSE
D'HORNEVILLE;
OU
REFLEXIONS
Sur l'inconstance des choses humaines.

Par Mr. SIMON.

PREMIERE PARTIE.

A AMSTERDAM,
AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.
M. DCC. XL.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
1 3 MAR 1960
OF OXFORD
LIBRARY

MEMOIRES
DE MADAME
LA COMTESSE
D'HORNEVILLE;
OU
REFLEXIONS
Sur l'inconſtance des choſes humaines.

PREMIERE PARTIE.

RIEN n'eſt ſi conſolant pour les malheureux que de ſe retracer l'image de leurs malheurs, lorſqu'ils ſont paſſés; ils trouvent dans ce tableau quelque choſe qui les ſoulage,

lage, & il eſt vrai de dire, que ce qui nous cauſoit autrefois de la peine, ne nous cauſe ſouvent que du plaiſir, lorſque nous repaſſons dans notre mémoire les différentes épreuves par leſquelles la divine Providence nous a conduits. Pour moi qu'une longue ſuite de traverſes & de maux, ont rendue le jouet de la fortune pendant un nombre d'années aſſez conſidérable, j'avoue que mes bleſſures ſont encore trop récentes, & que je ne retire du fâcheux ſouvenir de mes peines qu'une ſource de douleur & de larmes, que je ne crois pas pouvoir tarir ſitôt. Ce n'eſt donc point le plaiſir ſecret que l'on goûte à ſe plaindre; mais la ſoumiſſion aux ordres d'une des prémières Princeſſes de ce Royaume, qui m'a fait entreprendre le triſte récit de mes avantures.

Mais avant que d'entrer dans le détail de ce qui me regarde, il eſt néceſſaire, pour l'intelligence de la ſuite de cette Hiſtoire, de dire un mot de ma famille, & en particulier des Père & Mère qui me mirent au monde; & comme il n'eſt pas à propos de compromettre ceux de mes Parens qui vivent encore, je cacherai mon nom ſous celui de la Comteſſe d'Horneville.

Ce

Ce fut sous le dernier Règne, que cette Maison regagna beaucoup de sa prémière splendeur, que des tems malheureux avoient presque anéantie. Le mérite de mes Ayeux sembloit avoir dégénéré, ou, pour mieux dire, leurs belles qualités devenues inutiles, dans l'oubli & dans la bassesse, ne leur faisoient espérer pour toute récompense qu'un exil éternel. Enfin le sort en décida autrement, & le grand Monarque, dont la France regrettera toujours la perte, ayant fouillé jusqu'aux extrémités de son Royaume, déterra fort à propos des trésors qu'il ne croyoit pas posséder.

Une recherche si exacte fournit bientôt un bon nombre de braves Guerriers, & de Gentilshommes remplis de bonne volonté. Plusieurs se distinguèrent dans les combats, & le Marquis d'Horneville y aquit une si grande réputation, que le Roi, pour réconnoitre les services qu'il avoit rendus, & le récompenser du zèle qu'il avoit fait éclater en plusieurs circonstances, érigea sa Terre en Comté, dont elle conserve encore aujourd'hui le titre. Elle est située en Basse-Normandie, du côté de la Bretagne, & passe avec justice pour une des plus belles de

tout le pays. Avant cette époque de la splendeur de sa Maison, le Marquis d'Horneville se rendoit célèbre par ses galanteries, & c'est à sa malheureuse passion pour le Sexe que je dois attribuer la meilleure partie de mes malheurs. A peine avoit-il atteint l'âge de douze ans, que son tempérament fougueux faisoit déjà craindre pour lui: on l'envoya à Caën pour achever ses études, & ce fut dans cette Ville qu'il eut la connoissance de plusieurs jeunes gens qui ne demandoient pas mieux que de le débaucher. L'on se doute aisément de quoi la jeunesse est capable ; l'on sait que lorsqu'elle est abandonnée à elle-même, ou qu'elle n'est pas retenue par les bornes étroites du devoir, ou par des personnes sérieuses & respectables, il n'est point d'excès où elle ne se porte ordinairement. La Noblesse même ne sert pour lors que de prétexte à l'impunité, & c'est un titre sur lequel on s'appuye, comme servant de rempart aux remontrances & aux correcrections des Maitres.

La jeunesse du Marquis fut des plus débauchée. L'amour se mêla de la partie, & en peu de tems il aquit la réputation d'un des plus grands libertins de

toute

toute la Province. Il semblera peut-être à des gens scrupuleux, que j'aurois dû taire de telles inclinations dans le portrait d'un Père pour qui l'on doit toujours conserver le plus profond respect; mais comme toutes ces circonstances sont essentielles à mon Histoire, & que la suite découvrira la preuve de ce que j'avance, j'ai cru qu'il étoit plus à propos de raconter la simple vérité, que de tromper le Lecteur par un portrait trop flatteur pour être sincère.

Pour mettre un frein à la conduite du Marquis d'Horneville, ses Parens jugèrent à propos de le marier: il se présenta plusieurs partis considérables; mais de certains engagemens cachés lui firent préférer Mademoiselle de Beaujole, fille de bonne Maison, & qui l'aimoit éperduement. De ce mariage naquirent plusieurs enfans, dont les deux prémiers moururent: il ne resta que moi que l'on nomma Julie, & une cadette qui s'appelloit Justine, & qui mourut en bas-âge. Ma naissance commença, pour ainsi dire, mes malheurs; & les souffrances que je causai à ma Mère en me mettant au monde, annoncèrent toutes les peines que je devois lui procurer dans la suite. Elle m'ai-

moit cependant tendrement, & les soins qu'elle prit de mon enfance me rendirent bientôt le sujet des plus hautes espérances. Une phisionomie revenante, des manières aisées, un esprit assez vif, & des petites reparties enfantines, m'aquirent l'amitié de tous ceux qui fréquentoient la maison de mon Père: lui-même se félicitoit d'avoir une fille aimable, & se divertissoit de mes petites saillies spirituelles.

Lorsque je fus un peu plus avancée en âge, l'on me donna différens Maitres pour m'instruire; j'appris la musique & la danse avec plus d'empressement que tout le reste; & j'attirai par ce moyen plusieurs personnes au logis, qui prenoient plaisir à m'entendre chanter & jouer des instrumens. J'avois alors quatorze ans, & je voyois avec un extrême contentement mes appas naissans m'attirer les regards & les politesses d'une bonne partie des Cavaliers de la Province. Je ne haïssois point qu'on me fît la cour, & je croyois mériter tous les soins dont m'honoroient plusieurs jeunes Seigneurs que mes charmes rendoient idolatres.

Assez satisfaite de mon petit mérite, je ne négligeois rien pour m'aquérir de nou-

nouveaux adorateurs; je faisissois avec ardeur toutes les occasions de me faire voir. Les nôces d'une de mes Parentes vinrent fort à propos pour favoriser ma vanité, & mon humeur coquette trouva fort son compte à cette cérémonie. L'endroit où l'on devoit célébrer son mariage étoit éloigné d'environ huit lieues du Chateau d'Horneville: nous nous y rendîmes avec toute la famille, & une partie du voisinage. L'assemblée étoit composée de deux cens personnes; & l'on ne peut guère rien imaginer de plus galant. Quoiqu'il s'y trouvât un grand nombre d'aimables Demoiselles, j'eus cependant la gloire de passer pour la plus jolie, & en cette qualité, j'avois toujours plus de courtisans qu'une autre.

Ce fut dans cette compagnie que je liai une étroite amitié avec une jeune Demoiselle d'environ mon âge, qui, à une rare beauté, joignoit un esprit charmant & un cœur bien placé. Elle s'appelloit Rozalie, & étoit d'une des meilleures Maisons du pays. Elle s'attacha à moi dès le moment qu'elle me connut, & ne fit aucun cas de toutes ses autres compagnes. Sa malheureuse étoile la conduisoit apparemment vers moi, & il é-

toit écrit au Ciel que je devois être la cause de sa mort; cette pensée m'accacable encore, & je me reprocherai toute la vie d'avoir rendue si misérable une personne qui le méritoit si peu.

Comme nous devions faire un assez long séjour dans cet endroit, nous partagions le tems en différens plaisirs; tantôt nous nous rassemblions toutes ensemble pour jouer à mille petits jeux que la jeunesse se forge à plaisir; tantôt nous descendions dans le Parc qui est très vaste & d'un très bon goût, pour nous promener & nous délasser du grand monde. Un jour entr'autres que la chaleur étoit fort grande, & que les allées les plus touffues pouvoient à peine garantir de l'ardeur du Soleil, je proposai à Rozalie de m'accompagner jusques à un bosquet que l'on appelloit le Bain; je n'y avois point encore été; mais j'avois un desir extrême de voir ce charmant endroit, qui me devint bien fatal dans la suite. Nous y étions à peine arrivées que nous entendîmes plusieurs voix confuses d'hommes, qui nous obligèrent de nous retirer dans une allée voisine qui conduisoit à un cabinet de verdure; j'engageai Rozalie à y entrer avec moi; & là nous commen-

mençames une converſation des plus innocentes, dont l'agrément du lieu étoit le ſujet; nos ajuſtemens en faiſoient auſſi une partie, & inſenſiblement la médiſance vint s'en mêler; nous entamions ce chapitre, dont l'uſage eſt fort fréquent parmi le ſexe, lorſque nous fumes tout-à-coup ſurpriſes d'entendre pouſſer un profond ſoupir à côté de nous. La peur auſſi-tôt s'empara de nos foibles eſprits, & nous reſtâmes près d'un quart d'heure ſans oſer remuer ni l'une ni l'autre. Cependant la curioſité l'ayant emporté ſur la crainte, nous nous hazardâmes de marcher vers l'endroit d'où nous entendions quelqu'un qui ſe plaignoit.

Nous aperçumes de loin un jeune homme âgé d'environ quinze ans, tout baigné de larmes. Notre préſence l'ayant apparemment intimidé, il voulut fuir d'abord; mais nous l'engageâmes à reſter & à nous faire part du ſujet de ſes pleurs. Dès ce moment je ſentis un bouleverſement général dans tout mon corps: je m'imaginai que mon cœur bondiſſoit; & quelqu'aſſurée que je vouluſſe paroitre, un tremblement extraordinaire me rendoit auſſi agitée qu'une feuille qui eſt le jouet des vents. Nous nous aſſîmes a-

vec lui sur l'herbe, & d'abord que les prémiers mouvemens de sa douleur furent passés, il commença ainsi son histoire.

Je suis un des fils du Comte de Hainault, & par malheur pour moi le moins aimé des trois. Il sembleroit même par les mauvais traitemens que j'ai soufferts, de la part de mes Parens, que je ne dois pas aspirer à cette qualité, & que je ne suis que leur domestique. Comme ma présence leur est également odieuse à tous, j'ai découvert depuis quelques jours le desir qu'ils ont conçu de m'éloigner, & de m'envoyer par-delà les Mers: ils n'attendoient plus pour cet effet qu'une occasion favorable, & l'on vouloit auparavant congédier une Compagnie à laquelle mon Père avoit envie de donner une partie de chasse au Sanglier. Elle fut indiquée pour la surveille d'un voyage qu'il devoit faire pour la ville de Caën. Je suivis tout le monde à la chasse, & je m'engageai comme les autres dans la Forêt. Nous avions plusieurs Dames avec nous, parmi lesquelles il y en avoit une d'une grande beauté, & que mon Père aimoit beaucoup. Comme elles étoient déjà fatiguées d'avoir couru pendant

quel-

quelques heures, elles choisirent un endroit pour se reposer & se rafraichir: je vins par hazard de ce côté, & trompé par quelque chose que je vis remuer au travers d'un taillis assez épais, je tirai imprudemment dessus, croyant que c'étoit la bête; mais il se trouva que j'avois tué l'une de ces trois Dames, & justement celle pour qui mon Père avoit le plus de penchant. Les deux autres aussitôt poussèrent des cris lugubres qui me firent avancer dans la crainte que le Sanglier manqué ne ranimât toute sa rage contre ces Dames que je ne croyois pas si près. Mais helas! quel fut mon étonnement lorsque je connus ma méprise, & que je vis cette fatale victime de mon imprudence, baignée dans son sang, & sans aucun signe de vie!

On accourut au bruit que je venois de faire; & chacun fut saisi d'horreur d'une si tragique mort. Mon Père, que la passion rendoit encore plus sensible qu'un autre, me reprocha de la manière du monde la plus vive l'excès de mon étourderie, & me fit appercevoir dans son regard quelque chose de funeste. En effet, il me fit arrêter sur le champ, & l'on me conduisit au Château où je fus enfermé jus-

jusqu'à nouvel ordre. Sitôt que je me vis ainsi à la discrétion de mon Père, qui étoit alors mon plus cruel ennemi, je me livrai à mille réflexions desespérantes, & je formai plusieurs fois le dessein de m'ôter la vie.

Cependant on vint m'apporter à manger, & l'on ne me parla de rien pendant près de trois jours; j'aurois même pû m'imaginer que ma punition se bornoit-là, si je n'eusse connu mon Père d'un tempérament vindicatif. La crainte, à cette réflexion, s'empara encore une fois de mon esprit; je suivis sans différer le parti que je m'étois proposé, & à l'aide de mes draps que je liai ensemble, je descendis dans le Jardin, & après avoir franchi les murs, je m'éloignai à grands pas de la Maison paternelle, & j'arrivai, après beaucoup de peines & de fatigues, sur les Terres du Seigneur de ce lieu. Mon dessein étoit d'implorer le secours de Monsieur de Boissy contre le ressentiment de mon Père, & je me serois déjà présenté à lui, si la honte de paroitre devant une si grande compagnie que j'ai appris que la nôce de sa Fille avoit attirée chez lui, ne m'avoit obligé de passer la nuit dans un bosquet de ce Parc.

Ce jeune & aimable Infortuné accompagnoit son récit d'un de ces airs de tristesse qui touchent jusques au cœur. Mille soupirs dont il n'étoit plus le maitre, une certaine candeur & une aimable ingénuité nous attendrirent toutes les deux Rozalie & moi en sa faveur : il nous fut même impossible de lui refuser des larmes. Ce fut là sans doute la source de cette tendresse fatale qui me rendra toujours cher le souvenir de cet aimable parjure. Il me parut digne de fixer mon cœur volage & trop jeune pour avoir connu l'amour. Un charme séducteur s'empara de toutes les facultés de mon ame, & fit bientôt succéder au calme de l'indifférence où j'avois vécu jusqu'alors, une agitation continuelle. Il ne me fut plus possible de résister aux tendres mouvemens d'une passion naissante, & ce qui devoit me causer tant de peines dans la suite, s'insinuoit dans mon cœur d'une manière si charmante, que j'estimois mon état au-dessus de celui des plus heureux du monde. Outre qu'il avoit une de ces aimables phisionomies qui gagnent les cœurs par le prémier aspect, sa manière simple & naturelle de s'exprimer me plaisoit infiniment.

Ce-

Cependant nous nous consultames Rosalie & moi sur ce que nous devions faire dans une pareille occasion. La circonstance étoit délicate pour des personnes de notre sexe, & il ne nous convenoit guère de présenter à une respectable compagnie un jeune homme dont nous avions fait la rencontre. Quelqu'innocente que fût notre intention, on pouvoit soupçonner quelque galante avanture, ou tout au moins blâmer l'imprudence de s'exposer ainsi avec un inconnu. Nous prîmes donc le parti de courir au Chateau, & après avoir tiré à l'écart M. de Boissy, nous lui fimes part de ce qui venoit d'arriver, & nous l'engageâmes à venir trouver avec nous le jeune homme dont la triste situation méritoit quelque compassion. Sa phisionomie lui plut d'abord; & comme il se renommoit de gens qui étoient ses amis intimes, M. de Boissy ne fit aucune difficulté de lui donner le couvert, & promit le garder chez lui jusques à ce que ses affaires lui permissent de travailler à faire sa paix avec son Père qu'il connoissoit pour être ridicule.

Plusieurs Seigneurs de la compagnie de M. de Boissy ayant appris le nom du jeune

jeune Homme qu'il venoit de recueillir si charitablement, vinrent le voir, & lui demandèrent le sujet de sa tristesse: mon Père étoit parmi les personnes curieuses d'apprendre l'histoire de cet infortuné, & me parut plus attentif que tous les autres aux circonstances qui l'accompagnoient; il promit de rendre service à ce jeune Homme, & dès le lendemain il écrivit à son Père, qui pour toute réponse lui marqua qu'il ne vouloit jamais entendre parler de son Fils, & qu'il pouvoit en disposer comme du sien propre. Cette réponse, toute disgracieuse qu'elle étoit, n'indisposa cependant point mon Père contre le jeune aventurier; au contraire, il lui donna toutes les marques d'une tendresse vraiement paternelle; & je ne pouvois m'empêcher d'admirer les effets de sa charité généreuse: il fut bientôt revêtu selon sa condition, & invité à prendre sa part de tous les plaisirs que l'on inventoit pour rendre les nôces de M. de B. plus joyeuses & plus agréables.

Cependant quelques sensibles que fussent au jeune Comte de Hainault toutes les preuves d'être traité comme un des enfans du Marquis d'Horneville, une secrette mélancolie l'empêchoit de goûter

ter purement ces plaisirs, & il appréhendoit qu'on se lassât enfin de le garder si longtems sans pouvoir espérer de le réhabiliter chez son Père. Cette pensée quoique fausse étoit plus que suffisante pour le rendre rêveur; cependant il cherchoit toutes les occasions de me parler en particulier, & me laissoit entrevoir une vive reconnoissance du service que je lui avois rendu, & une certaine crainte de me découvrir des sentimens de tendresse qu'il me laissoit appercevoir par quelques soupirs qu'il ne pouvoit retenir.

Pour moi, ma conduite étoit bien différente, quoique mon cœur fût déjà touché, j'affectois un air très content, & mon tempérament vif me fournissoit de tems en tems des saillies qui auroient empêché le plus fin connoisseur de se douter de mes sentimens: mais mon stratagême devint bientôt inutile. Sensible autant que le jeune Comte, je vis bien que je ne pouvois plus dissimuler; sans cesse je me rapellois sa figure aimable, son humeur douce & égale, ses manières engageantes; tout en lui me paroissoit parfait, & tout ce qui n'étoit pas lui m'étoit fort indifférent: j'étois charmée quand quel-

quelque occasion pouvoit me fournir les moyens de lui parler seule à seul, & je souffrois impatiemment un tiers importun. Enfin je m'apperçus que je devenois plus sérieuse, & il me fut alors impossible de chasser de mon esprit, celui dont le souvenir devoit un jour me tant couter larmes.

Peut-être, helas! étoit-il encore tems de détourner les malheurs qui m'ont réduite en l'état où je suis; peut-être pouvois-je alors, si je les avois prévus, opposer à mon inclination naissante tout ce que la vertu a de plus fort & de plus raisonnable. Mais l'on sait que l'amour & la Raison ne s'accordent guère ensemble; & qu'il est bien difficile de refuser l'entrée de son cœur à des sentimens de tendresse, lorsque l'on a à peine atteint sa seizième année. La jeunesse se laisse trop aisément persuader; & tant que la passion qui l'agite semble la flatter, elle s'autorise insensiblement dans ses desordres. Sourde à la voix du devoir, elle étouffe peu à peu celle de la vertu en méprisant également les reproches d'une conscience timorée, & les avis des personnes expérimentées. Les remords ne font plus pour lors aucun effet; on s'y

 accou-

accoutume, & si l'on conserve encore quelque sensibilité, ce n'est plus que pour ce qui flatte notre penchant; en un mot, le chemin de la perdition est presque toujours le parti que l'on se détermine de prendre.

J'allois souvent me promener dans le Parc, soit pour éviter la compagnie de ceux qui m'auroient pu reprocher mon air sombre & rêveur, soit pour m'entretenir toute seule des agrémens du Comte; je me plaisois fort sur-tout dans l'endroit où j'avois lié connoissance avec lui, & ce lieu me retenoit ordinairement des heures entières ensévelie dans mille différentes pensées. Un jour que je prenois la route de ce charmant bosquet, j'entendis le Comte qui s'exerçoit à essayer un instrument, qu'il accompagnoit de sa voix qui étoit trés mélodieuse: je m'approchai sans bruit du cabinet où il étoit, & je me plaçai derrière une charmille, d'où je pouvois facilement le voir & l'entendre. Il étoit négligemment couché sur l'herbe, tenant devant lui un Livre ouvert, qui contenoit les paroles de l'air qu'il chantoit. Comme j'ai toujours beaucoup aimé la musique, je fus charmée de trouver dans le Comte, de la voix & du

goût,

goût, & ce beau talent qu'il partageoit avec moi, ne contribua pas peu à me déterminer tout de bon à l'aimer.

Quand il eut chanté plusieurs airs, il laissa pour quelque tems son instrument, & me parut s'entretenir de quelque pensée amoureuse: d'abord la jalousie, cette cruelle passion qui trouble si souvent l'amour dont elle est cependant une preuve: la jalousie, dis-je, me fit croire & craindre en même tems que quelqu'autre amour ne l'engageât: mais je fus bientôt détrompée, lorsque parmi les plus violens transports, je lui entendis articuler le nom de Julie. J'eusse dû sans doute me retirer d'abord de ce lieu funeste, mais loin d'en avoir eue la pensée, je commis bientôt une autre faute; je poussai un profond soupir, & je répondis tout de suite au Comte, qu'un tel aveu méritoit beaucoup s'il étoit sincère, & je me présentai aussi-tôt devant lui; il fut extrémement surpris de me voir si près. Etant un peu revenu du desordre où ma présence inopinée l'avoit jetté, & m'ayant reçue avec toute la politesse possible: Est-ce un rêve, belle Julie, me dit-il, ou me suis-je trompé; ce que votre bouche vient de prononcer, le cœur le ratifie-

roit-il, & puis-je me flatter que si ma passion est sincère, je serai payé d'un aimable réciproque? Non, lui répomdis-je avec un air qui lui confirmoit sa pensée, non, je ne puis m'imaginer que vous aimiez, & sans doute que ce nom que vous avez nommé il y a un moment, vous a échapé par hazard. Quelle injustice, reprit-il avec chaleur! Puisqu'il faut vous l'avouer, j'aime, & l'aimable objet de mon amour, est cette même Julie qui ne le veut pas croire: oui, c'est vous; dussiez-vous me haïr à jamais, je vous aimerai toujours. En disant ces mots, il se jetta à mes piés, & me jura qu'il ne s'en releveroit point que je ne lui eusse fait part du sentiment de mon cœur.

Jusques-là j'avois pu douter de la passion du Comte; mais un tel aveu me confirma dans ce qui me faisoit plaisir. Je l'obligeai de se relever, & aprés l'avoir fait asseoir, je lui parlai en ces termes: Votre aveu me paroit sincère, votre amour étant juste & honnête, ne peut me déplaire; je suis même bien-aise que le hazard m'éclaireisse sur ce que je desirois d'apprendre: mais, cher Comte, que j'appréhende que vous ne vous repentiez un jour de m'avoir connue, & que je

crains

crains que l'aveu que vous exigez de moi, ne ſoit la funeſte cauſe d'un infinité de malheurs! Ce preſſentiment à la vérité peut être chimérique, & je m'en veux de troubler par une ſi ridicule prophétie, la joie que je reſſens d'être aimée de vous, & de vous aſſurer que j'ai un grand penchant à vous pardonner cet aveu. Baniſſez de votre eſprit cette crainte frivole, me répondit le Comte en baiſant tendrement ma main; n'eſpérez qu'une longue ſuite de bonheurs; la fortune ne ſera jamais aſſez injuſte pour maltraiter une perſonne qui mérite toutes ſes faveurs. L'amour, il eſt vrai, cauſe preſqu'autant de maux que de plaiſirs; mais ce n'eſt pas pour vous que ſont deſtinées ſes peines: un ſort plus heureux vous attend, & il ne dépendra pas de moi de vous le prouver. Je conviens que c'eſt porter ſes vues bien haut, & qu'un pauvre miſérable comme moi paſſera toujours pour imprudent de former de ſi grandes eſpérances: mais le hazard qui m'a procuré votre connoiſſance, me réſerve quelque choſe au-deſſus de ce que je pourrois attendre. Juſqu'alors j'avois vécu dans une tranquilité parfaite, que rien n'avoit pu troubler;

 le

le Monde entier ne me présentoit rien qui fût capable de me toucher, & je bornois toute mon ambition à conserver cette heureuse indifférence où j'ai persévéré, jusqu'à ce que l'inimitié de mon Père, en me chassant de sa maison, me fit naître l'occasion de vous rencontrer, & me fit perdre dans un moment, & l'espoir de rentrer en grace avec lui & ce que j'avois de plus cher ; je veux dire ma liberté.

De tels sentimens ne pouvoient, dans la situation où j'étois, que me faire beaucoup de plaisir : je ne pus même lui cacher la part que je prenois à tout ce qu'il venoit de me dire ; & mes yeux, quand j'aurois eu un dessein contraire, m'auroient infailliblement trahie. Je sentis alors que cette prétendue fierté qui accompagne presque toujours les actions de celles qui se croyent douées de quelque mérite, n'étoit qu'une simple illusion ; & la réserve ridicule qui forme le caractère des Belles précieuses, ne me parut qu'un masque odieux, que la moindre tendresse fait bientôt tomber. Je me livrois déjà à plusieurs réflexions que l'aveu du Comte m'occasionnoient, lorsque j'apperçus ma chère Rozalie, qui

s'étant

s'étant ennuyée de ne me point voir, & s'étant imaginée que je m'amusois à rêver dans quelque bosquet du Parc, étoit descendue pour m'y chercher. Voyant que je parlois avec quelqu'un, elle douta d'abord si elle approcheroit ou non; mais ayant reconnu le Comte, & la curiosité l'excitant à se mettre de la partie, pour s'instruire de la vérité de ce qu'elle soupçonnoit depuis quelques jours, elle nous aborda d'un air gai, en me reprochant, cependant finement, le peu de confiance que j'avois en elle, de ne lui avoir pas fait la confidence d'un si joli rendez-vous. Comme c'étoit un pur hazard, je me défendis sur l'impossibilité de la prévenir d'une rencontre inopinée, & je tachai dès-lors à dissimuler & à cacher le trouble où l'entretien du Comte m'avoit jetté.

Toute autre que Rozalie eût été la dupe; mais elle ne voulut jamais démordre du préjugé qu'un pareil tête à tête lui avoit fait naître, & elle ne cessa de me faire la guerre sur ma discrétion, que par la crainte de me déplaire en marquant trop d'empressement à savoir ce qu'elle avoit cru que je voulois lui cacher. Il y avoit déjà plus de deux heures que nous

nous entretenions le Comte & moi; & j'appréhendois que quelqu'un ne s'apperçut de notre intelligence: j'avois tout à craindre de la part de mon Père, qui m'avoit déjà touché quelques mots sur la personne du Comte: je le priai donc de nous laisser seules, & d'éviter par-là tout ce que des gens malins pourroient dire sur une pareille avanture. Sa complaisance l'emporta sur son inclination, & après m'avoir demandé la permission de m'entretenir quelquefois sur le même sujet, il se retira, & alla rejoindre la compagnie qu'il avoit quittée, & où l'on commençoit à être inquiet de lui.

Sitôt que nous fûmes seules, Rozalie confirmée dans sa croyance, me pria de l'excuser si elle étoit venue imprudemment nous interrompre: elle prétexta l'amitié qu'elle avoit pour moi, & me promit de garder plus de précaution dans la suite. Quoi! vous voulez donc cesser de m'aimer, chère Rozalie, lui dis-je en l'embrassant étroitement; la réserve entre nous ne peut être que la marque de l'indifférence: je veux vous ôter tout sujet de vous plaindre de moi, & pour cela, je veux vous faire part de ce qui vient de se passer entre le Comte & moi.

J'étois

J'étois descendue dans ce Parc pour y rêver tranquillement à quelque chose qui m'embarrassoit l'esprit: je vous avouerai même que cet aimable Cavalier, tout jeune qu'il est, en étoit le sujet: je me suis trouvée, sans y songer, vers ce bosquet, où entendant chanter, je me suis approchée, & ayant reconnu sa voix, je l'ai surpris dans le moment qu'il nommoit mon nom. Je ne fus pas fachée de voir qu'il pensoit à moi, & peut-être, un peu trop promptement, je lui ai laissé appercevoir que son amour me plaisoit fort, & que si je ne lui disois pas que je l'aimois, c'étoit uniquement parce que la honte l'emporte d'abord sur une passion naissante.

Vous aimez donc le Comte, me dit Rozalie charmée de ma confidence, & vous croyez qu'il vous aime? Je suis bien-aise que vous m'ayez épargné la peine de vous l'apprendre, car mon dessein étoit de vous prévenir là-dessus: il est vrai qu'il ne m'en avoit pas chargé; mais sa conduite respectueuse & tous les égards qu'il a pour vous, m'ont toujours fait soupçonner la réalité du fait. Cette aimable fille me rapporta à ce sujet tout ce qu'elle lui avoit vu faire, & me parut très satis-

faite de ce que je rendois ainsi le réciproque à une personne qui le méritoit à si juste titre. J'appréhendois cependant une chose; je craignois que la belle Rozalie ne fût jalouse de ma conquête, & que le dépit de me voir préférée à elle, ne fût la cause de notre rupture: mais je n'eus pas le tems de me livrer à cette appréhension, elle m'assura qu'autant qu'il se pourroit faire, elle me serviroit dans mon amour, & que comme son indifférence naturelle pour les hommes la mettoit à l'abri des traits dont j'étois frappée, elle prendroit la liberté de me dire franchement sa pensée sur tout ce que je voudrois bien lui déclarer.

J'éprouvai bientôt la solidité de ses réflexions, & tant que je fus d'humeur à la consulter sur ce que je devois faire, je n'eus jamais lieu de me repentir d'avoir suivi ses conseils: mais sitôt que préférant, comme font les jeunes gens, mon penchant à ses lumières, je me livrai trop aisément à mes propres sentimens, je sentis tout le poids de mon imprudente conduite, & je payai cher la vanité qui me faisoit croire capable de me gouverner toute seule. Cependant nous retournâmes au Château où l'on nous attendoit

pour

pour se mettre à table: le Comte y étoit placé vis-à-vis de moi, il me paroissoit confus de m'avoir d'éclaré ses sentimens; il osoit à peine me regarder, & son trouble étoit si grand, qu'on l'eût aisément remarqué si on y eût fait quelque attention.

Le repas fini, il chercha l'occasion de me parler, & il la trouva bientôt. Rozalie, qu'une véritable amitié mettoit dans mes intérêts, ne servoit pas peu à nous favoriser des entrevûes que j'avois desiré plus fréquentes. Ce fut-là qu'exagérant la force de son amour, le Comte me promit de n'en jamais aimer d'autre. Je le crus, & je me félicitai d'avoir su fixer un si aimable homme, auquel je desirois sérieusement d'être unie par les liens sacrés du mariage. Notre intelligence cependant n'avoit été troublée par aucun fâcheux accident; & la fortune qui se plait à persécuter ceux mêmes qui jouissent de ses faveurs, n'avoit pas encore fait changer notre situation. Je jouissois du plaisir de voir le Comte tous les jours; tous les jours il m'entretenoit de sa flâme, & eût bien voulu me prouver par des faits ce qu'il avançoit de bouche. Un évènement fâcheux vint fort à pro-

propos pour me convaincre de ce que j'étois affez portée à croire, & acheva de lui affurer la poffeffion d'un cœur qui panchoit fort à l'amour.

Parmi tous les divertiffemens que l'on avoit donnés pour rendre les nôces de ma jeune parente plus joyeufes & plus galantes, M. de Boiffy avoit propofé la pêche d'un grand étang : les Dames acceptèrent cette partie, & le jour indiqué chacun fe rendit dès le matin à l'endroit où elle fe devoit faire. Nous reftâmes au Chateau plus longtems que les autres Rozalie & moi, & nous ne partîmes que deux heures après. Pendant tout le chemin, notre converfation ne roula que fur mon amour : cette fidèle compagne, perfuadée que rien n'étoit capable de m'en détourner, avoit pris le parti de m'applaudir, & elle m'exagera à un tel point le mérite du Comte, que fi je n'avois été fûre qu'elle me parloit en amie, j'aurois pu foupçonner quelque dépit de fa part. Elle s'apperçut de mon appréhenfion, m'accufa d'injuftice, & m'affura même que quelque preuve que je vouluffe exiger d'elle pour cautionner ce qu'elle m'avançoit, elle ne feroit aucune difficulté de me l'accorder.

corder. Suffisamment remise de mon doute, je l'embrassai avec amitié, & la priai de m'aider de ses conseils, ou du moins de ne me pas nuire dans une circonstance où j'avois plus que jamais besoin d'elle.

Nous arrivames enfin au rendez-vous marqué, & nous rejoignîmes les autres Dames, qui, comme nous, s'étoient fait une fête de ce nouveau divertissement. Comme l'étang étoit extrêmement large, & qu'il nous falloit passer à l'autre bord, une partie de la compagnie monta dans quelques petits bateaux qui devoient passer chacun à l'endroit où il vouloit descendre. Je montai avec Rozalie dans une de ces petites nacelles; mais nous ne fûmes pas plutôt au milieu de l'étang, que celui qui nous conduisoit ayant heurté contre un pieu caché sous l'eau, je tombai à la renverse dans le plus dangéreux endroit. Le Comte étoit déjà passé, & il avoit blâmé mon imprudence qui me faisoit tenir debout pour imiter nos Cavaliers qui bravoient le danger. Sitôt qu'il me vit tombée dans l'étang, il ne différa pas de s'y jetter à la nage pour me retirer du péril évident où j'étois; ni la crainte de la mort, ni l'appréhension de

de déclarer par-là publiquement la passion qu'il avoit conçue pour moi, ne furent capables de le retenir; il parvint bientôt jusques à moi, & après avoir fait des efforts prodigieux, il me retira de l'eau; mais il crut d'abord ses peines perdues, je ne donnai plus aucun signe de vie : mes sens glacés par la peur, m'avoient réduite dans un état semblable à la mort, & ce ne fut qu'au bout de prés d'une heure que l'on vit que je n'étois pas morte.

Cet accident avoit jetté la consternation dans tous les cœurs; l'on craignoit fort que je n'en revinsse pas, & M. de Boissy maudissoit cent fois la partie de pêche qui avoit occasionné un si grand malheur: cependant je revins à moi, & l'on profita de cette occasion pour me transporter au Chateau. Le Comte ne m'abandonna pas pendant tout ce temslà, & oubliant le danger qu'il avoit luimême couru pour me sauver, il ne pensoit pas à aller changer d'habit; il étoit pénétré d'eau de tous côtés, & ce ne fut qu'après une peine incroyable qu'on l'obligea à songer à lui. Etant entièrement revenue de mon évanouissement, & après avoir rejetté une grande quantité

tité d'eau que j'avois avalée, je me sentis beaucoup soulagée: le Médecin assura mes parens que le danger n'étoit pas grand, & qu'il ne me falloit qu'un peu de repos pour reprendre mes forces en peu de tems. Aussi-tôt l'entrée de mon appartement fut interdite à tout le monde, le Comte n'en fut pas excepté, il n'y eut que ma chère Rozalie qui eut la permission de me voir une fois le jour seulement.

Quelque défense que l'on m'eût faite de parler, je ne pouvois m'empêcher de m'entretenir avec elle de mon cher Comte; le zèle qu'il avoit montré à me sauver du péril, m'occupoit beaucoup l'esprit; & je lui avois trop d'obligation pour être indifférente sur son article. Ceux qui aiment conçoivent aisément la peine que l'on a à se taire, & le plaisir que l'on ressent à parler de ce que l'on aime. Je ne trouvois pas de moment plus doux que celui où libre & seule avec Rozalie, je permettois à mon cœur de s'épancher sans contrainte. Puis-je douter, disois-je à cette sincère amie, puis-je douter de l'amour du Comte? Quelle plus authentique marque pouvoit-il m'en donner? & quelle injustice ne commettrois-je pas,

ſi je payois d'ingratitude un ſi grand ſervice ? Son amour eſt reſpectueux, & je n'appréhende point d'indiſcrétion de ſa part ; d'ailleurs il a intérêt à garder le ſecret, & je le crois trop honnête homme pour ſe prévaloir d'une inclination ſi raiſonnable. Rozalie m'applaudit, elle vit bien qu'il étoit inutile de s'oppoſer à mes ſentimens ; ils étoient trop vifs, & l'amour avoit pris un tel aſcendant ſur moi, qu'il eût été hors de propos de vouloir me détourner de mon malheur.

Je commençai cependant à me mieux porter ; l'on me permit de prendre l'air, & je deſcendis dans le Parc pour m'y promener avec ma chère Rozalie. Il ne faut pas s'imaginer que notre entretien roulât ſur autre choſe que ſur le Comte. Lui ſeul m'occupoit, & étoit toujours préſent à mon eſprit. Il le fut bientôt à ma vue ; la ſympathie, qui dirige ſouvent les actions des Amants, l'avoit conduit vers l'endroit où je me promenois ; je l'apperçus de loin, & Rozalie lui fit ſigne d'avancer : il appréhendoit que je ne fuſſe en compagnie, & comme il vouloit cacher l'inclination qu'il ſentoit pour moi ; il ne ſavoit s'il devoit ſe retirer ou avancer. Quand il fut ſûr que nous étions

étions seules, il nous aborda; mais avec un air si chagrin & si déconcerté, que je lui en demandai d'abord la cause avec empressement. Ah! me dit-il, puis-je douter de mon malheur! Je m'étois imaginé que vous m'aimiez, & j'ai bien vu ces jours passés que vous n'aviez paru sensible, que pour sonder les sentimens de mon cœur; semblable apparemment à ces jeunes beautés qui se contentent de s'assujettir plusieurs Adorateurs, vous n'avez ecouté l'aveu de mon amour, que pour satisfaire votre curiosité, & rire ensuite de ma foiblesse. Pourquoi paroissiez-vous donc compatir à ma misère? pourquoi ai-je cru vous être cher? J'en suis la dupe, & je vois bien, charmante Julie, que rien ne vous touche si peu que le reproche que je vous fais.

Vous badinez, lui répondis-je, ou bien votre esprit agité par quelqu'accès d'une fièvre violente, se dérange totalement. Quel est cette legereté dont vous m'accusez? quels sont ces titres de trahison & de legereté dont vous me qualifiez? La trop tendre Julie vous a-t-elle donné sujet de vous plaindre d'elle? & est-ce dans le tems qu'elle vous marque le plus d'amour & de reconnoissance, qu'il faut l'ac-

l'accuser mal-à-propos de fourberie & de mensonge? Desabusez-vous, ou du moins dites-moi sur quoi vous fondez un pareil raisonnement; car je ne puis vivre sans vous ôter tout sujet de vous plaindre de ma conduite.

Cette sincérité, ou plutôt ce fin déguisement, auroit de quoi plaire en toute autre circonstance, reprit le Comte avec chaleur; mais je ne puis m'empêcher de vous dire qu'un tel procedé convenoit mieux à tout autre qu'à moi, & que vous commettez une grande injustice si vous prétendez me jouer. Il auroit été plus loin & toujours sur le même ton, si mes larmes, que je ne pus retenir, n'avoient servi à m'excuser, ou du moins ne l'avoient engagé à rester pour entendre ma pleine justification. J'ignorois dans le fond quelle étoit la cause de sa mauvaise humeur, & je ne pouvois m'imaginer ce qui avoit donné lieu à un changement si subit. Il me le déclara enfin, & après m'avoir assuré qu'il s'étoit proposé de ne m'en point parler, mais qu'un reste de foiblesse mal éteinte l'emportoit, comme malgré lui, à me faire des reproches qui étoient plutôt la marque d'un véritable amour, que

celle d'une mauvaise humeur: il me dit que ce qui lui avoit été le plus sensible, étoit la défense que j'avois faite de le laisser entrer dans mon appartement pendant ma maladie.

Je protestai à ce sujet que je n'avois jamais eu cette pensée? & Rozalie plus clair-voyante que moi, devina bientôt ce qui avoit occasionné ce contre-tems. La Comtesse d'Horneville, me dit-elle, se sera sans doute servie de ce prétexte, pour vous procurer du repos, ou peut-être, pour rompre tout commerce entre le Comte & vous. J'ai cru même entrevoir quelque dépit dans ses manières depuis qu'elle a su votre intelligence. Rien ne lui cause tant d'inquiétude que tous les soins qu'elle a remarqués dans le Comte; & il est à craindre que dans la suite, elle ne mette en usage quelque moyen plus fâcheux pour vous brouiller ensemble. Ainsi ne perdez point le tems à vous faire des reproches inutiles, songez plutôt à prendre de sures précautions pour vous mettre à couvert contre les persécutions que l'on vous prépare.

Il n'en fallut pas davantage pour desabuser le Comte, & pour me donner beaucoup à penser; d'un côté il s'accu-

ſoit d'avoir cru trop à la legere, & de l'autre je rêvois profondément à ce que me venoit de dire ma chère Rozalie. Je me rappellai à ce ſujet ce que j'avois entendu dire & vu faire à la Comteſſe ma mère, & je me deſeſperai à l'aſpect des peines dont mon amour alloit être traverſé. J'avois beſoin de conſolation, & le Comte étoit auſſi rêveur que moi: la ſeule Rozalie, libre de toute paſſion, jouiſſoit d'un calme charmant, qui n'étoit interrompu que par le regret de m'en avoir tant dit, & l'appréhenſion que je ne me laiſſaſſe abattre dans le tems qu'il falloit ſonger à prendre une réſolution. Je ſuis mortifiée, me dit-elle, de vous avoir allarmés par un diſcours hors de propos; j'aurois deſiré que tout ce qui reſſembloit à la crainte fût banni de vos eſprits; mais je n'ai pas cru qu'une amie ſincère dût diſſimuler ſa penſée lorſqu'il s'agiſſoit de prévenir quelque coup funeſte. Ne vous abattez donc pas, ſi vous êtes dans le deſſein de vous unir enſemble; l'amour eſt toujours traverſé d'épines & de chagrins; il ne tient qu'à vous de vous les épargner; ſinon, prenez le parti de ſouffrir conſtamment les épreuves fréquentes que vous ſerez obli-

obligés d'endurer; ce n'eſt qu'après mille tourmens que la conſtance eſt enfin couronnée.

Nous goûtames l'un & l'autre un avis ſi conforme à nos inclinations; & comme il ne nous fut pas poſſible de nous ſéparer, nous nous jurâmes une conſtance éternelle, & nous nous préparames à tout ce que la fortune avoit de plus dur & de plus rebutant. Il y avoit déjà longtems que je cauſois avec le Comte; j'appréhendois qu'on ne me rencontrât avec lui; ce que Rozalie venoit de me dire, m'avoit confirmée dans le ſoupçon que l'on s'étoit apperçu de la paſſion du Comte: je le quittai après lui avoir donné mille aſſurances de ma fidélité, & je me retirai dans mon appartement, pour rêver en particulier à ce qui venoit de ſe paſſer.

J'y étois à peine entrée que la Marquiſe ma mère, vint m'y trouver; & après en avoir exactement fermé la porte, elle me parla en ces termes: Il faut vous apprendre, ma chère fille, la volonté de M. d'Horneville; je viens de recevoir ſes ordres pour partir promptement. Je ſens bien que c'eſt avec peine que vous quitterez ces lieux enchantés; mais il

craint qu'ils n'altèrent l'innocence & la pureté de vos mœurs : il fait que la jeunesse ne se familiarise que trop avec les folles passions : il appréhende qu'elles ne séduisent votre jeune cœur. Egalement sujets aux mêmes foiblesses, nous conservons tous une secrette inclination pour les plaisirs & les douceurs de la vie ; nous les regardons d'abord comme de simples amusemens, des complaisances pour les usages ordinaires, & des libertés qu'on peut permettre au devoir, pour vivre heureux & ne pas tomber dans le ridicule : ainsi peu à peu la Vertu nous devient à charge, elle nous paroit trop sévère, jalouse du plaisir, ennemie de la société, contraire aux penchans les plus légitimes de la nature, le plus souvent parce que ses Loix combattent nos inclinations favorites ; peut-être enfin ne la regardons-nous plus que comme une bienséance politique, ou comme un préjugé d'enfance dont on peut s'affranchir, quand on veut satisfaire ses passions : c'est ainsi que l'on va de degré en degré, jusqu'à ce que l'esprit aveuglé par des réflexions voluptueuses, après avoir autorisé la corruption du cœur, nous précipite sans

fcrupule dans les crimes les plus honteux.

Il est vrai que jusqu'ici je ne puis que me féliciter de votre conduite sage & honnête: votre jeunesse, loin de nous faire repentir de vous avoir fait connoitre le monde, ne nous a attiré au contraire que des complimens: mais apprenez que voici le tems où il faut se livrer de cruels combats à soi-même; il faut éviter les écueils, & embrasser tout de bon le chemin de la Vertu; c'est d'elle que vous devez attendre votre bonheur; consacrez-lui la pensée qui pourroit peut-être vous venir de vous attacher à quelqu'un. Recevez cet avis, comme d'une Mère qui prend intérêt à ce qui vous regarde. Vous n'êtes pas encore engagée dans ces nœuds dangereux dont je n'ose vous faire la peinture; c'est à moi à vous procurer une longue paix, en prévenant tout ce qui pourroit vous arriver dans ce genre. Prenez donc en bonne part, ma chère fille, le conseil que je vous donne, & disposez-vous à partir incessamment. Je vous en dirai les raisons dans la suite; je ne puis pour le présent vous confier des secrets que votre âge ne vous permettoit pas de

 garder.

garder. Je ne pus retenir mes larmes lorſque j'entendis parler de départ; la Marquiſe s'en apperçut; mais elle ne jugea pas à propos d'y faire grande attention: elle partit, & me laiſſa par ſa retraite en proie à mille réflexions affligeantes.

Ciel! m'écriai-je au milieu de ma douleur, tu n'as donc permis que je goûtaſſe un ſenſible plaiſir, par l'aveu d'un amour que je paye du réciproque, que pour me faire ſentir plus cruellement l'horreur de l'abſence! A peine ſuis-je perſuadée des ſentimens de celui que j'aime, qu'il me faut ſonger à lui dire un adieu, peut-être éternel. Vaine eſpérance, que vous diſparoiſſez promptement! Votre image n'eſt qu'une ombre, votre durée un inſtant, & votre réalité n'eſt ſouvent qu'un menſonge. Funeſte amour! toi ſans lequel j'obéïrois ſans réſiſtance, pourquoi me ſéduis-tu dans un tems où l'indifférence me rendoit heureuſe? J'étois apparemment deſtinée pour éprouver tes peines, & tu ne me flattois que pour me réduire en eſclavage. Je vois cependant qu'il ne m'eſt pas poſſible de réſiſter à tes Loix, & une voix ſecrette m'appelle vers mon malheur;

heur ; mon penchant m'entraine, ma Raison m'est inutile, je sens que vouloir vaincre ma tendresse, est un ouvrage trop au-dessus de mes forces.

J'étois plongée dans toute l'amertume de ces réflexions, & je versois, sans m'en appercevoir, un torrent de larmes, lorsque Rozalie entra dans ma chambre. Surprise de me voir en cet état, elle m'en demanda la cause ; je fus quelque tems sans lui répondre, & à la fin je lui déclarai la fâcheuse nouvelle de notre séparation. Je n'avois senti jusqu'alors que la douleur d'être éloignée du Comte ; mais je commençai à m'appercevoir que l'amitié, lorsqu'elle est sincère & véritable, produit à peu près le même effet que l'amour. Rozalie fut frappée de ce que je venois de lui apprendre, & quoiqu'elle en devinât le sujet, elle m'avoua que ce coup étoit violent, & m'annonçoit bien d'autres traverses. Nous parlions encore de la cruauté de mes parens, & nos yeux prouvoient assez le trouble qui nous agitoit, quand Celui qui causoit notre chagrin arriva. L'amour avoit, je crois, pris plaisir à le rendre plus aimable, ou bien mes larmes lui étoient favorables. L'aveu

que je lui avois fait quelque tems auparavant, lui inspiroit une gayété qui ne devoit pas durer longtems: son entrée fut galante; mais sitôt qu'il eut apperçu qu'au-lieu de répondre à sa joie, notre tristesse au contraire redoubloit: Qu'avez-vous, belle Julie, me dit-il en se jettant à mes genoux? Vous repentiriez-vous de m'avoir levé mes doutes; & se pourroit-il faire que votre patience fût déjà à bout? Pour toute réponse, je lui donnai des larmes, & ne pouvant l'éclaircir pendant le prémier accès de ma douleur, je me contentai, pour le desabuser sur ses soupçons, de lui serrer la main, & je lui permis de baiser la mienne.

Cette legere faveur dissipa d'abord la crainte que je ne lui fusse infidelle; mais cela ne suffisoit pas pour le mettre au fait: croyant avoir une meilleure solution de la part de Rozalie, il se tourna vers elle, & la questionna sur le sujet de nos pleurs. Rozalie, aussi sensible que moi à ce coup imprévu, ne le satisfit pas mieux. Ce morne silence commença enfin à l'affliger. Il savoit que personne des miens n'étoit mort: il avoit vu le jour même tous mes parens, &

quelques heures auparavant il nous avoit trouvées aussi gayes que nous étions tristes alors. Après avoir cherché longtems dans son esprit sans pouvoir s'arrêter à aucune chose, il poussa tout à coup un grand soupir, & en me regardant d'un air désolé : Voudroit-on nous séparer, belle Julie? vos cruels parens auroient-ils résolu de vous retirer de ces lieux? A ces mots mes pleurs redoublèrent ; & à cette fois le Comte voyant qu'il ne s'étoit point trompé, mêla les siennes avec les nôtres. Notre tristesse ne fut plus que la même, & il sembloit que la cruelle destinée nous eût ainsi amenés tous trois, pour recevoir en même tems l'arrêt de notre séparation, & nous ôter à tous l'usage de la parole.

Quand les prémiers mouvemens furent un peu calmés, le Comte s'appercevant que nous ne nous déterminions à rien, & que nos esprits, comme en suspens & assoupis, étoient incapables de réflexions, interrompit encore notre silence, & nous exhorta à songer au parti que nous devions prendre. Le tems presse, nous dit-il, au-lieu de nous livrer à la douleur, prenons des mesures, & donnons à la prudence les momens qui nous restent :

tent : si le destin nous est contraire, faisons notre possible pour parer une partie de ses coups. Nous cherchames donc un expédient pour nous écrire. Rozalie pourvut à tout, & après les protestations d'un amour réciproque & éternel, je fis entendre au Comte qu'il falloit se retirer : & en effet, il y avoit tout à craindre que la Marquise ma mère, ne revînt pour donner les ordres de notre départ. Allez, cher Comte, lui dis-je en le quittant, quelqu'obstacle que l'on veuille mettre à notre union, comptez toujours que je vous serai fidelle; soyez-le de même, & ne desespérez de rien : l'absence ne fera qu'augmenter l'inclination que je sens pour vous. Pensez à moi, comme je penserai à vous, & ne craignez point qu'aucun autre occupe jamais ma pensée ; lorsque l'amour est une fois solidement établi dans un cœur, il le possède tout entier, & lui retrace sans cesse l'image de celui qui l'a fait naître.

Sitôt qu'il fut sorti, je songeai à exécuter les ordres de ma Mère : l'on vint m'avertir qu'elle me demandoit ; j'allai sur le champ la trouver : elle étoit avec Madame de Boissy, & s'entretenoit avec elle

elle du chagrin que m'avoit causé sa triste nouvelle de notre départ. C'est une preuve de votre amitié, me dit obligeamment Madame de Boissy ; je voudrois pouvoir obtenir de vos chers parens que vous restassiez plus longtems ici ; mais belle Julie, outre qu'il faudroit tôt ou tard nous quitter, je ne crois pas qu'ils voulussent m'accorder cette grace : vous leur êtes trop chère, & votre mérite vous attire tant d'applaudissemens, qu'il vaut mieux vous laisser aller pour songer à un établissement, que de perdre ici votre tems. La soirée se passa dans les embarras ordinaires à la veille d'un voyage : & nous nous mîmes tous ensemble à table pour la dernière fois : le Comte n'y mangea pas plus que moi ; Rozalie pouvoit à peine retenir ses larmes ; & quoique l'on fît pour nous dissiper toutes deux, l'on vit bien que notre amitié étoit trop liée pour nous quitter indifféremment.

Comme nous devions partir dès le grand matin, nous nous retirames tous de bonne heure, après avoir dit adieu à la compagnie ; j'embrassai Rozalie, & l'on pardonna nos pleurs. D'abord que je fus dans mon appartement, je m'appuyai

puyai sur mon lit, & me livrai de nouveau à mille pensées affligeantes que le souper n'avoit fait que suspendre. Je perdois à la fois un amant & une amie; je quittois l'endroit le plus charmant; j'allois me renfermer dans une solitude où ma vanité ne devoit pas être si satisfaite qu'au Chateau de Boissy qui étoit beaucoup plus fréquenté; je n'envisageois que des peines, auxquelles je ne voyois point de fin. J'aurois sans doute passé la nuit de cette manière, si Rozalie, toujours attentive à ce qui me regardoit, n'étoit venue heurter à ma porte, pour me faire part de ce qu'elle venoit d'entendre. Surprise de la voir si tard, je m'imaginois déjà que mes malheurs alloient en augmentant; mais elle me calma l'esprit en me disant que curieuse de savoir ce que le Marquis mon père avoit à dire à M. de Boissy qui l'avoit tiré à l'écart pour n'être point entendu; elle s'étoit cachée dans un coin d'où elle n'avoit point été apperçue.

M. d'Horneville, continua Roxalie, ne sait pas que le Comte de Hainault vous aime, & il ignore entièrement l'amour que vous avez pour lui. M. de Boissy a même avancé qu'il savoit de bonne

bonne part que vous ne pouviez souffrir ce jeune Seigneur, & qu'il croyoit qu'il ne m'étoit pas tout-à-fait indifférent. Sans doute que l'empressement que j'ai marqué ces jours passés pour lui parler de vous, aura fait prendre le change à ces Messieurs; quoiqu'il en soit, ma chère Julie, il paroit que M. d'Horneville ne différera pas à vous parler de mariage; je n'ai pu entendre avec qui, ce que je sai, c'est qu'il a reçu une Lettre hier qui l'oblige à partir dès demain. Voilà sans doute le beau secret que n'a pu vous confier la Marquise votre mère. Sur-tout ne manquez pas de m'écrire si-tôt que vous le saurez; ayez toujours confiance en moi, & songez à prendre un peu de repos; vous en avez besoin, & je ne suis venu vous interrompre, que pour vous procurer un peu de tranquillité. Je remerciai Rozalie, & lui promis de me coucher: je l'embrassai étroitement, & la priai d'informer le Comte de tout ce qu'elle avoit entendu.

Quoiqu'il semble que j'aurois dû passer la nuit avec moins d'agitation, cependant il me fut impossible de dormir; je ne me mis au lit que pour soulager mon corps; mais mon esprit travailloit

autant

autant que le jour. Je me représentois sans cesse la peine que m'alloit causer l'éloignement de ce que j'aimois: la visite de Rozalie me tranquillisoit il est vrai, sur l'article du Comte; je voyois bien que l'on ne soupçonnoit pas notre intelligence; mais il s'agissoit de le quitter, & peut-être de le perdre. D'ailleurs, l'idée d'un mariage m'intriguoit beaucoup; je ne pouvois deviner positivement à qui; je me doutois seulement, & je craignois que ce ne fût à un certain Marquis intime ami de mon Père, & qui n'avoit pas le don de me plaire. Le jour parut enfin, je me levai, & semblable à une victime que l'on va mener au sacrifice, je regardois tout ce qui m'environnoit, comme devant bientôt disparoitre à mes yeux. On vint un moment après frapper à ma porte; j'étois déjà prête; je montai en carosse, & je vis fuir loin de moi la Terre de Boissy avec tous ses charmes. J'avois cependant regret à une chose, qui étoit de n'avoir pu voir encore une fois mon cher Comte. Il craint, disois-je en moi-même, que sa présence ne cause de la peine à mes parens; & comme il n'a pas encore appris de Rozalie, ce que l'on

pense

pense de nous, il ne veut pas faire une démarche imprudente, dont la faute retomberoit toujours sur moi.

J'avois à peine arrangé tout cela dans mon esprit, que j'entendis quelqu'un courir au grand galop vers nous; je regardai à la portière, & j'apperçus le Comte qui faisoit signe à notre cocher d'arrêter. Il nous aborda bientôt, & après plusieurs politesses respectives, il tira de sa poche un portefeuille que M. d'Horneville avoit laissé tomber la veille dans une des salles du Chateau, & lui remit entre les mains. Cette avanture fut cause qu'il nous accompagna pendant près de deux heures de chemin. Nous n'osions nous parler; mais nos yeux se rencontroient souvent, & s'exprimoient mieux que les plus éloquens discours. Enfin, il nous quitta, & je retombai dans mes rêveries. L'on avoit beau me faire remarquer ce que la campagne a de plus agréable dans la verte saison, rien ne me touchoit, & je regardois tout avec une indifférence marquée, qui eût pu devenir insuportable à ceux qui m'accompagnoient, s'ils y eussent fait plus d'attention.

Cependant nous avancions toujours,

& l'on appercevoit déjà de loin la Terre d'Horneville. Quoiqu'elle l'emportât de beaucoup pour la grandeur sur celle de Boissy : comme le Comte de Hainault & la belle Rozalie n'y faisoient point leur demeure, elle me parut déserte & sauvage ; ses forêts charmantes me sembloient changées en habitations de bêtes farouches : chaque pas que j'y faisois, m'inspiroit de la frayeur. M. d'Horneville qui avoit une passion desordonnée pour la chasse, fit prendre par le plus épais d'un bois ; il y mit pié à terre, & cherchoit à tuer quelques pièces de gibier, ce qui lui donna lieu à une avanture des plus plaisantes. Un des Gardes de chasse qui étoit arrêté par une maladie assez considérable, avoit prié un de ses amis de faire la ronde ordinaire, & de veiller à la sureté des bois : ce nouveau Garde ayant entendu quelqu'un tirer, accourut au bruit, & menaça M. d'Horneville de le conduire en prison. M. d'Horneville qui ne connoissoit point cet homme, méprisa son avis, & l'avertit de se retirer, sans quoi il pourroit se repentir de son imprudence. Le Garde ne jugeant pas à propos de s'exposer davantage, s'éloigna du côté

du

du Chateau, d'où il fit sortir une douzaine de Domestiques armés de fusils & de batons pour s'emparer du rebelle aux ordres du Seigneur. Mais quelle fut leur surprise, lorsqu'ils reconnurent M. d'Horneville leur maitre ! chacun lui demanda excuse, & le pauvre Garde ne savoit comment réparer sa faute. M. d'Horneville loin de le blâmer, approuva au contraire son exactitude, & lui donna de l'emploi dans la suite.

La joie fut grande dans Horneville à l'arrivée du Marquis mon père; les Paysans célébroient par leurs danses le plaisir qu'ils ressentoient de nous voir. Chacun m'admiroit, & me faisoit compliment; mais il y eut un jeune enfant qui m'avoit vu avant mon départ, & qui me trouvant changée, s'avisa de crier assez haut; *Notre jeune Marquise est bien grandie, mais elle a l'air rêveur.* Helas! il ne se trompoit pas, & le proverbe qui dit que la Vérité est dans la bouche des enfans, se trouvoit bien juste dans cette occasion. Fatiguée de mon voyage & de mes chagrins, je préferai le repos à tout ce que l'on vint m'offrir. Il me falloit de la solitude & du particulier; je ne trouvois plus de plaisir que dans la pensée de ma peine, & ce ne fut

qu'à force d'y rêver que le ſommeil vint enfin me favoriſer de ſes pavots. Je vis pendant que je dormois, mille différentes choſes affligeantes; tantôt c'étoit la Mer en fureur qui engloutiſſoit un vaiſſeau chargé de richeſſes que je croyois m'appartenir; tantôt un ſuperbe Cheval echappé & qui terraſſoit tout ce qu'il rencontroit; je crus entendre le Tonnerre qui ravageoit la Terre de Boiſſy, & qui obligeoit chacun à fuir de ce lieu enchanté; & je vis mon cher Comte bleſſé par une bête fauve qu'il avoit pourſuivie en retournant à Boiſſy.

Je m'éveillai enſuite, & je fus charmée de trouver toute autre choſe que ce que j'avois rêvé: la ſeule agitation de mon eſprit, & le mouvement du caroſſe avoient occaſionné ces folles illuſions: je fus cependant frappée de quelques circonſtances, & je regardai tout cela comme des prédictions funeſtes. Les prémiers jours de mon arrivée à Horneville ſe paſſoient dans les complimens & les viſites de tout le voiſinage qui vint nous rendre ſes devoirs. Pour moi je n'étois guère capable d'y répondre, & les efforts continuels que je faiſois ſur moi-même pour cacher les

pei-

peines intérieures que je ressentois, me jettèrent bientôt dans une espèce de langueur. Je devenois sombre & mélancholique, jusqu'à préferer la retraite à tous les plaisirs, & mon particulier à toutes les plus aimables compagnies. Quelquefois je me promenois dans un bois voisin du Chateau, & là je m'abandonnois à mes tristes réflexions; à la vue de ma situation fâcheuse, je versois un torrent de larmes qui soulageoient quelquefois mon cœur oppressé. Tout m'attendrissoit; tout me rappelloit ma douleur.

Que mon sort, m'écriois-je, est différent de celui des autres personnes de mon sexe! heureuses dans leurs inclinations, elles jouissent de leurs desirs sans obstacle; rien ne s'oppose à leur bonheur; elles s'aiment sans contrainte, & ont la liberté de se le dire souvent: & moi, continuellement dévorée par mille chagrins, je ne puis que penser à ce que j'aime: je n'ose le nommer tout haut, & éloignée de ce qui m'est le plus cher au monde, il me faut essuyer tous les caprices d'un Père sauvage & ridicule. Car quelle espérance raisonnable puis-je me former? J'ai perdu sans

doute pour jamais ce qui me faisoit le plus de plaisir : l'éloignement contribuera peut-être à consoler Rozalie de ma perte, & à guérir l'amour du Comte. Ah ! que n'ai-je travaillé à surmonter cette fatale tendresse dès le commencement, & que ne puis-je rejetter sur une autre que sur moi, la cause de mon chagrin ! Ne devois-je pas m'imaginer à combien d'inquiétudes je serois livrée, & devois-je compter sur l'amour & la fidélité d'un jeune homme qui se trompe peut-être lui-même en croyant m'aimer ? Lassé à son tour d'attendre, il regardera toutes les promesses qu'il m'a faites, comme autant de galanteries pardonnables dans un jeune Cavalier : la présence de quelque nouvelle beauté l'occupera sans doute davantage que le souvenir ridicule d'une maîtresse éloignée. Que sais-je même si Rozalie songera à mes intérêts, & si plus attentive à tenir sa parole que les filles de son âge, elle ramenera le perfide à son devoir ? Mais je m'égare, reprenois je sur le champ : à peine suis-je arrivée que je m'impatiente de ne point recevoir de leurs nouvelles. Ce silence qui me paroit si long, est-il donc la preuve infaillible d'une rupture réelle ? Non, non,

Rozalie m'aime trop pour m'oublier, & le Comte m'a paru trop ſincère pour vouloir m'abuſer.

Dans ces cruelles agitations, je laiſſois ſouvent echapper tout haut mes plaintes. Un des Domeſtiques de la maiſon avoit un jour entendu une partie de ce que j'avois dit, il vint me trouver, & après m'avoir avoué que ma ſituation lui faiſoit pitié, il me fit offre de ſes ſervices. Les perſonnes ſenſibles ne ſeront pas étonnées de ce que je goûtai un plaiſir charmant à raconter mes peines à ce fidèle Domeſtique. En effet, ſurpriſe de la ſolidité de ſon jugement, & remplie d'admiration pour les reparties qu'il me faiſoit, je ne fis nulle difficulté de le prendre pour mon confident. Je le ſondai d'abord ſur la manière dont je pourrois faire tenir une Lettre à ma chère Rozalie, & il me promit de trouver le moyen de la lui rendre en main propre ſans que perſonne s'en apperçut. Je lui marquois le fâcheux état où ſon trop long ſilence m'avoit réduite, & je lui demandois qu'elle me fît part de la ſituation du Comte; à ce ſujet je lui fis un détail de toutes les agitations que me cauſoient le doute & la crainte. Je l'avertis auſſi

que la Marquise ma mère, ne pouvant deviner la cause de mon chagrin, avoit engagé M. d'Horneville à écrire à M. de Boissy, pour demander la permission aux parens de Rozalie de la laisser venir à Horneville pour y passer quelque tems. D'abord que ma Lettre fut écrite, je la donnai au Jardinier, & je commençai, en le récompensant, par lui donner bonne idée de moi, je l'attachai ainsi à mes intérêts.

Cependant la Marquise ma mère, cherchoit avec soin le sujet de ma langueur: elle s'étoit impatientée de me voir ainsi changer, & fuir la société de tout le monde. Quelquefois elle venoit se plaindre à moi-même du peu de confiance que j'avois en elle, & me conjuroit de lui apprendre la cause de ma tristesse. N'ayant pu résister à ses instances, je lui avois déclaré que l'amitié que j'avois conçue pour Rozalie, & l'éloignement de cette compagne, étoient le sujet de mes pleurs: mais je n'avois eu garde de lui dire que ce n'étoit au plus que la moitié de mon mal. Je ne parlai pas du Comte de Hainault, & je gardai scrupuleusement le silence sur cet article.

La Marquise me promit de faire son possible pour engager le Marquis mon père, à redemander l'aimable Rozalie. C'est ce qui m'avoit occasionnée en partie d'écrire à Boissy pour lui apprendre cette bonne nouvelle.

La réponse me parut fort longue à venir, quoique mon messager eût fait toute la diligence possible: Rozalie n'étoit point au Chateau quand il la demanda, & il falloit prendre des précautions pour ôter aux critiques tout sujet de parler. Il arriva enfin, & me rendit deux Lettres; une de Rozalie qui me marquoit que dans trois jours au plus, elle comptoit venir me trouver à Horneville pour y passer quelques mois; & la seconde du Comte de Hainault. Elle étoit conçue en ces termes:

Votre doute, belle Julie, m'afflige & me réjouit alternativement; d'un côté, j'y vois une jeune personne allarmée par l'absence & l'éloignement, & qui apprébende qu'on ne l'oublie, ce qui me prouve un amour réel; car on n'est point jaloux quand on n'aime pas; de l'autre, j'y trouve une méfiance trop grande, qui marque le peu de fonds que vous faites sur ma parole & mes promesses. Il faut

dont vous le répeter, charmante Julie, vous aimez qu'on vous le dise plusieurs fois: oui, je vous aime, & je vous prie de croire que quoiqu'éloignée de moi, vous êtes toujours présente à mon esprit. Votre chère Rozalie pourra vous l'assurer; il n'est point d'instant où je ne me rappelle les doux momens que nous passions ensemble, & où je me plaigne de ne vous plus voir; comment pourrois-je vivre sans vous, je sens que mon repos dépend de votre présence, c'est pourquoi je vous prie de me permettre de vous aller voir à Hornevílle. Comme je ne sai si une telle visite n'indisposeroit pas les esprits, si elle venoit à la connoissance de quelqu'un, je ne me ferai connoître à personne, heureux si je puis vous desabuser & vous prouver de vive voix la sincérité de l'attachement qu'aura toujours pour la belle Julie, le Comte DE HAINAULT.

De pareils sentimens ne pouvoient que calmer mes esprits inquiets: je me sentis en effet comme transportée d'un état dur & pénible, dans une situation douce & tranquille. L'espérance, il faut l'avouer, sert beaucoup à rassurer les Amans: je touchois presque à l'instant où j'allois jouir de l'aimable compagnie de Rozalie, & j'attendois le Comte de moment

ment à autre. L'amour raifonne plaifament; de quelque peu d'utilité que foit une fimple vifite, il faut avoir bien peu de difcernement pour voir qu'elle ne peut faire ceffer la véritable caufe des difficultés de l'union. Je ne fongeois pas même que fi ma mélancholie me reprénoit, comme il y avoit toute apparence, on me feroit plufieurs nouveaux reproches, & que l'on s'appercevroit bien à la fin que la préfence feule de Rozalie n'étoit pas capable de me guérir entièrement. Je me livrois donc à une efpèce de joie capricieufe, du moins je me flattois de retrouver de nouvelles forces dans les confeils de Rozalie; il paffoit mille projets dans mon efprit, & je me retrouvois toujours la même.

Enfin Rozalie arriva : notre acueil fut des plus tendre : je l'aimois véritablement, & elle étoit fincèrement attachée à mes intérêts. Après qu'elle eut accordé à la bienféance tout ce qu'elle exigeoit, elle me fit part de ce qui s'étoit paffé à Boiffy depuis mon départ. Le Comte de Hainault, me dit-elle, ne pouvant fupporter plus longtems la peine que votre retraite lui avoit faite, fe mit au lit fitôt qu'il fut de retour

au

au Chateau. Comme nos appartemens sont fort éloignés l'un de l'autre, je ne pus savoir son indisposition que le soir. On en parla à table, & chacun rejetta sur moi la cause de sa maladie. Il n'y eut qu'une seule personne de la compagnie, qui peut-être par hazard, ou plus clair-voyante que tous les autres, assura que le Comte vous aimoit, & que trop sensible au contre-tems qui vous séparoit de lui, il n'avoit pu retenir son chagrin qui lui avoit causé une terrible révolution.

Je me trouvai donc obligé de plaisanter comme les autres, & mon humeur enjouée me tira fort bien d'affaire. Cependant le Comte avoit besoin de consolation; mais il ne me convenoit pas de m'offrir à lui en donner; il falloit tout au moins une occasion qui ne tarda guère par bonheur à se présenter. La fiévre lui avoit pris, & il y avoit déjà près de trois jours qu'il refusoit tout secours; on vouloit le résoudre à prendre quelque chose pour se soutenir; personne ne pouvoit y réussir. Enfin, M. de Boissy qui l'aimoit tendrement, vint me trouver, & me pria d'engager le Comte à déclarer son mal, & à devenir plus traitable.

Je

Je me transportai chez lui, & je le trouvai dans un état bien triste ; extrémement pâle & changé, ses yeux vagabonds annonçoient le dérangement de son esprit, & je vous avoue que j'appréhendai beaucoup pour lui. Quand son accès fut passé, je lui parlai, & me fis entendre. Il eut quelque peine à me reconnoitre, & ce ne fut qu'à la faveur d'une foiblesse, que je pus lui faire comprendre que je venois le prier de conserver avec plus de soin des jours qui vous étoient fort chers. A votre nom, il tourna la tête de mon côté, & me demanda où vous étiez: je lui répondis que vous étiez à Horneville, & qu'il devoit se souvenir de vous avoir conduit une partie du chemin. Sa mémoire étant revenue, & ayant bien voulu prendre de ma main ce qu'il avoit refusé de toute autre, je lui dis que j'allois vous écrire, & que je vous marquerois la résolution qu'il avoit prise de se laisser mourir sans secours. Je lui reprochai son peu de courage de s'abandonner plutôt au desespoir, que de travailler à vous mériter. Eh! quelle apparence, me répartit-il avec vivacité, quelle apparence que je puisse venir à bout d'une si grande entreprise? Tout paroit

paroit difficile d'abord, lui dis-je, cher Comte; les commencemens font durs; & j'avoue qu'ils vous font contraires: mais êtes-vous le prémier qui ait eu à combattre? & croyez-vous qu'il ne faille qu'un amour oisif pour aquerir une si aimable personne que Julie?

Je m'apperçus que votre nom lui faisoit un plaisir extrême; je le répetai plusieurs fois, & je réussis à la calmer. Lorsqu'on eut appris que le Comte à ma sollicitation étoit devenu plus traitable, on ne fit plus difficulté de m'y laisser aller. Je m'embarrassois peu que mes fréquentes visites servissent à confirmer dans leur sentiment ceux qui me croyoient sa Maitresse. Je remarquai alors qu'il n'y a guère que les personnes attaquées d'une violente passion, qui appréhendent le qu'en dire-t-on, & qui s'assujettissent à un cérémonial gênant. Je ne manquois pas d'aller chez le Comte tous les jours, & je vis bientôt l'effet de mes secours: au bout d'une semaine la fiévre se passa; il reprit de la nouriture, & ses forces lui revinrent suffisamment pour descendre dans le Parc où je l'accompagnois souvent, & où nous nous entretenions de Vous. Il formoit mille beaux desseins qui échouoient

échouoient tout d'abord, & le fruit de nos converſations n'étoient uniquement que la conſolation qu'on retire de parler de ſon amour.

Un jour que nous nous promenions tous deux dans le Parc, on vint m'avertir qu'il y avoit un Domeſtique qui demandoit à me parler en particulier: je ne ſongeai pas d'abord qu'il pût venir de votre part; mais je fus bientôt au fait par la Lettre qu'il me rendit; & je reſſentis un plaiſir extrême de recevoir de vos nouvelles dans le tems que j'en eſpérois le moins, & que je ſongeois comment vous en faire venir des miennes. Une ſeule choſe m'embarraſſoit, c'étoit de faire ſavoir au Comte que j'allois le quitter: il fallut cependant le prévenir ſitôt que j'eus obtenu la permiſſion de venir vous trouver. Je ne vis jamais d'homme plus furieux; & je crus être en danger de reſſentir les effets de ſa colère ſi je reſtois davantage avec lui, après lui avoir déclaré mon départ. Je me repentis de lui en avoir tant dit: mais il eût été inutile de le lui cacher, puiſque chacun s'en entretenoit. La veille du jour que je devois partir, je fis mes adieux, & je n'oubliai pas le Comte. C'en eſt donc fait,

me

me dit-il d'un air affligé, il ne m'eſt plus permis de former aucune eſpérance? A peine Julie m'a-t-elle abandonnée, que Rozalie me fuit! Quelle conſolation aurai-je à préſent? à qui pourrai-je confier le ſecret de mon cœur? que vais-je devenir? Cruel amour! tu triomphes de moi après m'avoir réduit dans le plus triſte de tous les eſclavages. Allez, puiſqu'il le faut; volez vers elle, & lui racontez l'état où ſon abſence & la vôtre me réduiſent; allez, & ſi vous trouvez quelque jour le tems de vous entretenir de moi, dites-lui que je ſupporterai volontiers toutes mes peines, pourvu qu'elle ſonge à moi, & qu'elle me ſoit fidèle. Je lui promis de m'aquitter ponctuellement de ma commiſſion, & je le raſſurai ſur ſa crainte; je l'exhortai à prendre du repos; & en le quittant, je lui fis eſpérer que vous lui enverriez ſouvent de vos nouvelles.

Le récit de Rozalie m'avoit beaucoup touchée, je n'avois pu y refuſer des larmes: je deſirois voir le Comte, mais je craignois qu'une telle entrevue ne fût découverte: ſi j'euſſe ſuivi mon penchant, ſans écouter la bienſéance, je lui aurois écrit de nous venir trouver,

&

& j'aurois favorisé le moyen de nous voir souvent. Comme je roulois cette pensée dans mon esprit, un jour que plus rêveuse qu'à l'ordinaire, je me promenois seule dans une des avenues du Chateau, je vis venir à moi Rozalie toute essoufflée, qui m'avertit que le Comte étoit dans mon appartement. A cette nouvelle je sentis tressaillir tous mes sens. Je courus vers le Chateau, où par bonheur je ne rencontrai personne: je montai dans ma chambre, où je vis effectivement le Comte qui ne pouvant retenir ses transports, s'approcha de moi pour m'embrasser. Je fis d'abord quelques difficultés, mais Rozalie me remontrant qu'il étoit à propos de payer par une des plus petites faveurs, l'amour le plus respectueux & le plus sincère, je lui accordai ce que je ne pouvois lui refuser sans une espèce d'injustice.

Il est inutile de raconter tout ce que nous nous dîmes dans cette tendre entrevue. Il seroit même impossible de le faire avec ordre: l'on sait que ces sortes d'entretiens sont trop coupés pour former un discours de suite; l'on questionne; l'on répond; l'on goûte le plaisir de se regarder sans quelquefois avoir la force de rien dire:

dire: enfin le cœur s'exprime mieux par le silence que par les paroles. Nous ne laissâmes pas cependant que de prendre de nouvelles mesures pour nous écrire: je lui promis de le faire toutes les semaines, & je lui défendis de s'exposer davantage au danger d'être reconnu à Horneville. Le Comte m'assûra qu'il n'avoit encore couru aucun risque, & qu'il étoit impossible que l'on soupçonnât notre intelligence. Une partie de chasse, me dit-il, m'a servi de prétexte pour m'éloigner de Boissy: deux de mes amis à qui j'ai communiqué mon dessein, m'ont accompagné jusqu'au milieu de la forêt où je dois les rejoindre; & le Jardinier du Marquis votre père, est celui qui m'a facilité l'entrée de votre appartement.

Il y avoit déja longtems que le Comte s'entretenoit avec nous, & je ne m'étois pas ennuyée de sa conversation: la crainte cependant d'être apperçue de quelqu'un du Chateau, m'obligea de le congédier. Il fallut se séparer, & par conséquent s'attendrir. Il partit, & mes yeux sans cesse attachés sur lui, le virent à leur gré trop tôt disparoître.

Sous ces entrefaites, le Marquis d'Horneville

neville mon père, fut obligé de se trouver au rendez-vous général des Troupes de Sa Majesté: ce fut dans cette Compagnie qu'il s'attira l'estime des Ennemis même de la France, qui surpris de sa valeur & admirant son courage, furent forcés de faire son éloge. Cette année fut fort heureuse aux François; ils remportèrent une victoire considérable, & firent un grand butin. Le Roi récompensa le Marquis d'Horneville, & lui permit de revenir chez lui après l'avoir comblé de présens, & entr'autres faveurs honoré du titre de Comte que nous lui conserverons dans la suite de ces Avantures.

Pendant l'absence de mon Père, j'avois vu le Comte de Hainault plusieurs fois: ce jeune Seigneur ne pouvant vivre sans moi, ne passoit pas ordinairement huit jours sans venir à Horneville. Personne que Rozalie & le Jardinier n'en savoit rien. Un jour cependant tout pensa être découvert par ma faute: il étoit déjà tard, & je n'attendois plus le Comte, je m'avisai de monter dans mon appartement sans me faire éclairer. Rozalie m'y attendoit, & avoit quelque chose à me dire, sitôt

que j'eus fait quelques pas, je sentis quelqu'un se jetter à mon col, & vouloir m'embrasser: je fis un cri épouvantable, & j'eus bientôt une douzaine de personnes pour me secourir: je ne m'apperçus de ma faute qu'après qu'il ne fut plus tems: je reconnus le Comte à sa voix, & je commençai à craindre pour lui. Cependant il eut la présence d'esprit de monter dans le coridor qui conduisoit à mon appartement, & ayant trouvé ma porte ouverte, il entra dedans, & causa par sa promptitude une si grande frayeur à Rozalie, qu'elle se trouva mal, & tomba évanouie sur le champ.

Pendant que Rozalie étoit sans connoissance, chacun me demandoit ce qui m'avoit obligé de crier ainsi: je leur répondis que c'étoit une peur seulement, & que je m'étois imaginée voir quelqu'un. Comme nous avions été volés il n'y avoit que deux jours, l'on ne douta plus que ce ne fût des voleurs. La Comtesse ma mère ordonna une visite générale dans tout le Chateau, & bientôt l'on vint lui dire que l'on avoit vu un homme passer dans le Parc sur la brune, & prendre la route des escaliers.

Tout cela étoit très vraisemblable; & j'apréhendois fort la fin de cette histoire. Je voulois donc me retirer dans ma chambre pour avoir des nouvelles du Comte & le faire cacher quelque part; mais on m'y accompagna malgré moi. Je fus extrémement surprise d'y trouver ma chère Rozalie sans mouvement & sans connoissance: chacun s'empressa à lui donner du secours, & j'obligeai les Domestiques de se retirer un moment pour pouvoir plus librement la soulager. Rozalie étant revenue de son évanouissement, je songeai à chercher le Comte dans ma chambre: je me doutois qu'il y étoit caché, & je vis bien que la peur de Rozalie ne venoit que delà. Je ne me trompois pas, je le trouvai derrière mon lit qui attendoit avec impatience le dénouement de cette fâcheuse scene: je l'appellai mille fois imprudent, & pour toute réponse, il me fit autant d'excuses que je lui faisois de reproches. Que l'on se fache mal contre ce que l'on aime trop!

J'étois cependant dans une cruelle agitation. Les Domestiques revinrent encore une fois par ordre de la Comtesse ma mère, pour chercher les voleurs dans ma chambre. A cette fois je me

crus perdue, & j'eus besoin de toute ma présence d'esprit pour ne pas paroître troublée. Je fis mettre le Comte dans une grande armoire, je le couvris promptement de plusieurs robes, & j'en pris la clef sur moi. Aussitôt j'ouvris la porte à ceux qui venoient exécuter les ordres de leur maitresse. Ils regardèrent exactement partout, & par bonheur ils ne songèrent pas à l'armoire. Quand je fus débarrassée de ces importuns inquisiteurs, & que j'eus rendu la liberté au Comte, je descendis prier la Comtesse ma mère, de me permettre que Rozalie passât la nuit avec moi pour éviter la peur que je pourrois avoir. Elle me l'accorda sans peine; je remontai dans ma chambre, & après avoir pourvu à ce qui nous étoit nécessaire pour souper tous trois, je fermai ma porte, & me preparai à veiller avec le Comte & Rozalie. J'avois eu mes vues en faisant rester Rozalie avec moi, parce que les ordres étoient si bien donnés, que l'on devoit tirer sur quiconque seroit découvert, & voudroit sortir du Chateau, & qu'il étoit impossible que le Comte put s'en retourner pendant la nuit. Il fallut donc se résoudre à patienter jusqu'au jour pour

trou-

trouver quelque expedient qui nous put délivrer d'un si mauvais pas.

Je me déplaisois fort dans cette situation ; & quoique j'aimasse véritablement le Comte, j'aurois mieux aimé encore qu'il ne se fut pas exposé ainsi à être reconnu de toute la maison, & j'aurois voulu le savoir moins près de moi. Que pensera-t-on, me disois-je à moi-même, si l'on vient à savoir qu'il a passé la nuit avec deux jeunes filles ? qui pourra nous croire assez vertueuses pour sortir sans danger d'une occasion si épineuse ? Je serai perdue à jamais dans l'esprit des honnêtes gens, & j'aurai beau avoir conservé mon innocence au milieu du péril, l'on me croira coupable. Rozalie n'étoit pas plus tranquille ; la crainte que l'on ne la soupçonnât d'intelligence avec le Comte pour me séduire, l'affligeoit à un point, que bien loin de lui parler amiablement comme elle avoit coutume, elle lui faisoit au contraire les reproches les plus piquans. A quoi nous exposez-vous, lui disoit-elle ? Que votre imprudence nous va couter cher ! Comment pouvez-vous sortir d'ici sans être apperçu ? Le jour il y a un nombre infini de surveillans, & la nuit tout est exactement

fermé. Ne craignez rien, répondit le Comte, je ne trouve pas la chose si difficile : d'abord que le jour paroitra, je trouverai bien le moyen de me retirer sans que l'on m'apperçoive : & je vous promets, sitôt que j'en serai sorti, de ne vous plus causer de peine par une pareille avanture. Pardonnez cependant, belle Julie, le coup d'étourdi que j'ai fait; je sens tout mon tort; l'amour que j'ai pour vous en est cause; & je ne me sai pas si mauvais gré de mon imprudence, puisqu'elle me procure le plaisir de rester avec vous plus longtems que je n'aurois pu espérer.

Nous passames ainsi la nuit à causer, & nous ne prîmes aucun repos, quelque prière que le Comte nous put faire. Il est trop dangereux de dormir, lorsqu'il faut être sur ses gardes : l'amour profite de tout, & souvent les Amans les plus réservés sont ceux qui le sont moins, lorsque l'occasion est favorable à leurs desirs. Enfin la pointe du jour étant venue, j'apperçus de ma fenêtre le Jardinier qui alloit travailler : je l'appellai, & je lui fis signe que je voulois lui parler. Ce fidèle Domestique, tout dévoué à mon service, monta aussitôt à mon appartement : je lui exposai mon embarras,

ras, & le priai de faire évader le Comte ſans qu'on s'en apperçut. J'avois longtems marchandé ſi je devois lui confier un tel ſecret: mais faiſant réflexion qu'il étoit homme prudent, & d'ailleurs étant néceſſaire de ſe ſervir de ce moyen, je ne fis aucune difficulté de lui faire part de tout ce qui étoit arrivé. Je n'eus pas à peine parlé qu'il alla guetter ſi perſonne ne lui pouvoit nuire: il remonta enſuite, & conduiſant le Comte devant lui, il ouvrit les portes de derrière & le mit dans ſon chemin: celui-ci pour récompenſer ce bon Domeſtique qui l'avoit ainſi délivré d'un endroit où il appréhendoit fort d'être découvert, lui fit préſent d'une Montre d'or que le Jardinier refuſa d'abord; mais qu'il prit à la fin part l'ordre du Comte.

Nous ne fumes pas plutôt certaines que le Comte étoit hors de danger, que nous ſongeames à nous repoſer Rozalie & moi. Nous nous félicitions toutes les deux d'en avoir été quittes à ſi bon marché: une ſeule choſe m'inquietoit, c'étoit de ſavoir comment il ſe retireroit de toutes les queſtions qu'on lui feroit quand il feroit de retour à Boiſſy. M'étant cependant repoſée ſur la fertilité de ſon eſ-

prit qui ne l'abandonnoit jamais, je me livrai aux appas du sommeil qui me parut merveilleux, & qui m'annonçoit d'agréables songes. En effet, je ne vis que mille objets flatteurs; tout sembloit me rire; je goûtai un plaisir extrême à ces illusions, & je m'imaginai être au comble de mes vœux. Sitôt que je fus réveillée, je fis part de mon rêve à Rozalie; elle en tira mille plaisantes conséquences, & nous ne songeâmes qu'à nous divertir.

Cependant quinze jours se passèrent sans recevoir des nouvelles du Comte de Hainault; je craignois qu'il ne lui fut arrivé quelque fâcheuse avanture, mais je reçus par bonheur une Lettre dans l'instant que j'allois dépêcher quelqu'un vers lui, & par laquelle il m'apprenoit ce qui s'étoit passé depuis qu'il nous avoit quitté. Il n'avoit plus trouvé ses Amis au rendez-vous: ils s'étoient imaginés qu'il n'avoit pu me parler le soir même, & qu'il avoit passé la nuit *incognito* à Horneville, pour trouver l'occasion de me voir le lendemain. L'un deux plus prévoyant que les autres, & se doutant bien que l'on seroit inquiet du Comte à Boissy, y envoya un exprès avertir qu'il ne viendroit

droit que le lendemain; ainsi la prudence de cet ami avoit empêché qu'on se doutât de rien. Quelque consolation que me donnassent les Lettres du Comte, je m'ennuyois cependant beaucoup de ne le pas voir. Je n'osois lui marquer de venir; mais je ne pouvois résister plus longtems à une si cruelle absence : je despérai presque de trouver une occasion où il n'y eût rien à craindre, lorsque la fortune me favorisa tout-à-coup d'une manière dont je ne me serois jamais flattée.

M. d'Horneville, charmé de sa nouvelle qualité de Comte, voulut donner une fête générale à tous ses voisins & parens. M. de Boissy & toute sa maison y furent invités: le Comte de Hainault n'en fut point excepté, & le Chateau fut bientôt rempli de la plus aimable compagnie de toute la Province. Chacun venoit faire des complimens au Comte mon père; ensuite on alloit chez la Comtesse d'Horneville; puis on venoit à moi, & on me prodiguoit les politesses & les louanges. La fête commença par un Bal général; j'en fus la Reine, & après avoir dansé avec le Comte mon père, j'allai prier le Comte de Hainault qui à cette fois fit bien des jaloux. La bonne grace de ce jeu-

jeune Cavalier attiroit les regards de toute l'Assemblée, & l'on disoit quelquefois que nous nous convenions fort. Comme tous ces éloges se faisoient en particulier, le Comte d'Horneville ne put pas y faire attention; il regardoit le Comte de Hainault d'un autre œil que moi, & il ne se doutoit pas de notre intelligence: il est même à présumer que s'il eût eu connoissance de notre amour, il y auroit mis ordre de bonne heure: mais telle étoit mon étoile fatale, que je devois ignorer encore longtems ce que m'étoit celui que j'aimois tant. Le repas fut des plus splendides; à entendre les Gentilshommes du pays, j'en faisois le plus bel ornement: tous me combloient d'honneurs, & entr'autres le Chevalier du Breuil paroissoit le plus attentif à me plaire.

C'étoit un homme d'environ quarante années; sa physionomie étoit assez belle; il passoit pour le plus riche de tous ses voisins: au reste, il étoit extrémement fier; & l'on prétend que sa jalousie avoit un peu haté la fin des jours de son épouse que j'avois connue dans ma tendre jeunesse. La modération n'étoit point sa vertu favorite; & il avoit mal-

malgré ces défauts apparens, l'art de se contrefaire par une politique qui étoit capable de faire bien penser de sa personne. Il y avoit déjà du tems que je m'étois apperçue de tous les égards qu'il avoit pour moi : je le craignois plus que je l'aimois ; & un certain air d'autorité qu'il avoit pris à Horneville, me faisoit rechercher son approbation dans tout ce que je faisois. Ce joug me devenoit de jour en jour plus odieux, & lorsque je m'étois résolue de m'en affranchir, j'en ressentis les plus violens excès. M. du Breuil avoit déjà fait sa déclaration au Comte d'Horneville : ces deux Gentilshommes comptant trouver peu de résistance à leur dessein, avoient arrangé les intérêts de leur famille, & l'on n'attendoit plus pour m'en avertir qu'une occasion favorable. On crut l'avoir trouvée pendant les divertissemens d'Horneville : le Chevalier m'aborda un jour, & me fit entendre qu'il avoit des vues sur moi. Je pris cet aveu comme un discours galant, & je n'y répondis pas assez sérieusement : le Chevalier en parut piqué, & du même pas alla trouver le Comte mon père, qui après l'avoir tranquilisé, lui promit de me ranger à la raison.

Les plaisirs continuèrent toujours, & je trouvois souvent l'occasion de parler au Comte de Hainault: notre amour s'affermissoit de jour, nous goûtions dans notre fréquentation des consolations qui devoient bientôt finir. J'ignorois alors que la fortune me tournoit le dos: je ne savois pas que je commençois la plus déplorable de toutes les carrières, & je ne pouvois parer le coup fatal dont on me menaçoit. En effet, le Comte d'Horneville me tira un jour à l'écart, & me parla en ces termes: „ Il y a longtems, ma „ fille, que je desire de vous voir éta„ blie. Dès votre plus grande jeunesse „ l'on vous a demandée en mariage, & „ je vois avec plaisir que vous êtes en é„ tat de faire le bonheur d'un galant „ homme. Entre ceux qui m'ont fait „ l'honneur de se déclarer, le Chevalier „ du Breuil sans contredit est, & le plus „ qualifié & le plus riche: c'est un hom„ me d'honneur, d'une ancienne famil„ le, & qui jouit actuellement de plus „ de soixante mille livres de rente: il „ vous fait des avantages considérables, „ & il n'épargnera rien pour vous prou„ ver combien il vous aime. Il m'a dit „ qu'il vous avoit fait entendre quelque „ cho-

„ chose là-dessus; mais votre réponse l'a
„ si fort touché, que j'ai cru devoir vous
„ déclarer moi-même la vérité des sen-
„ timens du Chevalier, & vous signifier
„ que ma volonté est d'obliger le plus
„ sincère de mes amis.

Je restai comme immobile à un pareil discours: & ce fut fort à propros que l'on vint nous interrompre: mon embarras étoit inconcevable, j'aurois sans doute mal répondu, & aigri l'humeur du Comte mon père: en me quittant, il me dit qu'il me donnoit trois jours pour faire mes réflexions, après lequel tems il savoit bien quel parti prendre si je n'y faisois attention. Je me retirai ensuite dans mon appartement où je m'abondonnai toute entière au chagrin & à la tristesse. Rozalie ne tarda guère à m'y venir trouver: elle étoit curieuse de savoir ce que le Comte m'avoit dit dans le Parc, & elle craignoit avec justice que ce ne fut quelque chose de desobligeant. Je lui fis part de l'entretien de M. d'Horneville, & je m'affligeai beaucoup à la vue de la persécution qui me menaçoit. Sensible à mon malheur, Rozalie me dit tout ce qu'elle put pour me consoler; tantôt elle me faisoit espérer que je trouverois plus

plus de douceur dans le Comte mon père; tantôt elle me conseilloit de mettre la Comtesse dans mes intérêts; enfin elle cherchoit tous les moyens d'alleger ma peine, sans en trouver un seul de solide.

Cependant les trois jours que M. d'Horneville m'avoit accordés étant ecoulés, il me fit avertir de lui rendre compte de mes résolutions. Je me transportai chez lui, où après m'avoir parlé le plus gracieusement du monde, & fait tous ses efforts pour m'engager à recevoir la main du Chevalier du Breuil, il me fit entendre que si une fois sa patience se poussoit à bout, il auroit pour moi autant de cruauté, qu'il me marqueroit de tendresse si je lui obéïssois. „ Songez à votre gloire, songez à votre fortune, me dit-il: „ outre que vous trouvez dans le Chevalier un homme d'esprit & d'une agréable figure, il est infiniment riche, „ & au-delà de ce que vous pouviez espérer ". Pendant tout le tems que m'avoit parlé M. d'Horneville, je m'étois senti le cœur si serré que je n'avois pu lui répondre un seul mot. Il avoit même déjà pris mon silence pour aquiescement tacite, & se félicitoit de ma soumis-

miſſion : il fut auſſitôt deſabuſé, & voyant couler mes pleurs en abondance, il ſe douta que j'avois quelque ſecrette inclination dans le cœur. Je me jettai à ſes genoux, & ne pouvant plus diſſimuler: „ Ne me forcez point, Monſieur, „ lui dis-je d'un ton tremblant, d'être „ la plus malheureuſe de toutes les Créa- „ tures! Voulez-vous me ſacrifier au plus „ violent de tous les hommes? oubliez- „ vous ce que l'on dit de lui dans le „ monde au ſujet de ſa prémière fem- „ me? ſerois-je deſtinée à eſſuyer le mê- „ me ſort? Ah! de grace, ne me violen- „ tez pas là-deſſus, ou du moins rece- „ vez ſans emportement l'aveu que je „ vous fais de préferer le Cloître à la main „ du Chevalier.

Je vis bien que ce refus irritoit M. d'Horneville: il fut quelque tems ſans me répondre, & m'ordonna enſuite de me retirer jusqu'à nouvel ordre: je ſortis dans l'attente de quelque mauvais traitement: j'eſſuyois encore mes larmes pour cacher une partie de mon trouble à toute la compagnie que j'étois obligée d'aller réjoindre, lorſque j'entendis le Comte de Hainault qui montoit pour rendre viſite à mon Père. Qu'avez-vous, bel-

le Julie, me dit-il sitôt qu'il m'eut apperçue? Tous les jours seront-ils donc marqués par quelque nouvelle peine? Et la joie que je me promettois de vous procurer pendant ces fêtes & ces jeux s'est-elle donc métamorphosée tout-à-coup en tristesse? Quel est le sujet de votre affliction? de grace apprenez-le moi; ne craignez point de faire une confidence au plus tendre de tous les Amans.

Ah! Comte, lui répondis-je en le regardant tendrement, pourquoi m'êtes-vous si cher? je ne serois pas si triste aujourd'hui. Mon Père m'ordonne d'épouser le Chevalier du Breuil; mais je ne puis me résoudre à vous manquer de parole: cependant point de milieu, il faut que j'obéïsse, ou bien un Cloître...... Je ne pus lui en dire davantage: j'entendis quelqu'un sortir de l'appartement de mon Père: je descendis promptement en bas, & le Comte m'y suivit; mais comme il me vit occupée avec Rozalie, il entra tout de suite dans le Parc, où il se livra à ses tristes réflexions. Sa situation n'étoit guère moins déplorable que la mienne; ce que je lui avois dit étoit assez confus, à peine avoit-il pu l'entendre; mes sanglots & mes soupirs avoient

voient entrecoupé mes termes; cependant il en favoit assez pour s'affliger sans réserve. Occupé de mille agitations sur ce revers imprévu, il crut qu'il étoit nécessaire de s'instruire plus amplement par moi-même de la vérité du fait, pour prendre des mesures prudentes, & barrer les desseins de M. d'Horneville.

J'appris à Rozalie ce que mon Père m'avoit dit; je ne lui cachai point les douceurs qu'il avoit mises en usage pour me gagner, ni les menaces dont il s'étoit servi pour m'intimider. J'ai tout à craindre, dis-je à ma chère Rozalie, d'un Père en couroux; je sens qu'avant peu je serai obligée de vous quitter; comme vous m'êtes la plus chère consolation que j'aye, on me punira par l'endroit le plus sensible; on m'éloignera de vous: & que deviendrai-je alors; helas! je n'en sai rien: je ne survivrai pas à ma disgrace. Daigne le Ciel pour abréger mes maux, abréger aussi mes jours. Vous vous oubliez, reprit tendrement Rozalie, vous ne songez pas, charmante Julie, que nous ne devons point desirer la mort quelqu'insuportable que nous paroisse la vie. Le Ciel nous eprouve pour former notre cœur; nous devons recevoir avec dou-

ceur les épreuves qu'il nous envoie, & nous soumettre aux ordres de la divine Providence. D'ailleurs, il n'y a encore rien de desespéré : comptez que je partagerai avec vous tous vos malheurs: je veux attacher ma destinée à la vôtre, & vous aider, s'il se peut, à demeurer ferme & constante.

Vous me conseillez donc, chère Rozalie, de vivre pour l'amour de vous & du Comte? je le veux ; je reçois avec soumission les traverses que le Ciel m'envoie, & je me sens capable d'une constance immortelle qui me fera souffrir la mort même plutôt que de manquer de fidélité à l'un des deux : mais la connoissance que je vous ai donnée de l'état de mon cœur, vous engage à me prêter les mains lorsqu'il sera nécessaire, puis donc que vous savez que j'aime le Comte, & que je vous ai promis de l'aimer toujours : aidez-moi, chère Rozalie, de vos sages conseils, & représentez-moi le tort que j'aurois si je changeois jamais de dessein. Je vous le proteste, quand l'humeur du Chevalier deviendroit plus sociable, quand il auroit de quoi contrebalancer le mérite du Comte de Hainault, je ne m'exposerai pas à être parjure. Envain mon Père

Père irrité voudroit-il me contraindre, j'opposerai à ses instances la force de l'inclination. Que m'importe au surplus, le pis aller est de me retirer dans un Cloître; là je n'aurai plus à combattre des ennemis puissans; je trouverai dans la solitude une consolation solide: mon cœur toujours libre se donnera librement au Comte, & j'aurai du moins la satisfaction de penser continuellement à lui: mais peut-être que lassé d'attendre longtems, & ne voyant aucune lueur d'espérance, il m'abandonnera, le perfide, & consacrera ses vœux à quelque beauté moins difficile à posséder; peut-être que la longue absence lui fera oublier celle à qui il promet de songer toujours. Quel est mon malheur! au milieu de mille craintes, mon esprit agité s'effraye à la vue de tous les maux qui m'accablent.

Rozalie m'écoutoit attentivement: mon agitation lui faisoit peine; tantôt elle me blamoit de craindre quelque perfidie de la part du Comte; tantôt elle approuvoit le sacrifice que je voulois lui faire. Vous avez tort, me répondit-elle, de douter de la constance d'une personne qui vous a sauvé la vie, & qui vous aime par-dessus tout; vous connoissez bien mal

l'état présent de votre cœur; vous flottez entre deux passions qui vous agitent tour à tour; l'amour vous donne de la force & du courage, & la méfiance vous fait douter de la chose du monde la plus certaine. Vous me faites pitié, chère Julie, je veux moi-méme essayer si je pourrai rendre le calme à votre esprit dérangé: j'irai trouver M. d'Horneville; je lui représenterai le tort qu'il a de forcer l'inclination de sa fille; je ferai tant que, je l'attendrirai, & lui ferai changer de dessein. Là-dessus elle me quitta, & sortit comme une personne qui médite une grande entreprise.

J'allai aussitôt chez la Comtesse d'Horneville que je trouvai pour le moins aussi affligée que moi. Elle étoit négligemment assise sur un sopha; les larmes lui couloient des yeux, & relevoient encore sa beauté: sitôt qu'elle me vit, elle tomba évanouie: j'appellai du secours, & par honheur il vint à tems. Lorsqu'elle fut revenue, elle me parla en ces termes: Le Comte votre père, vient de me faire part de sa volonté. Sensiblement piqué du refus que vous faites du plus riche parti de la Province, & ne pouvant deviner le sujet de votre répugnance, il

veut

vent que vous partiez pour le Couvent. Votre obstination est cause que nous vous allons perdre pour toujours ; car il n'entend pas que vous y entriez autrement que sur le pié de Religieuse. Je lui ai remontré inutilement le tort qu'il avoit de précipiter un tel dessein, je l'ai prié sans succès de vous accorder encore quelque tems, lui faisant espérer que vous ouvririez les yeux sur la fortune que l'on vous propose ; il ne m'a répondu que des choses dures ; il m'a même accusé d'être d'intelligence avec vous : j'ai fait vainement tout ce que j'ai pu pour le desabuser ; je lui ai promis de vous remettre encore une fois devant les yeux le tort que vous vous faisiez ? & il n'a differé de vous trainer lui-même au Couvent, que pour attendre la réponse que je lui donnerai. A présent, ma fille, c'est à vous à examiner si vous voulez, ou si vous pouvez vaincre la répugnance que vous avez pour le Chevalier du Breuil. Peut-être que l'amour lui aura déjà fait changer de caractère ; j'avoue qu'il passoit pour être brusque & violent ; mais que ne pourrez-vous point sur son esprit ! consultez-vous, voyez si vous voulez alleger un peu ma peine ; je crois trou-

ver en vous une fille vertueufe & docile.

Il eft vrai, Madame, lui répartis-je refpectueufement, que ce qui m'embarraffe le plus eft le reproche que vous pouvez me faire de vous defobéïr; mais pourriez-vous vous-même exiger de moi une foumiffion aveugle, lorfqu'il s'agit d'un malheur certain: car je ne répondrois pas que je puffe furvivre au chagrin de me voir unie pour jamais au plus méprifable de tous les hommes. Funefte complaifance qui me réduifoit au tombeau! Non, Madame, je ne vous defobéïs pas fans fcrupule. Elevée fous vos yeux dans une crainte filiale & un amour refpectueux, je fai ce que je dois à vos foins & à la vertu que vous m'avez infpirée, tant par vos fages leçons, que par vos bons exemples. Je fuis mortifiée de vous defobliger & de vous caufer tant de peines: je vois que vous m'aimez, rien ne m'eft plus fenfible que de vous quitter; mais je fens qu'il faut vous accoutumer à vous paffer de moi, & vous réfoudre à me permettre de finir mes jours en Religion.

Quoi! ma fille, reprit Madame d'Horneville, votre parti eft déjà pris? lorfqu'il

qu'il s'agit de consoler une Mère affligée, vous l'abandonnez, & vous lui donnez ainsi de gayeté de cœur, le coup de la mort. Je vous ai donc élevée pour voir tout le fruit de mes travaux perdu en un seul moment : mille fois j'ai remercié le Ciel de vous avoir formé si sage & si vertueuse, & mille fois il faudra que je l'accuse d'avoir oublié de vous rendre obéïssante ? Triste Avenir que vous me préparez de chagrins, & que vous m'allez faire payer cher le plaisir passé d'avoir mis au monde une fille sur laquelle je formois les plus douces espérances ! Julie, ma chère Julie, pensez encore une fois au parti que vous voulez prendre. Il est tout pris, Madame, dis-je avec une intrépidité qui la toucha vivement. Allez donc, fille dénaturée, répondit-elle aussitôt, partez de ce pas, & ne vous présentez jamais devant moi. Votre air tranquille & votre contenance assurée, me prouvent clairement que je me suis trompée quand je me flattois que vous m'aimiez. Courez où votre malheureux sort vous appelle, oublier en même tems que vous avez une Mère ; j'ai honte de ne pouvoir vous cacher des larmes que vous ne méritez pas.

Je me retirai sur le champ & je rentrai dans mon appartement: l'état dans lequel je venois de quitter la Comtesse d'Horneville, me touchoit infiniment. Je sentois combien elle m'aimoit, & je n'attribuois l'emportement avec lequel elle m'avoit chassée, qu'à un amour vif & sincère. Je fus tentée à cette fois de me rendre malheureuse pour l'empêcher de la devenir; mais je me rappellai bientôt la résolution que j'avois prise de supporter courageusement les attaques les plus violentes.

Rozalie cependant avoit été trouver M. d'Horneville, elle me conta quand elle fut de retour, qu'elle lui avoit dit tout ce qu'une amie peut s'imaginer pour toucher & fléchir un Père ferme & entier dans ses volontés: elle me dit qu'elle s'étoit jettée à ses genoux, qu'elle les avoit arrosés de ses pleurs, & que malgré tout cela il étoit resté inexorable. Là-dessus poussée par un secret pressentiment, je demandai à Rozalie s'il n'avoit rien dit de plus: Puisque vous le voulez savoir, ma chère Julie, me répondit-elle, je vous l'avouerai; le Comte votre père, est plus en colère que vous ne pensez. Cessez, Mademoiselle, m'a-

t-il

t-il dit, de vous intéresser pour une fille desobéïssante : cette affaire me regarde uniquement ; elle me fait un affront dont je veux tirer vengeance. Avertissez-la cependant, si vous voulez, qu'elle se dispose promptement à partir avec moi pour le lieu que je lui destine. Je vois bien qu'elle a pris son parti ; & peut-être a-t-elle osé disposer de son cœur sans mon consentement ; si cela est, je le saurai, & j'y mettrai ordre. Ensuite il me tourna le dos & s'en alla.

A cette fois je ne pus résister au coup qui m'accabloit. Jusques-là je n'avois crains que pour moi ; mais alors je voyois que l'orage alloit tomber sur le Comte de Hainault, & que tous deux unis de cœur & d'esprit, nous allions essuyer des malheurs semblables. Ma Raison m'abandonna, & je dis mille choses que je ne pensois pas. Mon trouble étoit des plus grands & l'on s'en seroit apperçu, si j'eusse eu la témérité de me présenter en compagnie. Chacun demandoit pourquoi j'aimois tant la solitude ; l'on cherchoit la cause de mon indifférence pour tous les plaisirs ; & le Comte commençoit à s'impatienter de ne me plus voir si souvent : il se doutoit du sujet de mes pleurs, il

il savoit même que l'on me destinoit au Chevalier du Breuil, & il avoit été témoin lui-même du chagrin qui m'accabloit au sortir de chez M. d'Horneville: mais il n'avoit pas su la réponse que l'on devoit faire à Rozalie; d'ailleurs, il s'étoit flatté que l'on ne mettroit pas à exécution toutes les menaces de la veille.

Il vint donc me voir, & me trouva ensévelie dans la tristesse. Je ne l'apperçus point d'abord, il fut longtems à mes côtés sans que j'y fisse attention. Quelle vue! quel spectacle pour un homme aussi tendre & aussi passionné! Il attendit que je fusse un peu remise de mon trouble & en état de lui répondre, pour me parler; & quand il me crut assez forte pour supporter son entretien, il me parla à peu près de cette manière: Depuis que je vous vois librement, chère Julie, il semble que vous ayez moins de tranquilité que lorsque nous ne pouvions nous parler que rarement. Faut-il que ma présence vous réduise au point où vous êtes, & sera-t-il dit que plus je vous aimerai, plus on cherchera à vous faire de la peine? Sans doute, je le vois bien, la conversation d'aujourd'hui n'a pas été plus favorable que celle d'hier. Là-dessus

ſus je lui rendis un compte exact de ce que Madame d'Horneville m'avoit dit, & je lui fis part de ce que Rozalie m'avoit appris. Oui, cher Comte, lui disje, en le priant de ſe retirer promptement de peur qu'on ne devinât qu'il étoit le véritable obſtacle à mon mariage avec M. du Breuil; oui, je ſouffre toutes les violences les plus cruelles; je ne puis être à vous, je le vois bien; le Ciel s'y oppoſe; mon Père n'y conſentira jamais; mais je vous prie de croire que je ne ſerai jamais à d'autre. Je renonce à ma liberté, puiſque je ne la puis conſerver en vous perdant. Allez, & ne vous plaignez point de la cruauté du ſort; je ſuis mille fois plus à plaindre que vous; ſur-tout prenez garde que l'on ne devine combien vous m'êtes cher; un tel ſecret découvert pourroit vous devenir funeſte.

Il vouloit répartir, mais je remis ſa réponſe à une autre fois: alors je me renfermai dans mon appartement, où préferant la compagnie de Rozalie au concours de monde qui étoit répandu dans le Chateau, & qui couloit le tems dans de doux amuſemens, je m'entretins avec elle toute la nuit du ſujet de mes pei-

peines. Dès que le jour fut venu, je retournai chez M. d'Horneville pour essayer encore une fois de le toucher par mes larmes. Je viens, Monsieur, lui dis-je en l'abordant, m'informer de votre dernière volonté. Je me flatte que la Nature aura détruit ce que la colère vous avoit fait projetter. Il est vrai que vous devez être offensé du refus que j'ai fait de la main du Chevalier du Breuil; mais vous seriez au desespoir que je l'épousasse par contrainte; & votre amour pour moi, cet amour dont j'ai si souvent ressenti les effets, ne permettra jamais que je me rende la Créature du monde la plus malheureuse. Que ne puis-je vaincre cette répugnance que je sens! tout-à-l'heure je serois docile & obéïssante au Père qui mérite le plus d'égards; mais j'ai fait de vains efforts; & de plus, mon honneur & ma parole ne me permettent plus d'y songer.

Vous avez donc disposé de votre cœur sans ma participation, me répondit-il d'un air furieux & égaré; je vous avois cru jusqu'ici sage & raisonnable, & j'apprends de votre propre bouche, que vous avez fait un choix sans doute ridicule; car ne vous abusez pas: L'amour

nous

nous aveugle; l'on s'engage d'abord, & bientôt après l'on se repent de n'avoir pas consulté des gens expérimentés. Eh bien, Mademoiselle, il n'y a point d'engagement qui tienne; vous serez Religieuse, puisque vous refusez de répondre à la bonne volonté que j'avois pour vous. Vous perdrez pour jamais l'espoir de vous unir à ce que vous aimez, & je puis vous assurer que si c'est celui que je soupçonne, je prendrai un secret plaisir à le persécuter, & j'aurai la satisfaction de vous voir affligée lorsqu'il n'y aura plus pour vous de consolation à espérer. Il est cependant inutile que vous me parliez davantage, je ne me sens pas d'humeur de vous ecouter une autre fois: & je satisferai peu ceux qui se donneront la peine de parler pour vous. Je puis même vous assurer que vous seriez déjà partie, si je n'attendois une réponse pour choisir le Couvent le plus sur & en même tems le plus austère.

Un tel congé avoit beaucoup de conformité avec celui de Madame la Comtesse d'Horneville; il falloit bien que le mari répondit aux sentimens de son épouse, ou pour mieux dire, ma Mère ne m'avoit traitée si rudement, que parce qu'el-

qu'elle ſavoit que le Comte mon père, devoit en faire autant. Il me fallut donc ſouffrir ſans oſer me plaindre. Ce n'eſt point lorſqu'un Père eſt irrité qu'il faut s'expoſer à lui répondre; le pouvoir que la Nature lui a accordé eſt trop reſpectable pour le croire coupable lors même qu'il a le plus tort. Quelle injuſtice, d'autres que moi ne trouveront-ils pas dans un pareil procédé! quelle raiſon n'avoit-il pas auſſi de me traiter de la ſorte! Que les apparences ſont trompeuſes, & qu'il eſt rare de ne ſe pas égarer lorſque l'on refuſe de prendre un guide éclairé!

Ma reſſource ordinaire fut les pleurs que mon aimable Rozalie avoit le ſoin de partager avec moi: il ne manquoit plus que le Comte pour rendre la ſcene complete; mais je craignois trop que l'orage ne fondît ſur lui, pour être la cauſe moi-même des chagrins qu'auroit pu lui cauſer un démêlé avec le Comte mon père. Je touchois cependant au moment fatal, & le Chevalier du Breuil, reſſentant tous les effets de la rage & de la colère, preſſoit vivement M. d'Horneville de lui tenir ſa parole: celui-ci voyoit bien qu'il étoit impoſſible d'y faire honneur; peut-être ſe repentoit-il

d'avoir promis si legèrement, & il n'étoit sans doute de si mauvaise humeur, que parce qu'il lui falloit trouver un moyen de sortir d'embarras d'une manière honnête.

Un jour qu'ils étoient sortis tous deux de grand matin pour conferer ensemble sur les moyens de me réduire, ils s'écartèrent insensiblement du Chateau, & après avoir fait un chemin assez considérable, le Comte d'Horneville pria son ami de permettre qu'il se reposât; ils s'assirent & parloient de leurs affaires. Le Chevalier s'apperçut pendant qu'il s'entretenoit avec M. d'Horneville, qu'il ne lui répondoit plus. Allarmé d'abord d'un tel évènement, il crut que le Comte venoit de mourir subitement; mais après l'avoir examiné, il vit qu'il étoit attaqué d'une apoplexie violente. L'embarras n'étoit pas petit; seul & sans aucun secours, éloigné du Chateau, il s'agissoit de prendre un parti; sans plus balancer, il accourut pour avertir que l'on vînt avec une voiture chercher le Comte qui couroit grand risque de périr au milieu de la campagne, & dans l'état le plus triste, sans avoir mis ordre à ses affaires. Chacun s'empressa d'aller secou-

rir son Maître, on l'apporta sur un chariot, & je le vis avec douleur sans connoissance, & plus pâle que la mort.

On doutoit qu'il passât la nuit; la Comtesse d'Horneville son épouse, se desespéroit dans son appartement. Je sentis la perte que j'allois faire; & malgré la mauvaise intention qu'il avoit eüe pour moi, j'aurois voulu aux dépens de ma propre liberté, le voir hors de danger. Mille réflexions vinrent m'occuper l'esprit: l'inconstance des choses humaines, la variété des évènemens, la différence des momens, tout cela me fournissoit matière à rêver. Le monde ne me paroissoit qu'un foible roseau que le moindre vent est capable d'abattre en un instant; & je l'avoüe ici, je formai le dessein de renoncer à tout amour profane, pour m'attacher au Créateur qui n'est pas sujet au changement comme la Créature; mais j'étouffai bientôt cette première ferveur, qui pour être violente d'abord, n'en est pas plus sincère. Combien de jeunes personnes éprouvent en secret la vérité de ce que j'avance? & combien s'en trouvera-t-il qui, en lisant mes avantures, pourront se faire le même reproche! L'on se flatte d'abord

de parvenir à la plus haute piété; tout paroît facile, lorsqu'on ne fait que le contempler; mais faut-il réduire en pratique la spéculation, ce courage héroïque qui nous faisoit pratiquer en idée les vertus les plus sublimes, & qui nous faisoit trouver en imagination, la régularité peu régulière; ce courage, dis-je, nous abandonne, & nous trouvons au bout du compte que ce n'est qu'une tentation de l'esprit séducteur, & quelquefois une grace rejetté qui ne revient plus.

Pendant que M. d'Horneville étoit malade, le Chevalier du Breuil se donnoit un mouvement extraordinaire dans la maison; il commandoit en maître, & il s'imaginoit apparemment avoir un titre suffisant qui l'autorisât à en agir de la sorte. Il est vrai qu'il se fondoit sur l'amitié que le Comte mon père avoit pour lui; mais il l'étendoit un peu trop loin. Il vint un jour me trouver dans ma chambre; je fus fort surprise d'une telle visite, & je n'en augurai pas bien; je le connoissois très violent, & je ne me souciois pas d'avoir de démêlés avec lui. Cruelle fille du plus aimable Père qui fut jamais, me dit-il d'un ton brusque & d'un air menaçant, je vous ferai donc re-

devable de tous les malheurs de ma vie! obstinée jusqu'au dernier point, vous avez trouvé le moyen de réduire le Comte au tombeau. Je suis à la veille de perdre celui de mes amis que j'estimois le plus, & j'ai le déplaisir de savoir qu'il ne tenoit qu'à vous de le réchapper de la mort: c'est votre désobéïssance qui le poignarde; c'est votre entêtement qui le tue: car je ne parle pas de l'injure solemnelle que vous me faites, en me refusant pour votre époux; l'on n'est pas le maitre de son penchant, je l'avoue; mais la raison doit l'emporter sur un cœur déjà pris d'ailleurs; si vous en aviez, vous seriez sensible à ces reproches; je crois cependant que je ne cours aucun risque de vous en faire. Pénétrée seulement de l'idée de votre mérite, vous cherchez à vous faire une foule d'Adorateurs sans vouloir vous fixer. Peut-être, helas! me trompai-je, un rival plus heureux me rend la funeste victime de votre mépris: peut-être aussi que charmée d'avoir un Amant de ma qualité à lui sacrifier, vous triomphez en secret de mon trouble & de ma peine; si cela est, ne dissimulez plus: avouez-moi le nom de ce rival fortuné, & j'irai tout-

à-

à-l'heure me délivrer du perfide qui m'enlève votre cœur ; vous ferez débarrassée par-là des importunités d'un Amant que ce fer saura bien arrêter dans ses espérances. Mais vous vous taisez, continua-t-il; seroit-ce l'effet d'un dépit secret de m'entendre vous dire si ingénuement ma pensée, ou seroit-ce un muet aquiscement à mes volontés ?

Ce discours impertinent me révolta tout-à-fait; j'avois résolu d'abord de ne rien répondre, mais l'outrage visible qu'il faisoit à mon honneur, m'engagea à lui parler en ces termes: Que vous ignorez, Monsieur, l'art de persuader les Dames, & que vous vous y prenez mal pour attirer dans votre parti celle qui vous connut toujours pour un homme peu poli & très inégal ! Vous avez tort de m'imputer la mort de M. d'Horneville; je l'aime plus que vous, & il est certain que je n'eusse jamais eu de démêlé avec lui, si vous n'aviez point mis les piés dans cette maison. Puisque vous voulez que je vous l'avoue, mon cœur est pris, & il n'y reste point de place pour vous; il est vrai que vous me pouvez nuire; mais fut-ce la mort, je la souffrirai plutôt que de vous appartenir jamais. En est-ce as-

ſez à préſent pour vous dégoûter de moi, & pouvez-vous vous vanter de paſſer dans le monde pour avoir de la raiſon, ſi une telle déclaration ne vous fait pas ouvrir les yeux.

Le Chevalier ſupporta très impatiemment un aveu ſi ſincère; pour diſſimuler, il me fit les plus belles proteſtations du monde; il me promit de faire tout pour me prouver qu'il changeoit en ma faveur, & que de prompt & d'emporté qu'il avoit été autrefois, il vouloit devenir doux & pacifique. Mais ce fut inutilement, je ne voulus pas me dédire, & j'inſiſtai toujours ſur les mêmes points. Alors écumant de rage & de fureur, il tira ſon épée, & ſe mit en devoir de ſe la paſſer au milieu du corps: je l'arrêtai de mon mieux, & je fis un grand cri. La Comteſſe accourut à ce bruit, & un bon nombre de toutes ſortes de perſonne. Madame d'Horneville, après avoir remis l'eſprit du Chevalier dans un état plus tranquille, & après l'avoir fait retirer de devant moi, me blama fort de réduire ainſi un honnête homme au deſeſpoir; chacun me parloit en ſa faveur; les uns par politique, & les autres par intérêt; l'on craignoit le Chevalier, & l'on pre-

avoit bien garde de le desobliger en quoi que ce soit ; tant est grand l'ascendant que prennent dans les maisons, ces gens ambitieux qui se rendent si nécéssaires aux Pères & Mères, que quand il s'agit de les obliger, ils ne balancent pas à leur sacrifier leurs Enfans mêmes. Le monde fourmille de ces sortes d'importuns, si connus dans les villes sous le beau nom de Directeurs.

Cependant M. d'Horneville étoit toujours dans le même état : l'on n'avançoit rien à force de remède, & l'on commençoit à craindre ce que l'on n'osoit dire. Le Chevalier ne l'abandonnoit pas ; nous allions tour à tour le voir Rozalie & moi. Il n'avoit alors aucune connoissance, & il avoit perdu la parole dès le moment qu'il s'étoit trouvé mal ; c'est ce qui embarrassoit beaucoup la Comtesse ma mère ; car cette femme étoit fort délicate sur la matière de Religion, & elle auroit desiré de tout son cœur voir son Mari en état de pouvoir supporter l'entrevue d'un Prêtre. L'on sait que la plupart des gens de guerre ne se piquent pas toujours d'exécuter à la lettre tous les Commandemens de l'Eglise ; ils regardent ces sortes de Loix comme onereuses, ou tous

au moins inutiles. Enfin les prières de la Comtesse furent exaucées ; le dixième jour le Comte recouvra la parole, & commença à donner quelque lueur d'espérance : l'on profita de ces heureux momens pour lui remettre devant les yeux ce que le Christianisme exigeoit de lui ; il y consentit & se trouva un peu soulagé ; cela n'empêchoit pas de craindre qu'il n'en mourut. D'abord que j'eus appris que M. d'Horneville parloit, j'allai me présenter devant lui, & je le priai de me pardonner le chagrin que je pouvois lui avoir causé par une désobéïssance si marquée.

Cessez, ma Fille, me dit-il avec tendresse, cessez de me remettre devant les yeux ce qui m'a fait plus de peine qu'à vous ; je vois que vous ne m'abordez qu'avec crainte ; je ne suis plus pour vous ce Père tendre & cheri ; ma trop grande sévérité vous a rendue sauvage. J'avois voulu forcer vos inclinations, en vous unissant à un homme que vous n'aimerez jamais : il est vrai que votre établissement & votre fortune m'y engageoient. La Comtesse votre mère, forcée d'aquiescer à mes volontés, vous excusa d'abord, & me représenta combien

bien il eſt dangereux de gêner une fille ſur le mariage : j'ai rejetté toutes ſes raiſons, & je l'ai contraint de vous menacer elle-même, & de vous annoncer l'arrêt que j'avois prononcé contre votre liberté. Mais à préſent que je ne vois plus que la mort en perſpective, je ſuis comme forcé de faire ceder aujourd'hui toutes mes vues d'intérêt à votre ſeule ſatisfaction. Je vous pardonne votre déſobéïſſance, & j'oublie tout le paſſé ; à condition cependant qu'en fille bien née & remplie d'honneur, vous inſtruirez vos Parens de vos plus ſecrettes inclinations ; c'eſt tous ce que j'avois à vous dire ; je ſai que vous ne me déſobligerez pas là-deſſus, & vous craignez trop le Ciel pour trahir la parole que j'exige de vous, qui eſt de ne vous pas engager ſans le conſentement de vos proches. J'aurois bien des choſes à vous dire, & de très importantes ; mais je ne le puis à préſent, le mal m'accable, & je ſens mes forces diminuer. Retirez-vous, car votre préſence m'attendrit trop. Priez ſeulement Dieu pour moi. A ces mots, il tourna la tête de l'autre côté, & ne me répondit plus.

Je me retirai comme M. d'Horneville me l'avoit ordonné, & mon premier ſoin

fut d'adresser mes vœux au Ciel pour la conservation du plus aimable de tous les Pères. Je fis ensuite plusieurs réflexions sur ses dernières paroles; je m'apperçus bien que je m'étois engagée à n'aimer personne sans le lui faire connoitre, s'il en revenoit, ou à mes plus proches Parens, si le sort décidoit de lui, comme il y avoit toute apparence. La délicatesse de ma conscience me suscitoit toujours quelque scrupule importun qui contrebalançoit la joie que je ressentois d'être racommodée avec le Comte mon père. J'allai apprendre cette nouvelle à Madame d'Horneville; elle en fut charmée; & après plusieurs tendresses, elle m'avoua qu'elle avoit employé malgré elle les menaces à mon égard; elle m'exhorta, comme M. d'Horneville, à ne point laisser prendre d'empire sur mon cœur, & à lui faire part de tout ce qui auroit quelque rapport à l'amour. Des raisons importantes l'engageoit à me donner ce conseil; mais ma cruelle destinée m'empêchoit de pénétrer dans des secrets dont la connoissance me rend actuellement beaucoup plus criminelle que je n'étois.

La maladie de M. d'Horneville me four-

fournissoit tous les jours l'occasion de parler au Comte de Hainault ; quelque résolution que j'eusse prise d'éviter sa rencontre, l'amour que je ressentois pour lui étoit plus fort, & étoit parvenu à un point qu'il m'étoit impossible de le quitter. Je lui fis part de tout ce que M. & Madame d'Horneville m'avoient dit ; & je le priai de prendre toutes les précautions pour qu'on ne soupçonnât pas d'intelligence entre nous. Il me le promit, & je restai assez tranquille dans l'attente de voir le Comte mon père se mieux porter. La fiévre le quitta enfin, & l'on commençoit à lui donner à manger sans crainte. Le Chevalier du Breuil, charmé de voir son ami réchappé d'entre les bras de la mort, s'applaudissoit des soins qu'il avoit rendus, & formoit de nouvelles espérances, soit pour me réduire, soit pour me faire perdre pour toujours ma liberté. Il se doutoit que le plus grand obstacle à sa passion étoit le Comte de Hainault ; il avoit vu ce Seigneur me parler plusieurs fois en particulier, & il ne craignoit rien tant que d'être obligé de ceder à un jeune homme sans biens & sans appui, la conquête d'un cœur né pour lui rendre le réciproque. L'on se rend

rend rarement justice ; toujours on se croit au-dessus des autres. La vanité étouffe les sentimens d'humilité, & quand on fait le parallele de quelqu'un avec soi, on s'accorde sans balancer le droit de le mépriser, & l'on s'attribue la gloire de l'emporter sans injustice.

Le Chevalier, comme je l'ai déjà dit, étoit assez bien fait ; mais il y avoit quelque chose dans sa physionomie qui le rendoit sauvage ; son regard étoit farouche, & il ne se piquoit pas de beaucoup de politesse. Le Comte de Hainault au contraire avoit un air ouvert, un visage riant, un œil tendre, & un port de Roi ; sa parole étoit douce, & rarement les Dames le regardoient sans lui accorder au moins leur estime. Je craignois que tant de mérite ne m'empêchât de tenir la parole que j'avois donnée au Comte d'Horneville ; je ne pouvois oublier Celui qui songeoit sans cesse à moi, & payer d'ingratitude un amour que j'avois moi-même approuvé. Je le voyois toujours en cachette, & c'étoit alors que touchée de sa persévérance, je lui faisois voir le retour dont je payois sa constance. Je n'étois presque plus maitresse de moi-même, & l'austère vertu qui avoit eu pour

moi

moi tant d'appas, ne me faisoit plus entendre qu'une foible voix capable encore de me retenir dans le devoir. Je formai le dessein de tromper mes Parens, & de les amuser par les apparences, jusqu'à ce que le hazard nous fournît quelqu'occasion favorable à nos vues.

M. & Madame d'Horneville me crurent donc sans inclination, & ils s'applaudissoient en particulier de me voir libre & degagé. Ils comptoient sur la promesse que je leur en avois faite, & jamais Père & Mère ne furent si bien trompés ; le seul Chevalier du Breuil qui examinoit ma conduite en jaloux clairvoyant, tachoit de leur prouver qu'ils étoient dans l'erreur ; il avoit même obtenu d'eux la permission de m'observer exactement. Il n'y manqua, & vint bientôt à bout de son projet qui pensa lui devenir funeste. En voici l'histoire.

M. d'Horneville, qui de jour en jour se portoit mieux, voulut que toute la compagnie du Chateau recommençât ses jeux & ses divertissemens. A cet effet il indiqua un Bal général pour le jour qu'il descendroit la prémière fois dans

là grande Salle. Chacun s'y rendit, & le Comte ne manqua pas de s'y trouver. Après que nous eumes dansé ensemble, nous nous retirames tous les deux de la compagnie, & nous descendîmes dans le Parc à dessein de nous y entretenir librement de nos affaires. Le Chevalier du Breuil toujours attentif à ce qui se passoit, s'appercut de notre retraite, & nous suivit de loin dans un bosquet où nous nous arrêtames croyant que personne ne pensoit à nous. Là je fis part au Comte de mes inquiétudes, & je lui rendis un compte exact de toutes mes pensées. Quelque satisfaction que je ressente, lui disois-je, cher Comte, de vous entretenir librement, & quelque différente que soit ma situation présente, de celle où j'étois ces jours passés, je vous avoue que l'Avenir m'épouvante. Tout va cependant assez bien. M. d'Hornevillle m'a rendu son amitié; la Comtesse ma mère m'a pardonné entièrement, & le Chevalier du Breuil se rebutera sans doute de m'étourdir d'un amour ennuyeux: je vous vois fidèle; vous avez par-devers vous la certitude d'être aimé; mais que j'appréhende que nous ne soyons bientôt traversés d'une autre manière! La belle saison s'avance; l'on par-

parle déjà de retourner chacun chez soi. Que deviendrai-je lorsque vous partirez, & sous quel prétexte pourriez-vous rester ici plus longtems? Triste pensée que j'ai taché de bannir de mon esprit, mais à laquelle la circonstance des tems me force à revenir malgré moi!

Il est vrai, chère Julie, répartit le Comte, que ce coup est difficile à parer. Je vois que votre vue me va être interdite pour longtems; cette séparation me désole, & je n'ose y songer. Mais du moins aurons-nous la consolation de nous écrire; & nous pourrons quelquefois ménager de ces charmantes entrevues qui empêchent les Amans de se désespérer entièrement. Je m'attendois bien, lui répondis-je, que vous exigeriez de moi de favoriser vos desseins. Il est dangereux, vous le savez, d'avoir trop de complaisance; souvenez-vous à ce sujet de la nuit que vous passâtes avec Rozalie & moi; combien d'inquiétudes ne me causâtes-vous pas, & combien de fois ai-je souhaité, malgré l'amour que j'avois pour vous, de vous savoir aussi loin de moi que vous en étiez près? Que serois-je devenue si l'on vous avoit trouvé dans mon armoire? auroit-on pu m'excuser?

Rozalie elle-même n'auroit pas été exempte de soupçon, & nous étions perdus tous les trois sans ressource. Je ne crois pas cependant qu'on en ait rien su, & l'on a pris pour argent comptant le mensonge que je fis en rejettant sur des voleurs la peur que j'avois eue de me sentir embrassée dans le moment que j'y comptois le moins, & le cri affreux qui fit accourir tant de Domestiques de la maison. Soyez donc plus prudent, cher Comte, & si vous ne craignez pas de vous exposer pour vous-même, ménagez-vous pour l'amour de moi. Vous ne pouvez plus douter de ma tendresse; lorsqu'il a fallu vous en donner des preuves, vous savez avec quel zèle je l'ai fait; j'ai plus consulté là-dessus mon cœur que mon devoir; mais je crois que vous devez plus que jamais prendre garde aux suites fâcheuses que vos trop fréquentes visites pourroient avoir.

Le Comte alloit repliquer, lorsque le Chevalier du Breuil, qui, comme je l'ai dit, s'étoit caché dans un lieu commode pour tout entendre, sortit de derrière une charmille, & s'approcha vers le Comte, l'épée à la main, en l'apostrophant par les mots les plus grossiers.

C'est

C'eſt donc toi, téméraire, lui dit-il, qui s'oppoſe à mon bonheur. Tu ès aſſez audacieux pour prétendre m'enlever ce que je dois poſſéder à plus juſte titre que toi; ſi tu crois jouir un jour de ta conquête, tu te trompes: & dans ce moment il te faut réſoudre à perdre pour jamais le prix de ton amour ſéducteur. Le Comte ſurpris d'une telle avanture recula quelques pas pour ſe mettre en garde, & para fort adroitement les prémiers coups de ſon adverſaire; il étoit tems, le Chevalier n'avoit pas deſſein de le ménager. Le combat fut violent; tous deux également animés ſe diſputoient vaillamment la victoire. Je fis en vain quelques efforts pour les rappeller à la raiſon; mais le Comte entrant tout-à-coup en fureur, me cria de me retirer, & de le laiſſer en liberté punir un traitre qui n'avoit cherché qu'à le ſurprendre; auſſitôt il lui enfonça ſon épée entre deux côtes. Le Chevalier tomba, & voyant ruiſſeler ſon ſang, demanda cartier à ſon ennemi qui le tenoit toujours en reſpect: ſa colère ſe changea en d'humbles ſupplications, & cette ame fiére & hautaine, devint tout-à-coup foible & craintive.

Le généreux Comte, sensible à l'état où il venoit de réduire le Chevalier, s'efforça lui-même de le secourir. Il n'y avoit guère d'apparence qu'il en revînt: son sang couloit à grand flots, & la pâleur commençoit à se répandre sur son visage. Je ne m'étois jamais trouvée dans un plus grand embarras. Les suites d'un telle avanture me faisoient trembler, & j'eusse voulu pour tout ce que je possédois au monde, ne m'être pas trouvée à une scene si tragique. Cependant le Chevalier du Breuil n'avoit pas entièrement perdu connoissance; il fut à peine revenu de la prémière foiblesse, que la perte de son sang lui avoit causée, qu'il demanda mille excuses au Comte: il lui dit qu'il lui devoit la vie, & que si jamais il revenoit d'un tel pas, il n'y auroit aucun service qu'il ne lui rendît, pour lui prouver la reconnoissance qu'il avoit de sa générosité. Le traitre! il ne faisoit de si belles protestations que par l'appréhension que le Comte profitant de sa superiorité, ne lui tranchât le fil de ses jours tissus d'iniquités: mais le Comte de Hainault n'étoit pas homme à profiter de la foiblesse d'un ennemi déjà vaincu & blessé.

J'appréhendois fort que le Chevalier du

du Breuil ne mourut entre nos mains ; on nous eut ſans doute fait payer cher à l'un & à l'autre un tel malheur, ou il nous eut fallu chercher notre ſalut dans une prompte fuite. Le Comte pour prévenir ce fatal coup, courut promptement vers le Chateau avertir du monde : il étoit convenu avec le Chevalier que l'on cacheroit la véritable hiſtoire de ſon déſaſtre ; & il avoit réſolu pour empêcher toutes pourſuites, de faire paſſer le Comte pour ſon libérateur d'un danger inévitable. Pendant que le Comte ſe hâtoit de donner des marques de ſon grand cœur, le miſérable Chevalier me regarda d'un œil mourant, & me dit : C'eſt moi, belle Julie, qui vous jette à préſent dans le cruel embarras ! c'eſt l'amour que j'ai eu pour vous ! helas ! ſi j'avois ſuivi vos conſeils je ne ſerois pas réduit en l'état où je ſuis ; je ne vois plus que l'horreur de la mort. Fâcheuſe alternative ! cruelle paſſion ! que ne me laiſſiez-vous du moins le loiſir de voir que j'étois injuſte ! Pardonnez-moi, je vous le demande en grace, tous les maux que je vous ai cauſés ; je meurs avec le plus ſincère regret de ne pouvoir reconnoitre la généroſité du Comte que je regarderois tou-

jours comme mon meilleur ami si le Ciel faisoit un miracle en ma faveur. Mais, helas! il n'est plus tems; je sens mes forces s'éteindre; votre compassion même me deviendroit inutile.

Le Comte arriva sous ces entrefaites accompagné de quatre Domestiques de mon Père. On porta le Chevalier au Chateau, & l'on songea d'abord à panser ses blessures. On s'informa de la cause d'un tel malheur. Le Chevalier lui-même déclara que s'étant un peu ecarté du côté d'une avenue qui donnoit dans un bois, il avoit été abordé par un inconnu masqué, qui l'ayant attaqué avant qu'il eut eu le tems de se mettre en défense, lui avoit d'abord porté un coup dangereux entre deux côtes; mais que le Comte de Hainault qui se promenoit par là, l'ayant apperçu se battre avec un homme qui commençoit à profiter de sa supériorité, étoit heureusement venu le secourir, & avoit réduit l'inconnu à se sauver promptement après l'avoir bleſſé de façon qu'il ne croyoit pas qu'il put aller loin.

Une telle déposition, loin de rendre le Comte suspect, lui fit au contraire tout l'honneur possible; chacun applaudissoit

à son

à son courage, & je m'apperçus que le Comte mon père, ressentoit une joie extraordinaire d'avoir pardevers lui des marques autentiques de la grandeur d'ame du Comte de Hainault. Une seule chose m'embarrassoit, je craignois qu'on ne trouvât étrange que j'eusse été spectatrice d'une telle avanture: cela supposoit un rendez-vous avec le Comte; mais on étoit si occupé à faire son éloge, & l'on marquoit tant d'empressement à secourir le Chevalier, que l'on n'y fit point d'attention, ou du moins voulut-on différer à m'en parler.

M. d'Horneville ne quittoit point le Chevalier, il lui rendoit dans sa maladie, le même soin qu'il en avoit reçu dans la sienne. On envoya chercher d'habiles Chirurgiens pour traiter le Blessé; & l'on vit au bout de quelques jours qu'il n'y avoit rien à craindre, & que la blessure n'étoit point mortelle. Sitôt que le traitre Chevalier eut appris qu'il en pouvoit revenir, il changea tout-à-coup ses bonnes résolutions en un cruel dessein de nuire au Comte de Hainault & à moi. L'espérance de revivre lui fit oublier les sentimens d'humilité que les approches de la mort lui avoient inspirés. Il résolut

lut de nous perdre, & il ne pouvoit pas trouver une occasion plus favorable. A cette fois il avoit la vérité de son côté, & il lui étoit facile de prouver son accusation : il se dédit donc, & avoua au Comte d'Horneville la manière dont le tout s'étoit passé: il exagera même les choses, & n'oublia rien pour se justifier.

Une telle déposition ralluma toute la colère de M. d'Horneville: il jura notre perte, & ne la différa que pour rendre plus cruel le chatiment qu'il nous préparoit. Il ne fit rien paroitre au dehors, & se conduisit avec nous à sa manière ordinaire. Le Chevalier du Breuil faisoit mille amitiés au Comte de Hainault; il ne cessoit de lui répeter qu'il lui auroit d'éternelles obligations : Votre générosité, lui disoit-il, mérite que je vous fasse le plus grand sacrifice qui soit en mon pouvoir. Il est vrai que la violence de ma passion pour la belle Julie, peut vous faire douter de la sincérité de ce que j'avance; mais je veux que vous ressentiez vous-même avant peu l'effet de ma promesse. Qui empêcheroit donc à présent votre union ? vous savez que j'étois le plus fort obstacle; je vous l'ai cedée, & je compte assister à la cérémonie de vo-

tre

tre mariage. Votre mérite, cher Comte, l'emportera donc sur le crédit que j'ai dans cette maison; & malgré le regret que j'aurai toujours d'avoir déplu à votre aimable Julie, je chercherai toutes les occasions de vous prouver à l'un & a l'autre, la part que je prends à votre bonheur. Il est vrai, je l'avoue, que dès le prémier instant que je vis cette aimable fille, je ne pus me défendre de ses charmes; & le plaisir que je prenois à lui parler souvent, m'engagea sérieusement: mais je l'aimois sans être aimé, & j'espérois en vain de vaincre sa résistance par mes importunités. M. d'Horneville touché de mon amour pour sa chère fille; voulut bien me la promettre, & il fit inutilement tout ce qu'il put pour la résoudre à m'écouter: elle résista constamment aux ordres de son Père, & rien ne fut capable de l'attendrir en ma faveur.

Je ne crains plus de vous le dire, cher Comte, votre seule grandeur d'ame vous aquiert un bien que vous n'auriez jamais possedé, & que je n'eusse jamais voulu vous ceder: cruel sacrifice pour moi, & qui coute bien cher à mon cœur! cependant il me faut l'oublier; & mon devoir m'engage à présent à fuir la vue

d'un objet qui pourroit me devenir funeste. Je n'attends donc plus que deux choses pour me retirer dans mes Terres, l'entier rétablissement de ma santé, & le jour de votre heureux hymen. C'étoit ainsi que le traitre Chevalier abusoit de la credulité du Comte. Une ame fourbe & craintive, cherche toujours les voies détournées; & le mensonge a pour un cœur bas & mal placé, mille fois plus d'appas que la gloire de dire la vérité.

Je n'avois pas encore instruit Rozalie de notre avanture du Parc; je craignois que le recit d'une scene si terrible ne fût capable de l'épouvanter; & d'ailleurs je ne voulois confier ce secret à personne; il y alloit de ma perte infaillible s'il eût été découvert, & je me flattois qu'il resteroit sans cesse enséveli dans l'oubli. Je me trompois bien fort; ne devois-je pas me défier de la malice de mes ennemis? Je me livrai à un joie immoderée lorsque le Comte me fit part de la conversation du Chevalier; j'arrangeai à la mode des jeunes gens, le projet d'un bonheur imaginaire. Je voyois en perspective une alliance que j'avois tant desirée, & je me représentois déjà les plaisirs qui devoient accompagner notre union : ce n'étoit

dans

dans le fond qu'un rêve qui laisse à peine après soi un foible souvenir de ce qu'il représente ; c'étoit une vapeur aussitôt dissipée que formée, & un beau mensonge que l'on alloit bientôt détruire. Rozalie remarquoit depuis quelques jours mon air joyeux & content ; elle fit de vains efforts pour en déterrer le sujet. Un jour qu'elle causoit avec Madame d'Horneville, elle lui fit compliment de cette joie nouvelle que l'on remarquoit en moi. Mais quelle fut sa surprise ! lorsque la Comtesse ma mère, la pria de se désabuser, & lui apprit le détail de l'avanture arrivée entre le Chevalier & le Comte de Hainault. Elle dissimula sa surprise, & vint promptement me trouver pour me faire des reproches, & m'informer de ce qui se tramoit contre nous.

Sitôt que je la vis entrer, je courus vers elle pour l'engager à une partie de promenade ; elle l'accepta à condition que nous serions seules ; j'y consentis, & là je lui demandai la cause de sa tristesse & le sujet de ses larmes qui couloient malgré elle : Je suis plus sincère que vous, me dit-elle, je ne vous déguise rien ; vous ne m'avez pas crue capable de garder un secret important ; vous avez craint, chè-

re Julie, que l'on ne divulguât ce que vous avez intérêt à taire, & je suis assez malheureuse pour l'apprendre par les gens même à qui vous vouliez le cacher. Je sai que le Comte en est venu aux mains avec le Chevalier; l'on m'a dit que ce dernier avoit été dangereusement blessé, & que l'histoire de l'homme masqué, dont le Comte l'avoit délivré, n'étoit qu'une fable inventée pour dérober la vérité à ceux qui vous auroient pu causer de la peine. Je n'ignore pas la générosité de votre Amant qui a conservé la vie à son plus cruel ennemi, & qui a réchauffé dans son sein un impitoyable serpent qui a juré sa perte. Le discours de Rozalie me surprit fort; après m'être excusée sur les raisons que j'avois eues de cacher ce trait à tout le monde, je lui demandai avec empressement de qui elle pouvoit être si bien instruite: La Comtesse d'Horneville votre mère, me dit-elle, est celle qui m'a tout appris; elle s'appuye de l'autorité du Comte son époux, à qui le Chevalier même a tout avoué. Quelle trahison! m'écriai-je alors; monstre peu reconnoissant de la vie que l'on t'a conservée! que ne périssois-tu sur le champ; tu ne serois pas couvert d'infamie & d'oppro-

probres; tu n'entasserois pas crime sur crime, & tu ne ferois pas mille protestations d'amitié à ceux que tu as résolu de perdre.

Ce n'est pas encore tout, reprit Rozalie, M. d'Horneville frappé de cette nouvelle, comme d'un coup de foudre, a répeté mille fois avec des transports de fureur le nom du jeune Comte; il est même à présumer qu'il médite quelque chose contre lui: pour vous chère Julie, je ne puis vous le cacher, l'on vous destine au Couvent, & le parti de vos Parens est pris & résolu. Ciel, dis-je en l'interrompant, quelle est la fatalité de mon destin, me réservez-vous donc une éternité de malheurs? Eprouverai-je tout ce que vous avez de rigueurs, sans espérer de votre bonté quelqu'adoucissement à mes maux? C'en est donc fait, chère Rozalie, on sait l'histoire du Chevalier, on connoît mon amour pour le jeune Comte; il n'est plus tems de s'excuser, & il souffrira loin de moi les mêmes peines & la même disgrace. Vous n'en devez nullement douter, répartit Rozalie, l'on va vous séparer, & mettre bon ordre à ce que vous ne conserviez aucune correspondance ensemble.

Tout

Tout m'accable à la fois, répondis-je à Rozalie; le dépit d'être trompée & trahie, la peine que me cause ma trop grande discrétion avec vous. Il est vrai, continua Rozalie, que j'ai senti l'injure que vous avez faite à ma fidélité: j'ai cherché avec soin tout ce qui pouvoit occasionner une telle méfiance, & n'ayant rien trouvé dans ma conduite qui put autoriser votre procedé, je me suis répandue en plusieurs reproches qui vous auroient été aussi sensibles que votre silence m'a été injurieux; je vous taxois en effet de legereté, & je vous accusois de ne pas savoir discerner ceux qui vous aiment véritablement; mais je m'apperçus bientôt que je me trompois lorsqu'il s'agissoit de se mettre en colère contre vous; & je résolus, pour vous prouver mon attachement, de vous faire part de ce que Madame d'Horneville m'avoit appris, pour vous donner le tems de prendre des mesures convenables.

Je fus extrémement sensible à toutes les marques de tendresse que me donnoit sans cesse Rozalie; je l'embrassai, & la pria de m'aider de ses conseils dans une conjoncture si épineuse: nous ne voyions partout qu'horreur, tristesse, & desespoir:

poir: tantôt nous prenions la résolution de nous aller jetter toutes deux aux piés de M. d'Horneville; mais nous avions déjà pardevers nous des marques trop autentiques du peu d'attention qu'il feroit à nos prières, & d'ailleurs un Père offensé pour la seconde fois devient ordinairement inexorable. Tout ne nous offroit que d'affreuses pensées, & après mille partis aussitôt rejettés que pris, nous trouvâmes qu'il étoit à propos de se soumettre à ce que le sort décideroit dans la suite.

Il étoit aisé de concevoir, après ce que m'avoit dit Rozalie, que l'on ne différeroit pas longtems ce qu'on avoit projetté d'exécuter contre moi; aussi dès le lendemain je vis une nouvelle manœuvre dans tout le Chateau, ce n'étoit qu'entretiens secrets, allées & venues, & le Chevalier se donnoit un mouvement semblable à celui d'un Officier qui est sur le point de partir. Cet indigne Gentilhomme s'étoit apperçu que nous avions découvert sa perfidie; il ne pouvoit cacher la peine qu'il en ressentoit, & la honte malgré lui-même se faisoit voir sur son visage. Heureux commencement d'amélioration, lorsque l'on ne l'étouffe

se pas dès sa naissance; mais inutile avertissement d'une conscience allarmée, lorsque l'on néglige d'entendre sa voix. Le Chevalier avoit trop fait de mal pour ne le pas sentir; mais il étoit parvenu à un tel point de mauvaise foi, que l'on ne devoit attendre de lui que des excès. Il alla donc trouver le Comte d'Horneville, & pour mettre le comble à son ouvrage si bien commencé, il le pria de ne pas différer plus longtems d'exécuter son dessein.

Madame d'Horneville m'apprit le même jour les intentions de son époux & du Chevalier. Elle ne put s'empêcher de verser des larmes en me signifiant un ordre si cruel. La cruauté de M. d'Horneville la pénétroit de douleur, & l'insolence du Chevalier qui commençoit à lui devenir insuportable, la révoltoit entièrement. Je vis dans ses manières qu'elle ne m'avoit pas ôté son cœur, & je fus autant touché de la peine qu'elle ressentoit, que du danger qui me menaçoit. Cette Mère tendre me plaignit plus qu'elle ne me blama; elle savoit ce que peut l'amour sur un jeune cœur; elle connoissoit le mérite du Comte, & elle n'étoit point surprise que je l'eusse aimé.

mé. Ce qui l'affligeoit d'avantage, c'étoit que le Comte son époux fut si bien informé de la vérité du fait. Il avoit reçu cette nouvelle en pâlissant, & la fureur étoit peinte sur son visage. Semblable à un homme qui ressent les accès d'une fiévre violente; tantôt il paroissoit dans une cruelle agitation, & tantôt il étoit abatu. L'on ne put deviner le véritable sujet d'une telle colère; le Comte de Hainault ayant le talent de se faire aimer de tout le monde, l'on ne savoit à quoi attribuer cette si grande aversion que M. d'Horneville affectoit depuis quelque tems contre lui. Moi-même j'en cherchois vainemeut la cause: je croyois l'avoir trouvée dans le peu de bien que l'on disoit que ce jeune Seigneur auroit un jour; je ne connoissois point sa famille, & je m'embarrassois peu que ses Parens me convinssent, puisque le Comte me plaisoit.

C'est ainsi que le plupart des jeunes gens se conduisent dans ce siècle marqué au coin de l'imprudence; l'on s'attache sans consulter la raison ni la possibilité. Un visage gracieux, un œil tendre, une taille favorable; des manières engageantes; un esprit vif, & sur-tout ce brillant qui

qui plait tant aujourd'hui; voilà ce qui séduit d'abord; la passion souvent fait le reste, & la raison que l'on a grand soin de faire taire, n'est pas capable de retirer du précipice quand on prend plaisir à s'y engager. J'aimois le Comte de Hainault, cela me suffisoit; mais je ne connoissois aucuns de ses Parens; je ne voyois pas même qu'il y eut apparence de nous unir jamais; ainsi ma passion n'étoit que folie; mais elle n'en étoit pas moins violente; elle avoit pris un tel ascendant, que tout ce qui n'étoit pas le Comte de Hainault n'avoit pour moi aucun appas. Il est vrai que je ne diminuai en rien l'amitié que j'avois pour Rozalie; je ne pouvois me passer de cette fidelle amie, & ses conseils me plaisoient infiniment: mais qui examinera bien d'où provenoit notre intelligence, & la durée de cette amitié, trouvera sa source dans la connoissance du Comte, & dans les fréquens entretiens que nous avions à son sujet. Rozalie, en un mot, favorissoit ma passion avec un Amant qui m'étoit plus cher que Ceux qui m'avoient mis au monde; Rozalie par conséquent méritoit de ma part toute la reconnoissance possible.

Ceux qui, comme moi, ont eprouvé les

les revers de la fortune, & qui ont eu le cœur sensible dans leur jeunesse, n'auront pas de peine à concevoir ce que j'avance; ils peuvent, il est vrai, me taxer de légereté & d'imprudence; mais je puis leur répondre que je ne suis pas la seule de ce caractère, & qu'à présent Paris même renferme un bon nombre de personnes qui se repentent de s'être engagées par passion & sans l'avis de leurs Parens. Delà ordinairement, les plus grands malheurs, les renversemens de fortune, les disgraces affligeantes, les maladies les plus cruelles, tout sert d'armes à la justice du Ciel pour punir ceux qui se plongent eux-mêmes dans l'embarras. Combien voit-on, de nos jours, d'alliances disproportionnées, & par conséquent de mariages malheureux? Je l'ai eprouvé malheureusement, c'est pourquoi l'on me pardonnera le soin que je prens d'en avertir les autres, & j'espère que ma morale ne sera pas rejettée.

Les entretiens de la Comtesse ma mère rouloient sur ces différens points; elle me représentoit l'impossibilité d'attendrir jamais le Comte mon père; d'ailleurs elle me faisoit un portrait si affreux de la famille du jeune Comte, que je fus

ten-

tentée plusieurs fois de m'éclaircir de la vérité du fait; mais l'Amour venoit à la traverse, & le bandeau qu'il me mettoit sur les yeux m'empêchoit de réflechir. D'un côté cette Mère affligée m'assuroit une fortune brillante, & un avantage considérable; de l'autre, l'horreur d'un Cloître, sans espérance d'en sortir. Je la quittai brusquement lorsqu'elle me parla du Couvent, & je répondis que l'on pouvoit agir sans me répeter si souvent la même chose. Mon esprit étoit entièrement dérangé; je ne savois plus ce que je faisois, & dans ce desordre je me retirai dans mon appartement. Rozalie vint à son ordinaire pour me consoler, & partager avec moi toute l'amertume de mes chagrins; elle me fit mille protestations d'une amitié éternelle, & me conjura de prendre mon mal en patience, en me protestant qu'elle me sacrifioit dès ce jour toutes les espérances de sa fortune, pour unir sa destinée à la mienne: ces assurances d'amitié, en réveillant toute ma tendresse, rappellèrent enfin mes esprits. La première chose dont je la priai, fut de tâcher de découvrir le moment de mon départ, car je voyois bien que l'on vouloit

me surprendre, & je voulois auparavant parler au jeune Comte, afin de prendre avec lui des mesures pour nous écrire.

Le soir même, M. d'Horneville, accompagné du Chevalier du Breuil & de deux Domestiques, entra dans ma chambre lorsque j'étois occupé à lire un Livre que Rozalie m'avoit prêté. Je fus troublée de la visite du Comte mon père avec mon plus grand ennemi: je devois cependant m'attendre à tout ce triste appareil; mais l'exécution d'une chose fâcheuse est encore plus touchante que la seule pensée. Rozalie par bonheur ne tarda pas à revenir; j'appréhendois de rester seule spectatrice de ce que l'on venoit faire, & je desirois qu'elle fut présente à la cruauté de mes ennemis. Le Comte d'Horneville commença par s'asseoir dans un fauteuil & se plaça vis-à-vis de moi; il donna ensuite les ordres nécessaires pour emballer toutes mes hardes; cela se fit avec une diligence extraordinaire; les caisses furent fermées devant moi, & l'on ne mit dedans que ce qui m'étoit absolument nécessaire. L'état auquel on me destinoit ne permettoit pas que j'emportasse l'utile, & d'ailleurs je ne songeois guère à ce que la vanité

inſpire ordinairement aux jeunes filles. Dès que tout fut en état, le Chevalier du Breüil m'adreſſa la parole, & me dit: Vous regardez donc, Mademoiſelle, d'un œil indifférent cette démarche d'un Père qui vous aime tendrement? Vous avez donc réſolu de renoncer au monde, en même tems que vous refuſez votre fortune? Et rien n'eſt capable de vous attendrir, & de vous rappeller à l'obéïſſance & au devoir? J'ai fait vainement tout ce que j'ai pû pour vous réduire; amour, ſoumiſſions, tendreſſe, menaces, conſeils, tout a été inutile, & vous ne me laiſſez maintenant que le fâcheux repentir d'en avoir tant fait & tant dit. Soyez donc, puiſque vous le voulez, la fatale victime de votre entêtement ridicule; allez, aimez votre cher Comte; conſacrez-lui généreuſement votre liberté; & pour lui prouver la force de votre amour, enſéveliſſez-vous dans les horreurs d'une ſolitude qui pourra vous ennuyer un jour, & vous faire regretter la maiſon d'un Père rempli d'amour pour vous. Je n'ai pu réuſſir à le détourner d'un deſſein ſi terrible; je lui avois même caché l'avanture du Parc; mais m'étant apperçu qu'il l'avoit appriſe par je

ne ſai qui, peut-être par l'imprudence de votre Comte qui aura voulu ſe faire honneur d'un coup du hazard qui me fit tomber devant lui, il étoit inutile de l'engager à vous pardonner; il ne le peut & ne le doit même pas; j'entre à préſent dans ſes raiſons.

J'avois envie de repliquer au Chevalier, & de le punir par un démenti, de ſon audace & de ſa fourberie; mais Rozalie me fit ſigne de me taire, & je crus marquer plus de mépris à cet impudent, par un modeſte ſilence, qu'en me compromettant avec un homme qui m'étoit ſi odieux. Il s'apperçut de mon deſſein; le dépit étoit peint ſur ſon viſage, & il ne s'expoſa pas davantage à recevoir un affront qu'il ſe fut indubitablement attiré. M. d'Horneville après que ſon ami eut parlé, voyant que je ne daignois pas lui répondre, prit la parole à ſon tour, & d'un air grave & compoſé, il me parla en ces termes: Vous me voyez occupé à mettre ordre à vos affaires, Mademoiſelle pour vous voir au plutôt éloignée d'un ſéjour que vous ne méritez plus d'habiter. Je compte que vous partirez demain pour le Couvent dont on vous apprendra le nom lorſque vous y ſerez ar-

 rivée,

rivée. J'ai balancé pendant quelque tems si je devois adoucir votre exil qui durera jusqu'à ce que je sois pleinement satisfait ; j'avois d'abord résolu de vous laisser seule dans cette solitude, encore trop aimable pour vous ; mais votre amie ici présente, m'a tant sollicité, & m'a fait parler par des gens que je ne saurois refuser ; elle veut bien s'ensévelir avec vous dans un lieu solitaire ; elle renonce généreusement à tout ce que le monde peut avoir de gracieux pour une jeune Demoiselle, & je crois que sa compagnie ne servira pas peu à vous rendre à la raison. Je suis cependant bien-aise de vous avertir que vous avez différé trop longtems à m'obéir, & que je ne vous promets pas de vous pardonner sur le simple aveu de votre faute. Ma bonté pour vous a été presqu'infinie ; vous m'avez sensiblement outragé ; je crois que je puis sans injustice exiger de vous une satisfaction complette. Peu s'en est fallu que je ne vous aye fait partir sans vous signifier moi-même mes ordres ; mais je n'ai pas voulu qu'il fut dit dans le monde que j'aye agi par passion, & j'ai crû à propos de vous ôter ce prétexte de déclamer contre moi. Je vous déclare

de

de plus que je vais prendre des mesures pendant cette année pour éprouver votre vocation; si pendant le tems que vous resterez en qualité de Pensionnaire, vous donnez des marques d'un sincère changement, je ne vous contraindrai pas à prendre l'habit; mais si au bout d'un tems si raisonnable vous perséverez dans votre folle passion, vous pouvez n'attendre de moi que ce que la colère me pourra inspirer: c'est envain que vous traitez ceci de chimère; ne comptez point sur l'amitié que j'ai eue pour vous; le tems des douceurs est passé; & je ne rends pas ma tendresse à une fille qui a dispposé de son cœur sans la participation de Ceux à qui elle doit le jour. En un mot, point de milieu, ou vous rénoncerez au Comte de Hainault en recevant de bonne grace le parti qu'il me plaira vous proposer, ou vous mourrez Religieuse. Sachez-moi gré de ma modération. J'aime mieux vous faire revenir à votre devoir par la douceur, que de vous desespérer par des rigueurs que vous méritez en effet, & dont vous devriez ressentir les effets.

Il se leva aussitôt, & sans me donner le tems de lui répondre, il s'en alla avec

le Chevalier. Cet air froid, cet arrêt affreux, & tous les préparatifs que l'on faisoit, me firent frémir. Je rêvai au moyen de parler à mon cher Comte avant la nuit; car il me paroissoit impossible de pouvoir l'entretenir le lendemain. Rozalie toujours attentive à ce qui me faisoit plaisir, me pria de ne me point inquietter, & m'assura qu'avant deux heures je pourrois le voir, & qu'elle veilleroit à ce que personne ne pût nous surprendre ensemble. Elle ne manqua pas à sa parole, & elle vint à l'heure marquée m'avertir de descendre dans une Salle basse où nous pouvions parler sans crainte d'être écoutés.

Le Comte y étoit déjà lorsque j'entrai; il se promenoit à grands pas les yeux baissés vers la terre; il ressembloit à un homme furieux qui est tenté de se poignarder. Il parloit tout seul, & ne m'apperçut que lorsque je fus proche de lui. Je vous perds donc, chère Julie, me dit-il d'un air passionné, je vous perds, & pour toujours: dans le tems que je pouvois former les plus flatteuses espérances, dans le tems que chacun me faisoit compliment du choix que j'avois fait. Vous sentez sans doute tout le poids qui

m'ac-

m'accable; je crois que vous m'aimez, & que vous plaignez autant qu'il eſt en votre pouvoir, le plus infortuné de tous les hommes: mais que je crains que lorſque vous ne me verrez plus, vous oubliez que vous avez laiſſé dans le monde un malheureux qui vous aimera toujours! Plus ſenſible à vos peines, qu'à ma reſpectueuſe paſſion, vous vous affligerez davantage de la perte de l'amitié de M. d'Horneville, que de notre ſéparation. Je m'attends à ce dernier coup de la fortune, & je ne puis me flatter que pour les avoir prévus, je reſſente moins les maux auxquels votre abſence me réſerve.

L'abſence chez moi, lui répondis-je, ne diminuera rien de la tendreſſe. Vous pouvez hardiment, cher Comte compter ſur la parole que je vous en donne aujourd'hui: je vous l'ai promis ſolemnellement; & je vous le répete encore, jamais je ne ſerai à d'autre qu'à vous; cela doit calmer toutes vos inquiétudes; je pars, il eſt vrai, & déjà je touche au moment funeſte qui va me ſéparer de vous pour longtems; je puis vous avouer que rien ne m'eſt plus ſenſible; mais, Comte, l'aſcendant que vous avez ſur mon eſprit

ne peut se détruire qu'à la mort. Je vais prendre les moyens d'accorder notre inclination avec le devoir; l'un & l'autre me sont également chers; accoutumez-vous de votre côté à penser de même; & puisque vous me promettez de penser toujours à moi, ne me faites pas l'injustice de croire que je pense jamais à d'autre qu'à vous. Mesurez votre amour sur celui que j'ai pour vous, & comptez que ma constance ne cédera point à la vôtre. Adieu, cher Comte, épargnez-moi la peine qu'une plus longue conversation pourroit me causer. J'attends du Ciel seul la fin de nos maux.

Je voulus le quitter sur le champ, mais il me pria de l'éclaircir sur deux points; le prémier, sur la manière dont je me servirois pour lui faire tenir des Lettres; & la seconde, sur le nom du Couvent pour lequel on me destinoit: je lui répondis que je ne pouvois le satisfaire sur le dernier point, parce que je l'ignorois moi-même; mais que Rozalie s'étoit chargée de lui donner de mes nouvelles, & que les Lettres seroient adressées au Jardinier d'Horneville qui ne manqueroit pas de les lui rendre aussitôt à Boissy, où le Comte se retiroit dès le lendemain.

main. Après avoir mis ordre à tous ces petits soins amoureux, je lui dis adieu derechef, & je lui permis de m'embrasser. Ensuite je me retirai les yeux baignés de larmes ; je le vis aussitôt rentrer dans la Salle pour cacher les siennes qu'il ne pouvoit plus retenir. Rozalie faisoit le guet, & me dit qu'il étoit tems que je revinsse, parce qu'elle voyoit continuellement du monde passer & repasser pour examiner nos actions.

Sitôt que je fus un peu remise du trouble qu'une telle séparation pouvoit me causer, je songeai à aller dire adieu à la Comtesse ma mère. Je la trouvai entourée de plusieurs Dames de distinction qui marquèrent le regret qu'elles avoient de nous perdre Rozalie & moi : j'embrassai toute la compagnie, avec une constance admirable. Je commençois à m'accoutumer à faire des sacrifices, & il me sembloit que je ne devois plus m'attrister depuis que mon cœur étoit donné ; cependant j'eus bien de la peine à n'être pas touchée quand j'approchai de la Comtesse. Je vous perds par votre faute, Julie, me dit-elle ; mais je vous pardonne; je sai qu'on n'est pas toujours la maitresse de son cœur ; je croyois que vous seriez

riez plus ſenſible en me quittant. Je ſens tout le poids d'une ſéparation ſi cruelle, lui répondis-je, Madame ; & je voudrois qu'il fut en mon pouvoir de changer les ordres qui ſont donnés pour mon départ; mais comme cela ne pourroit ſe faire qu'à une condition à laquelle je n'acquieſcerai jamais, je vous prie de me pardonner ma délicateſſe, ou ſi vous voulez, ma desobéïſſance, qui ne m'empêchera jamais de vous donner les marques du plus profond reſpect.

Je laiſſai la compagnie pénétrée d'admiration. On plaignoit mon ſort doublement fâcheux ; d'un côté, je perdois la liberté pour un homme que je n'aimois point ; & de l'autre, j'aimois ce que je ne devois pas vraiſemblablement eſpérer. Je rentrai enſuite dans mon appartement, & je me livrai à l'ordinaire à mes réflexions, pendant que Rozalie alla à ſon tour faire ſes adieux. On me recommanda à ſes ſoins, & on loua beaucoup l'amitié qu'elle avoit pour moi, qui lui faiſoit préferer ma compagnie à tous les plaiſirs du monde. Elle vint me rejoindre de bonne heure, & m'obligea de prendre quelque nourriture & de me repoſer. J'obéïs à cette fidelle amie, com-

commençant dès-lors à me faire une loi de suivre en tout ce qu'elle me conseilleroit. Le lendemain d'abord qu'il fit jour, l'on vint nous éveiller & nous avertir de nous préparer à partir dans l'instant. Le voici venu, dis-je à mon aimable Rozalie, ce triste moment que je craignois tant; je vais essayer d'un genre de vie tout nouveau; ce qui me console, c'est que je ne perds pas tout; je sens une force secrette qui me fait supporter ma peine avec moins de répugnance; vous êtes avec moi, chère & fidelle amie, & je ne crains plus rien; partons donc puisqu'il le faut, & attendons constamment la fin de cette avanture.

Nous partimes accompagnées d'un bon nombre de Cavalier qui nous escortoient. Nous étions seules Rozalie & moi dans le carosse; mais il n'étoit pas aisé à ceux qui auroient voulu nous parler, d'approcher de notre équipage: l'on avoit pris cette précaution, en cas que le Comte de Hainault, dont on connoissoit le courage & l'intrépidité, eût voulu mettre quelqu'opposition à ma retraite. Pendant le voyage, Rozalie fit tout ce qu'elle put pour me dissiper, & m'empêcher

pêcher de m'ensévelir dans des pensées affligeantes. C'est peut-être un bien, me dit-elle, que vous ne pouvez connoître à présent. Ne savez-vous pas que le Ciel se joue de tous les projets humains. Ce qui nous paroit difficile, est souvent ce qu'il y a de plus aisé. Pour moi je crois que la Providence vous ménage un sort plus doux, & je m'imagine que lorsque vous y songerez le moins, vous verrez se rapprocher de vous le bonheur que vous croyez fuir & vous echapper. Cependant armez-vous de constance; l'on ne mérite d'être couronné qu'après avoir vaincu; & pour vaincre, il faut nécessairement combattre. Le plaisir est alors plus grand, & plus l'on a souffert de peines, plus la joie devient complette.

Je goûtois toutes ces raisons; mais malgré tout cela je m'appercevois bien qu'il est plus aisé de consoler un autre, que de se persuader soi-même. L'avenir peut faire espérer, il est vrai; mais le présent accable, & à moins que l'on ne sache le terme de la persécution, l'on s'imagine devoir être toujours persécutée; d'ailleurs je ne connoissois pas la Maison où nous allions; & j'appréhendois si fort d'y trouver des Religieuses indisciplinées & sau-

vages,

vages, comme elles sont la plupart, que je croyois avoir plus sujet de m'attrister, que de former des espérances vaines à mon gré. Rozalie convint avec moi que cette alternative étoit fâcheuse; mais en fille d'esprit, elle conclut en même tems qu'il falloit attendre à se plaindre lorsque le mal seroit arrivé. En causant de la sorte, un des Cavaliers de notre suite m'avertit que l'on découvroit de loin le Convent où l'on nous menoit. Nous y arrivâmes bientôt, & je fus surprise d'abord de la beauté de la Maison & de la grandeur de l'enclos.

Nous fumes reçues à la porte par deux Religieuses qui nous embrassèrent. Cet accueil me donna bon augure pour le reste. On reçut nos paquets, & l'on congédia les Cavaliers qui virent fermer les portes dessus nous. Nous allâmes après à l'Église, selon la coutume de la Maison, & delà saluer Madame la Supérieure qui connoissoit particulièrement ma famille. Elle nous fit mille caresses, & nous promit tout l'agrément possible. On commença par nous montrer nos Cellules, où deux jeunes Novices s'empressèrent de nous enseigner toutes nos commodités. La Supérieure prévenue par le

Com-

Comte d'Horneville, avoit fait percer une porte de communication dans nos chambres, afin que nous pussions librement nous parler Rozalie & moi. Nous eumes bientôt sujet de nous féliciter de l'heureux choix qu'avoit fait pour nous M. d'Horneville. Nous ne remarquâmes aucun réfroidissement dans la suite de la part des Dames de ce Couvent, & le séjour nous en parut d'autant plus aimable, qu'elles étoient toutes gracieuses & engageantes. La politesse regnoit parmi elles, & l'on n'y connoissoit aucun mauvais caractère. On s'y occupoit ordinairement à se perfectionner l'esprit, les mœurs, & la conduite. Eloignées de tout ce que l'ambition peut suggerer à des ames foibles & rampantes, ces aimables personnes prenoient une part égale au bonheur particulier de leurs compagnes. On n'y connoissoit point de ces jalousies secrettes & envenimées qui empoisonnent presque toujours la tranquilité des Cloitres. Le mérite personnel & les qualités, tant de l'ame que du corps, n'apportoient point de prétexte à la préférence.

S'il arrivoit quelque malheur particulier, la charité qui les unissoit rendoit

aussi-

aussitôt le deuil commun. L'un eût dit que l'intelligence & l'harmonie, bannies des autres maisons Religieuses, s'étoient venu réfugier dans celle-ci. Différente en tout de ces Communautés troublées par la diversité des génies, & par l'esprit de parti qui divisent souvent toutes les Sœurs, & qui font de ces lieux batis pour la pénitence & la douceur, un Enfer perpétuel; cette charmante Maison jouissoit d'une paix profonde, & ne reconnoissoit pour toute loi, qu'une soumission Evangelique, & une obéïssance respectueuse. Je ne fais qu'ébaucher l'éloge dû à cette sainte Communauté; je n'entreprends point de le rendre complet; il a déjà été fait par des gens du prémier mérite, & il ne faudroit que la nommer pour prouver ce que j'avance; mais des raisons particulières m'engagent à le passer sous silence, & je reprens la suite de mon Histoire, que la diversité d'évènemens rendra certainement intéressante.

Je perdis bientôt le préjugé que je m'étois formé dès mon enfance; tout ce qui s'appelloit Couvent avoit pour moi quelque chose de disgracieux. C'étoit justement par raport à cette idée qu'on

me répetoit souvent ce nom odieux. Il n'en fut plus de même lorsque goûtant de jour en jour de nouvelles douceurs dans cette solitude, j'aurois songé à y consacrer le reste de ma vie à la vertu & au grand ouvrage de mon salut, si le penchant que je conservois toujours pour le Comte ne fut venu à la traverse. Non, c'est en vain que l'homme dégoûté de ses plaisirs par quelque accident fâcheux, ou charmé d'un vie qui lui paroit aimable, parce qu'elle est nouvelle, veut se proposer un état fixe & permanent: il est sujet à trop de foiblesses. Inconstant dans ses plus généreuses résolutions, il suit toujours la liberté de son caprice; il n'écoute de loix que son penchant & ses inclinations; & s'il paroît leur faire quelque violence, c'est que ses passions sont comme suspendues, tandis qu'il s'abandonne aux charmes de la nouveauté. Le succès d'une résolution dépendra toujours d'une volonté sincère dont il est rarement capable. S'il tend à la vertu, sa foiblesse lui en fait regarder les difficultés comme insurmontables; la moindre opposition l'effraye; les obstacles que les passions font naître, le détournent de son projet, & il voit dans un instant renver-

ser

ser l'édifice de sa conversion, parce qu'il n'est construit que sur le sable mouvant, c'est-à-dire, sur l'appas du changement; s'il veut se dérober aux embarras du monde, & mettre un sage intervalle entre la vie & la mort, tant que sa passion favorite n'est point déracinée, il travaillera inutilement; & le monde qui ne lui causoit auparavant que du dégoût, lui paroitra ensuite avec tout son éclat, & accompagné de tout ce qu'il a de plus séduisant, il lui fera garder la solitude comme ce qu'il y a de plus affreux; la mort lui semble trop éloignée pour renoncer sitôt à la vie, par conséquent il reste toujours le même.

Si ces prémiers mouvemens de faveur eussent duré, ou pour mieux dire, si j'eusse travaillé sérieusement à oublier le Comte de Hainault; j'aurois sans doute profité des inspirations célestes qui m'appelloient à mon devoir; mais le mépris que je fis de ces prémières graces particulières, m'engagea dans tout ce que la vie peut avoir de plus triste & de plus malheureux, comme la suite le va faire voir. Rozalie avoit une correspondance avec le Comte; j'en recevois souvent des nouvelles, & je lui faisois réponse par la même

me voie. Une ſeule de ſes Lettres étoit capable de me détourner de la réſolution que j'avois priſe de me conſacrer tout-à-fait à cette Maiſon. D'ailleurs j'eſpérois qu'à la fin de l'année mes affaires changeroient. Je pris donc le parti d'attendre, & inſenſiblement cette idée de dévotion ſe diſſipa comme une fumée legère. Je paſſois mon tems à pluſieurs exercices peu fatiguans; je liſois des livres d'Hiſtoires, & je m'entretenois avec ma chère Rozalie. Je la trouvai un jour attentive à regarder un Portrait peint en miniature, qu'elle conſervoit précieuſement dans une boëte à bijoux; ſitôt qu'elle m'apperçut, elle voulut le ſerrer; cela me donna plus de curioſité; je la priai de me le montrer, & après quelque difficulté, elle me le remit entre les mains. J'y vis un Cavalier d'une figure fort aimable, qui tenoit une Colombe dans ſa main. Je demandai à Rozalie l'explication de cet emblême; elle ſoupira d'abord, & me conta l'Hiſtoire ſuivante.

Le Cavalier que vous voyez, eſt un jeune Milord fort ſpirituel & bien fait, qui fréquentoit la maiſon d'une de mes tantes. Comme j'y allois ſouvent, il ne me fut pas difficile de l'y rencontrer. Il me

me fit d'abord beaucoup de politesse, & j'apperçus ensuite que je ne lui étois pas indifférente. J'avois alors quinze ans, & quelques traits de beauté me faisoient préferer à toutes les Demoiselles de nos quartiers. Un jour que j'allois à la promenade avec quelques-unes de mes amies, le Milord ne manqua pas de venir m'y trouver; sa compagnie me faisoit plaisir; & qui plus est, il se doutoit bien qu'il ne m'étoit point à charge. La conversation roula sur la tendresse; & l'application qu'il me faisoit de tout ce qu'il disoit, me prouva clairement qu'il desiroit me faire une déclaration d'amour en forme: il n'y manqua pas; car dès le même jour me trouvant seule, il m'avoua que j'avois trouvé le moyen de le charmer, & qu'il croyoit tout de bon qu'il n'en aimeroit jamais d'autre. Je répondis assez froidement à un pareil entretien. Je ne voulus pas paroitre y faire grande attention, quoique j'en fusse secrettement charmée; telle est la dissimulation de notre sexe, qui affecte souvent des sentimens contraires pour ne pas avouer sitôt sa défaite.

Le Milord, peu satisfait de la maniére dont j'avois reçu sa déclaration, fut

quelques jours sans oser paroitre devant moi. J'étois déjà fachée d'avoir agi de la sorte, & je craignois qu'il ne prît ma feinte pour une aversion véritable; mais je n'osois le désabuser, & j'attendois pour cela quelqu'occasion favorable. Il revint enfin à la charge, & me fit des reproches sur mon insensibilité, il me demanda si quelqu'un possedoit déjà mon cœur, & m'assura que si cela étoit, il ne m'étourdiroit plus d'un Amour qui ne paroissoit pas me faire plaisir; mais que cela ne devoit point empêcher que je lui fisse bonne mine, n'ayant jamais merité de mépris de la part de qui que ce soit. Je réponnis au Milord que bien loin de m'être odieux, je ne pouvois au contraire lui prouver trop sincèrement combien je l'estimois: qu'à la vérité mon cœur n'étoit point pris, & que j'étois libre de toute inclination; mais que pour s'engager il falloit du moins avoir le tems de se connoitre. Vous ne refusez donc pas de m'éprouver, belle Rozalie, me dit-il en me prenant la main, & alors vous croirez que ce que je vous dis est véritable; vous ferez aussi ce que vous pourrez pour vous accoutumer à aimer? Pourquoi, lui répartis-je, refuseroit-je d'aimer

mer un honnête homme que je ſerois ſure d'occuper toute ſeule; il faudroit être injuſte: mais ce n'eſt pas l'ouvrage d'un jour; les jeunes gens comme vous ſont ſi trompeurs, qu'il faut prendre de ſages précautions. Je ne vous crois pas cependant dans la règle générale, Milord, & je fais en votre faveur une indulgente exception; c'eſt pourquoi il vous faudra moins de tems qu'à un autre pour me prouver que vous aimez véritablement.

Cette réponſe ſatisfit pleinement le jeune Milord; il me quitta en m'aſſurant qu'il feroit tout qui étoit en ſon pouvoir pour répondre à la bonne idée que j'avois de lui, & que ſa conduite à mon égard ſeroit ſi régulière, que je ſerois comme forcée de lui rendre, ſelon ma parole, tendreſſe pour tendreſſe.

Cependant j'avois fait pluſieurs réflexions ſur le mérite du Milord; il étoit d'une belle taille; il avoit les yeux vifs, & une grace charmante dans tout ce qu'il faiſoit. Je n'étois pas la ſeule qui lui rendit juſtice; & ſes talens avoient touché le cœur d'une Dame du voiſinage: cette femme née pour la galanterie s'imagina qu'elle n'avoit ſeulement beſoin

que de laiſſer entrevoir ſes ſentimens au Milord, & qu'en Cavalier à la mode, il la préviendroit auſſitôt. Elle ſe trompa, & l'accident qui arriva dans la ſuite lui prouva que bien loin de correſpondre à ſon Amour, le Milord la mépriſoit entièrement. Nous étions tous les deux enſemble à nous entretenir de notre mutuelle inclination, & à prendre les moyens de la déclarer à mes Parens, lorſqu'il arriva un meſſager qui vint apporter un Billet de la part de cette Dame paſſionnée. Elle prioit le Milord de ne pas différer, ſitôt la Lettre reçue; de venir chez elle pour conferer enſemble ſur une affaire très importante. Comme je ne me doutois encore de rien, je l'engageai à partir ſur le champ, & à ne pas deſobliger une aimable perſonne qui avoit apparemment quelque choſe d'intéreſſant à lui apprendre.

Le Milord obéït, & me promit de me rendre un compte exact de ce qu'il feroit. Il ne fut pas plutôt arrivé chez la Dame, qu'elle le fit entrer dans un appartement dont elle eut ſoin de fermer la porte. Là elle lui expoſa dans les termes les plus libres, la vivacité d'une paſſion que Milord ne fut pas d'avis d'écouter. On paſſe

fe aifément d'un excès à un autre. La Dame fe voyant méprifée & defefpérant d'attendrir un cœur trop vertueux, laiffa echapper quelques marques d'une colère funefte : elle congédia le Milord avec le même empreffement qu'elle l'avoit fait entrer.

Les menaces de cette Dame ne touchèrent pas beaucoup Milord. Il ignoroit fans doute que rien n'eft plus dangereux que d'être expofé à la colère d'une femme qui fe croit méprifée. Il en fut bientôt convaincu par lui-même ; & un foir qu'il fortoit feul du Chateau, il fut affailli par quatre hommes mafqués qui fe jettèrent tous quatre fur lui fans qu'il put faire la moindre réfiftance. Milord crut d'abord qu'il falloit fonger à mourir ; mais la cruelle femme, dont il avoit rejetté la paffion, avoit formé le deffein de le réduire dans un état encore plus trifte que la mort même. Les quatre miférables qui étoient payés pour exécuter un ordre fi infame, s'en aquittèrent felon le defir de leur Maitreffe, qui en fut fort fatisfaite.

Cependant Milord étoit refté fans connoiffance au milieu du chemin ; il paffa ainfi une grande partie de la nuit fans que perfonne lui donnât du fecours : felon

lon toutes les règles de la Nature, il devoit mourir mille fois pour une, mais il survécut à son malheur, & eut le déplaisir de ne le pouvoit cacher à qui que ce soit. Cette même nuit, un de mes oncles qui revenoit de l'Armée, passa à cheval accompagné de plusieurs domestiques, par le même endroit où le Milord étoit étendu par terre. Cet Officier, sans le connoitre, touché de son malheur, & concluant à la richesse de ses vêtemens que ce ne pouvoit être un homme du commun, le fit mettre sur un cheval, & le fit ainsi conduire au Chateau. On lui prépara un lit; en attendant que l'on put savoir qui il étoit, & faire venir des Médecins & des Chirurgiens pour lui procurer du soulagement.

Je n'avois encore rien appris de cette fâcheuse scene; & j'attendois Milord qui m'avoit donné parole de se trouver de bonne heure le lendemain pour régler avec moi quelque chose de particulier. Nous devions parler à mon Père, & le sonder sur notre mariage. Milord étoit riche; j'étois un assez bon parti, & vraisemblablement la chose étoit faisable. Je commençai à m'affliger lorsque je vis passer l'heure de nottre rendez-vous. Je me

li-

livrai à mille réflexions chimériques ; tantôt je l'accusois d'être trop négligent ; tantôt je craignois qu'il ne se fut ravisé : il ne m'aime pas tant que je le crois, disois-je en moi-même, & ce manque de parole me prouve bien que j'ai eu tort d'ajouter foi trop legèrement à un jeune homme qui aime peut-être le changement ; puis me rappellant ce qu'il m'avoit dit de cette jeune Dame qui l'aimoit, je croyois trouver des raisons solides pour le croire infidèle. Il m'a trompé le traitre, continuai-je sans raison ; il m'a fait acroire que préferant la sagesse à une folle passion, il m'avoit fait le sacrifice d'un plaisir que bien d'autres auroient recherché. Je vois bien que j'en suis la duppe, & il ne me reste que la honte de l'avoir cru sincère. Je me rappellois à ce sujet la circonstance de la Lettre ; je ne pouvois croire qu'une femme fût assez hardie pour écrire la prémière à un Cavalier ; je concluois delà que leur intelligence étoit plus ancienne ; enfin le Milord étoit dans mon esprit, le plus criminel & le plus fourbe de tous les hommes.

Je m'entretenois dans cette pensée, & je ne pouvois retenir mes larmes, lorsqu'une de mes sœurs, plus jeune que moi

moi, vint me trouver dans ma chambre; elle avoit entendu parler d'un jeune homme extraordinairement bien vétu, & qui étoit dangereusement blessé. Elle avoit vu venir plusieurs Chirurgiens qui conféroient ensemble sur la manière dont ils s'y prendroient pour soulager le malade : elle me dit à ce sujet tout ce qu'elle avoit entendu; & comme il est assez ordinaire aux jeunes filles, elle me fit part de ses réflexions là-dessus. Le malheur de ce jeune homme, quoique je ne pusse pas encore savoir positivement quel il étoit, me fournit matière à penser pendant quelque tems; il n'en falloit pas moins pour me faire oublier le Milord; mais je ne savois pas qu'en l'oubliant, je songeois encore mieux à lui. La maladie du Milord fit bientôt un grand bruit dans tout le voisinage; quelque secret que l'on eût voulu tenir cet accident, il alla jusqu'aux oreilles des Officiers de la Justice, qui vinrent au Chateau où l'on commença les informations. J'étois presque la seule qui ignorât le nom du malade; l'on savoit que je l'aimois éperduement, & l'on voulut m'épargner la peine d'apprendre ce qu'il ne me convenoit pas de savoir.

On

On m'envoya donc paſſer quelque tems chez une des amies de ma Mère, & ce fut juſtement pendant ce tems que le Milord, contre l'attente des plus habiles Médecins, commença à ſe mieux porter; il déclara la perſonne qu'il ſoupçonnoit être l'auteur de ſon deſaſtre, & s'étant trouvé des preuves ſuffiſantes contr'elle, on lui fit ſon procès, & on la condamna par contumace à perdre la vie; deux des miſérables aſſaſſins furent arrêtés, & payèrent par leur propre mort, la peine due à leur inhumanité & à leur barbarie.

Je reſtai près de ſix mois dehors de chez mon Père; & je n'avois point eu de nouvelles du jeune Milord; je repaſſois ſans ceſſe dans mon eſprit ce que ma jeune ſœur m'avoit dit du malade; ſa jeuneſſe, tout me confirmoit dans la penſée que c'étoit lui-même. Je commençai à craindre ce qui n'étoit que trop vrai, & je voulus m'en éclaircir à quelque prix que ce fut. Pour y réuſſir, il falloit agir de fineſſe, je craignois de laiſſer entrevoir une curioſité hors de propos; mais je voulois ſavoir à quoi m'en tenir. J'écrivis donc à ma jeune ſœur, pour la prier de m'envoyer des petites bagatelles dont j'avois beſoin. L'on ne

se méfia point du tout chez mon Père, & l'on permit à Eleonor de me faire réponse. Je lui envoyai plusieurs Lettres de la sorte; & quand je crus que personne ne soupçonneroit notre intelligence, je lui marquai de me mander ce que l'on disoit du Milord blessé, & de ne me taire aucune particularité; je lui promis le secret; & deux jours après je reçus sa réponse qui m'apprit que j'avois deviné juste; que c'étoit le Milord lui-même à qui cette fâcheuse catastrophe étoit arrivée. Il faut avouer que j'eus d'abord honte de ma curiosité, mais je ne pus retenir mes larmes à une si triste nouvelle. J'étois remplie d'indignation contre la misérable Dame qui avoit fait faire cette infame action. Elle renversoit par son crime toute l'espérance que j'avois formée sur notre alliance, & m'ôtoit par ce funeste coup, l'amitié d'un homme que j'aimois plus que moi-même.

Je balançois sur le parti que je devois prendre; je ne savois si le Milord seroit fort satisfait d'apprendre que je voulois lui parler, ou si je devois le laisser tranquillement se livrer à toute l'amertume de son avanture. J'eus avis cependant qu'il songeoit à partir pour l'Angleterre;

& ce

& ce qui me surprit davantage, c'est qu'il ne demanda point de mes nouvelles. Cela me détermina à chercher moi-même l'occasion de lui parler. Elle ne tarda pas à se présenter, & ce fut la veille de son départ qu'on me rappella chez mon Père: on croyoit que j'avois oublié le Milord, & l'on comptoit m'amuser jusqu'à ce qu'il n'y eut plus à craindre que nous nous rencontrassions. L'imprudence de mes Parens fut la cause que je parlai au Milord. Je sortis pendant la nuit de mon appartement, & à la faveur d'une Femme de chambre de ma Mère, je passai les cours du Chateau, & je gagnai le corps de logis où le Milord logeoit. Nous heurtames à sa porte sans qu'il nous répondît d'abord; mais ne nous étant pas lassées d'attendre & de frapper, il se réveilla enfin & vint nous ouvrir, croyant que c'étoit son Valet de chambre qui venoit déja le faire lever. Quelle fut sa surprise sitôt qu'il m'apperçut! quelle fut sa honte! & quelle fut la mienne!

Pourquoi venez-vous troubler mon repos, charmante Rozalie, me dit-il d'un air consterné? Je me félicitois déja de me dérober à ces lieux sans souffrir votre pré-

présence. Vous m'ôtez toute ma tranquilité; & ce coup imprévu m'est plus cruel que la mort. Le Milord se tut à cet endroit, & versa un torrent de larmes; j'en fus sensiblement touchée, & je ne pus retenir ler miennes. Cependant je fis un effort pour lui parler, & je le fis en ces termes: Qu'auriez-vous pensé de moi, Milord, si j'avois fait une pareille démarche il y a six mois; sans doute votre vertu allarmée auroit diminué beaucoup de l'estime que vous aviez pour moi; mais aujourd'hui que je vous perds sans espérance de vous jamais revoir, aujourd'hui que vous partez pour ne plus revenir, je puis ce me semble vous reprocher de m'avoir voulu tromper, lorsque vous me fîtes les plus belles protestations d'un amour éternel. Trop credule & sans expérience, je me flattai que vous m'aimiez; mais je me trompois: vous ne daignâtes pas même vous aquitter de votre parole, & le rendez-vous. . . . . A ces mots le Milord rougissant me répartit: Vous devez oublier un Amant qui n'a que des vœux infructueux à vous présenter. Vous pouvez même, selon la coutume des femmes, insulter à mon infortune; mais si vous avez le cœur tel que je vous l'ai

l'ai toujours connu, ne faites point de différence pour les sentimens entre Milord d'autrefois & Milord d'aprésent. Il est vrai qu'irréparablement malheureux, je suis, forcé de vous abandonner; je suis pour ne vous plus voir, & pour vous ôter de devant les yeux les restes odieux du plus passionné de tous les Amans. Souvenez-vous quelquefois de moi, ou pour mieux dire, oubliez-moi pour toujours. Vous êtes trop sage pour en entendre davantage, & je sens bien que vous devez me fuir avec autant de répugnance, que je vous recherchois autrefois avec plaisir. Il n'est plus pour moi ce tems fortuné où il m'étoit permis d'attendre quelque retour de vous; l'assurance avec laquelle vous venez me trouver m'est plus sensible, que mon inclination pour vous me sembloit douce. Au reste, vous êtes libre, Rozalie, & la parole que vous m'aviez donnée devient inutile; rentrez dans vos droits, & recevez de ma main ce Portrait qui vous fera ressouvenir d'un mortel digne compassion.

Je fis d'abord quelque difficulté de le prendre, parce qu'il étoit garni de diamants; mais je ne voulus pas desobliger Milord, d'autant plus qu'il me dit que

 son

son dessein étoit de me le faire tenir en partant, avec une Bague qu'il me prioit de toujours conserver à mon doigt. C'est la seule consolation que vous puissiez me donner, continua-t-il ; & je mourrai content si vous me conservez une petite part dans votre estime. Je serois la plus injuste de toutes les filles, si je vous refusois ce que vous méritez à si juste titre, lui répondis-je : je sai, Milord, combien vous m'avez aimé ; j'ai des preuves de votre estime, & je vois avec douleur que je suis la seule cause de votre chagrin. Puis donc que le Ciel s'oppose à notre union, il ne sera pas le maitre de séparer nos cœurs ; recevez le mien, & soyez certain que jamais d'autre que vous ne pourra se vanter d'en avoir fait la conquête ; je vous consacre toutes les espérances que je pourrois avoir dans le monde ; & je veux lui prouver que l'on peut aimer sans former aucune espérance.

Songez à ce que vous me promettez, belle Rozalie ; ne vous engagez pas à être malheureuse le reste de vos jours : à quoi vous serviroit un tel sacrifice dont je ne pourrois vous tenir compte ? suivez plutôt la volonté du Ciel qui s'est décla-

déclarée contre moi : unissez-vous à quelque Gentilhomme de votre sorte, & n'ensevelissez pas les beaux talens dont vous êtes douée. Il est inutile, Milord, lui répartis-je, de m'exhorter à suivre ce parti. Je vous dois ce réciproque, & il faut que vous ayiez par devers vous cette preuve de ma tendresse que je vais renfermer dans les bornes de l'amitié, mais de la plus intime & de la plus parfaite. Je vous laisse, puisque vous le voulez ; partez, Milord, fuyez ces lieux infortunés, oubliez, s'il se peut, votre malheureux sort, tandis que je pleurerai sur la double perte que je fais aujourd'hui.

Je sortis brusquement après cet entretien qui commençoit à m'attendrir extrêmement, & je revins dans mon appartement où je pleurai beaucoup en effet. Je déclamai tacitement contre les maudits auteurs de mes chagrins ; & je plaignois le Milord d'avoir eu en partage tant de charmes qui lui furent si funestes. Il partit cependant comme il l'avoit résolu, & depuis ce tems-là je n'ai point entendu parler de lui ; j'ai toujours conservé son souvenir ; & quoiqu'on m'ait proposé plusieurs partis considérables, je les ai

conſtamment refuſés, pour tenir la parole que j'ai donnée au Milord, que jamais d'autre que lui ne poſſederoit mon cœur. Voilà le portrait de cet aimable malheureux; je prends quelquefois plaiſir à contempler la copie, puiſqu'il m'eſt impoſſible de m'entretenir avec l'original.

Je pris beaucoup de part à la peine de Rozalie, & je la louai de la noble réſolution qu'elle avoit priſe de conſacrer le reſte de ſes jours à la mémoire d'un homme qui ne devoit ſes malheurs qu'à l'Amour qu'il avoit eu pour elle. Je ſentis même une eſpèce de joie de ce qu'elle venoit de m'apprendre. Les malheureux ſont bien-aiſes d'avoir des ſemblables; & rien ne flatte tant une perſonne affligée, que la compagnie de quelqu'un, qui pleure avec elle. Rozalie cependant étoit encore bien jeune, & j'appréhendois qu'elle n'eût pas aſſez de force ſur ſon eſprit pour perſévérer dans ſes ſentimens; mais la ſuite me prouva qu'elle étoit auſſi conſtante que moi dans ſes réſolutions.

Quelques jours après que Rozalie eut ſatisfait ma curioſité ſur l'hiſtoire du Portrait, elle me pria de lui apprendre, à

mon

mon tour, ce que je ſavois du Chevalier du Breuil; je ne crus pas devoir la deſobliger, & je lui contai ce que j'avois entendu dire de ce Gentilhomme, à peu près dans ces termes. Le Chevalier qui, comme vous le ſavez, eſt la cauſe de mes malheurs, & ſans lequel je ne ſerois jamais entrée dans cette Maiſon, eſt ſorti d'une des prémières familles du Royaume; ſa nobleſſe ne peut être conteſtée; mais on lui reproche quelques défauts, entre leſquels la brutalité & la vengeance tiennent le prémier rang. Il a pluſieurs Parens qui ne lui reſſemblent en rien, & qui n'ont de commun avec lui que le nom & la nobleſſe. C'eſt cette différence d'humeurs & de ſentimens, qui a fait douter quelqu'un s'il étoit réellement de la famille des du Breuils; mais ce fait eſt ſuffiſamment prouvé, & d'ailleurs il n'eſt pas ſurprenant, ni ſans exemple, de voir un mauvais ſujet ſortir du milieu de mille honnêtes gens. Sa jeuneſſe a été marquée au coin du plus affreux libertinage; & ce ne fut que pour le retirer de la corruption où il étoit plongé, qu'on le maria à une riche Demoiſelle de bonne Maiſon, qui lui apporta en dot plus de quinze cens mille livres.

Il auroit semblé qu'une aimable personne telle qu'étoit Adélaïde, auroit dû arrêter le cours des débauches du Chevalier: ce fut tout le contraire; car devenu par-là entièrement son maître, & à la tête d'un bien considérable, il commença par en dissiper une bonne partie, & il ne lui en seroit vraisemblablement guère resté, si des gens d'autorité n'y avoient mis bon ordre. Adélaïde voyoit avec chagrin que ses Parens avoient été trompés, & souffroit journellement de l'humeur du Chevalier; tantôt, lorsque le vin lui avoit ôté le peu de bon sens dont il étoit capable, il la maltraitoit tout au moins de paroles grossières; tantôt, lorsqu'il avoit perdu au jeu une somme considérable, il passoit aux effets, & laissoit pour toutes caresses à son épouse, quelques blessures qu'elle avoit encore la bonté de cacher à ses Parens, crainte de l'irriter davantage.

Quelques précautions qu'Adélaïde prit pour leur dérober la connoissance des mauvaises manières du Chevalier, il ne laissa pas cependant d'en transpirer quelque chose; on crut même qu'il étoit à propos de lui en parler; mais on appréhendoit qu'au lieu de produire un bon

effet,

effet, cela au contraire ne servit qu'à fournir un prétexte au Chevalier pour maltraiter impunément son épouse. En effet, sitôt qu'il eut appris que l'on avoit formé le dessein de lui faire des remontrances, il la fit partir pour un Chateau éloigné, où il s'étudia à la persécuter cruellement. Outre qu'il lui ôta le maniement du revenu qu'elle avoit coutume de toucher, il lui refusa bientôt jusqu'à son nécessaire, & la réduisit au point où souvent vient dans l'esprit d'une jolie femme la pensée de se venger au dépens de son propre honneur & de celui de son mari. Adélaïde étoit belle; elle ne manquoit pas d'adorateurs, & quoique fort changée par le chagrin, elle méritoit encore les attentions d'un Cavalier.

Un jour que pour dissiper sa mélancolie, elle se promenoit sur une terrasse qui donnoit vers le grand chemin, un jeune Seigneur s'arrêta pour la contempler, & la trouvant fort aimable, il jugea à propos de loger au Village qui n'étoit guère éloigné du Chateau, pour avoir le loisir de s'informer qui étoit cette jeune Dame dont la vue l'avoit frappé. De son côté Adélaïde, si l'on en croit le rapport des gens par le moyen de

de qui j'ai appris cette histoire, avoit regardé avec plaisir le jeune Cavalier, & avoit ressenti une peine intérieure de le voir s'éloigner sitôt. L'amour est prompt, & il ne lui faut qu'un moment pour gagner les plus indifférens; il eut bientôt rangé sous ses loix celui d'Adélaïde, qui étoit porté à aimer; & d'un même trait, il blessa celui du Marquis Constance qui est le nom du Cavalier dont je viens de parler.

Le Marquis ne fut pas plutôt arrivé à son Auberge, qu'il s'informa du nom du Seigneur du Chateau voisin: il fut surpris d'apprendre que c'étoit le Chevalier du Breuil, & il se douta bien que la Dame qui lui avoit paru si belle, étoit l'épouse de ce ridicule mari. Quelque vertueuse que l'on crût Adélaïde, le Marquis résolut cependant de tenter fortune, & dès le lendemain, il alla se présenter à elle, & lui demanda la permission de voir le Chateau, & d'y passer quelques jours. Comme c'étoit la coutume de recevoir les Gentilshommes passagers, Adélaïde ne voulut pas refuser le Marquis; elle sentoit trop de penchant à lui accorder cette grace, & elle n'auroit pu la lui refuser quand même elle en eût été la maitresse. Le Marquis resta donc au

Chateau; & lia insensiblement amitié avec la belle Adélaïde qu'il trouva encore plus parfaite du côté de l'esprit. Il ne pouvoit comprendre comment une femme si aimable étoit releguée dans une telle solitude; mais il fut bientôt au fait. Adélaïde ne lui cacha aucune circonstance; & le Marquis indigné par un tel récit, forma le dessein de punir les caprices du Chevalier. Il profita de l'ascendant qu'il s'étoit apperçu qu'il avoit dans le cœur d'Adélaïde, & en quatre jours seulement il eut tout lieu de se féliciter d'avoir déclaré des sentimens qui furent si bien répondus.

Leur intelligence auroit duré davantage, si la guerre qui commençoit à s'allumer violemment, n'avoit obligé le Marquis de partir pour rejoindre son Regiment. Le Chevalier du Breuil fut aussi contraint d'abandonner sa vie oisive pour se livrer aux fatigues Martiales. Il avoit du cœur, & étoit fort ardent; aussi ne se ménagea-t-il point à l'Armée; & il resta prisonnier durant trois années entières, pendant lesquelles Adélaïde jouissoit d'une tranquilité parfaite. Elle recevoit tout le revenu de son bien, & le Marquis venoit passer les quartiers d'Hi-

ver chez elle, & la dédommager par ses bonnes manières de la perte de son mari. Il n'est pas difficile d'oublier ceux qui ne nous font que du mal ; & l'on ne songe à eux que lorsque l'on appréhende leur retour ; il en étoit de même du Chevalier ; on le plaignoit par bienséance ; mais dans le fond, comme on le craignoit plus que l'on ne l'aimoit, ses Parens, ses domestiques & les heureux Amans, se félicitoient de son absence.

Cependant le Marquis Constance continuoit toujours à voir Adélaïde ; leur étroite amitié faisoit déjà du bruit, & l'on se doutoit de ce qui se passoit au Chateau. Les ennemis du Chevalier n'en étoient pas fâchés ; il n'y avoit que ceux que l'intérêt tenoit attachées à son parti, qui cherchassent les moyens de nuire à Adélaïde. De ce nombre étoient un vieux Gentilhomme du voisinage, & un ancien Valet de chambre de la maison. Celui-ci avoit souvent epié Adélaïde, & étoit enfin venu à bout d'avoir des preuves de ses soupçons. Il en informa tout aussitôt le voisin, qui par le moyen de quelques correspondances qu'il avoit dans le Pays ennemi, trouva le secret d'apprendre au Chevalier, que

le

le Marquis Constance réussissoit mieux que tout autre à dédommager Adélaïde de la longueur de son absence. Il n'en fallut pas davantage pour réveiller toute la haine que M. du Breuil avoit contre son épouse; jusques-là il n'avoit eu aucun véritable sujet de la maltraiter; mais après une telle nouvelle; il n'y avoit plus de ménagement à avoir; aussi médita-t-il longtems sur la vengeance qu'il exerceroit à son retour.

Le hazard voulut alors que la Paix, que l'on croyoit fort éloignée, fut conclue entre la France & les Alliés. Les Prisonniers furent rendus de part & d'autre; & à l'heure que l'on s'y attendoit le moins, l'on vit entrer chez lui le Chevalier du Breuil, couvert de gloire à la vérité, mais toujours le même; & ne respirant que trahison. Le Marquis Constance étoit alors avec Adélaïde; il commençoit à se faire tard, & ces deux Amans s'étoient retirés dans un appartement séparé. Il n'y avoit que le Valet de chambre affidé qui fut prévenu de l'arrivée de son Maître, & il n'avoit eu garde d'en avertir qui que ce soit. Sitôt qu'il le vit entrer, il lui dit tout bas à l'oreille, qu'il venoit

venoit fort à propos pour le convaincre par ses propres yeux de la vérité du fait, que & s'il étoit curieux de passer à l'appartement de son épouse, il trouveroit beau champ pour exercer sa colère. Le Chevalier qu'un tel discours auroit dû couvrir de honte & remplir d'indignation contre son domestique, le remercia au contraire de son zèle à lui faire part de ce qui se passoit; & sans prendre de plus grande précaution, il fit allumer quatre flambeaux, & alla droit à l'appartement où Adélaïde & le Marquis dormoient d'un profond sommeil. Les portes ne furent pas difficiles à ouvrir, & tout répondoit aux voeux du Chevalier. Il plaça lui-même ses quatre domestiques qu'il avoit amenés avec lui, aux quatre coins du lit dont il fit relever les rideaux, & leur donna ordre de bruler impitoyablement celui ou celle qui voudroit se soustraire à la honte d'un pareil affront. Pour lui, il se mit au pié du lit, & attendit l'épée à la main que la clarté extraordinaire eut réveillé les victimes de sa rage.

Adélaïde ouvrit les yeux la première, & l'horreur de cet affreux spectacle lui fit jetter un cri épouvantable, & qui réveilla le Marquis. Quelque grande que

fut

fut sa surprise, il songea d'abord à défendre sa vie ; car il y avoit tout lieu de croire que le Chevalier avoit formé le dessein de l'ôter à tous les deux. Il se jetta sans hésiter sur son épée qui étoit sous le chevet du lit, & du prémier coup, il jetta par terre un des quatre domestiques qui approchoit son flambeau pour exécuter les ordres de son maitre. Le Chevalier s'avança pour arrêter l'évasion du Marquis ; mais celui-ci tenoit déjà la porte de l'appartement que le Chevalier n'avoit pas eu le soin de fermer, & fit main-basse sur tout ce qu'il trouva à son passage, jusqu'à ce qu'il fut sorti du Chateau. Il gagna ensuite le Village où il trouva ses domestiques, qui furent extrémement surpris de voir leur maitre en chemise, & l'épée à la main.

Pendant que le Marquis tachoit de se remettre de sa peur, qui pensa le faire mourir la nuit même, M. du Breuil écumant de rage d'avoir laissé echapper son ennemi, donna quelques coups d'épée à Adélaïde qui étoit évanouie : les domestiques touchés de l'état pitoyable de leur maitresse, se mirent au-devant du Chevalier, & l'engagèrent de laisser cette malheureuse qui baignoit déjà dans son sang.

sang. Ce ne fut pas sans peine qu'on l'arracha d'auprès du lit sans avoir entièrement sacrifié son épouse infidelle; tantôt il vouloit qu'on mit le feu aux quatre coins, tantôt il la vouloit poignarder: il la laissa enfin, & se retira dans son appartement, l'agitation d'une telle action, ne l'empêcha pas de dormir aussi tranquillement que s'il ne s'étoit rien passé de fâcheux dans sa maison.

Pendant que M. du Breuil reposoit si paisiblement, quelques femmes qui étoient dans le Chateau accoururent pour donner du secours à Adélaïde. Ses blessures par bonheur n'étoient pas considérables, & il n'y avoit rien à craindre pour le fruit qu'elle portoit. Comme l'on craignoit que le Chevalier ne revînt à la charge, on la conduisit à quelques lieues delà, où une Dame de qualité voulut bien lui donner retraite chez elle. L'on savoit bien qu'elle étoit criminelle; mais l'on avoit été tant de fois témoin des mauvaises manières que son mari avoit pour elle, lorsqu'il n'y avoit rien à dire sur sa conduite, que l'on étoit comme forcé de plaindre son sort, toute coupable qu'elle étoit. Ce qui étoit le plus fâcheux pour Adélaïde, c'est qu'elle n'a-

voit pu cacher sa grossesse ; son mari en étoit informé, & elle avoit à craindre que ne pouvant se défaire d'elle, il ne la poursuivît en Justice, & ne révelât sa turpitude à tout le monde.

Vous vous imaginez peut-être, chère Rozalie, continuai-je, que le Chevalier du Breuil fit dresser des plaintes contre son épouse, & travailla à instruire son procès pour la faire périr entre les mains de la Justice, c'est tout le contraire ; ce monstre craignant que les Juges ne fussent trop attendris par la beauté d'Adélaïde, résolut en secret de la faire mourir lui-même. À cet effet, il lui laissa le tems de faire ses couches, & paroissant ignorer sa grossesse, il la fit redemander par des persones de distinction, qui n'ayant entendu parler d'aucunes procédures, s'imaginèrent qu'il lui pardonnoit sincèrement le passé, & conseillèrent à Adélaïde de retourner avec son époux, & lui promirent leur protection en cas de besoin. Adélaïde fut longtems en suspens pour se déterminer à écouter les propositions de M. du Breuil ; d'un côté la crainte que sa douceur prétendue ne fut qu'une feinte, pour l'attirer plus finement à son but, lui faisoit rejetter

la

la pensée d'obéïr au Chévalier; de l'autre, le déplaisir d'être à charge si longtems à la même personne, & ne trouvant plus ni parent, ni ami qui voulut prendre soin d'elle, & la peur que le bruit d'une telle affaire qui s'étoit répandue dans tout le voisinage, lui causoit tous les jours, la portoient à prendre des mesures pour cacher sa honte. Elle se détermina donc à aller se jetter aux genoux de M. du Breuil qui la reçut avec un air de bonté qui trompa tout le monde. Vous voyez, Monsieur, lui dit-elle, les yeux baignés de larmes; vous voyez une malheureuse femme qui a oublié son devoir pour se livrer à une folle passion: je ne puis vous cacher ce que vous ne savez que trop bien; mais j'espère que toute criminelle que je vous paroisse, vous voudrez bien prendre soin de ma personne, & me permettre de me retirer dans un Couvent pour y faire pénitence le reste de mes jours de mes fautes passées, & y attendre la mort en patience.

Non, non, Madame, répondit le Chevalier du Breuil, affectant un air plein de douceur, je ne souffrirai pas que vous vous ensévelissiez dans un Monas-

mastère; il est vrai que vous m'avez offensé, mais je n'y songe plus; je veux vous montrer que je suis plus généreux que vous n'avez cru; je vous pardonne, & je crois qu'après une telle marque de ma bonté, vous ne rechercherez plus l'amitié d'un homme qui sera desormais mon cruel ennemi. Rentrez donc dans tous vos droits, & si vous voulez m'obliger, quittez pour toujours cet air triste qui me fait peine. Qui n'auroit pas été trompé par des marques si apparentes d'un sincère pardon? qui ne se seroit pas fié, après une conduite si noble, à tout ce qu'auroit voulu le Chevalier du Breuil? & qui auroit osé l'accuser de la plus noire trahison qu'on put inventer? Jusques-là Adélaïde étoit pour le moins aussi digne de blâme que de compassion; mais depuis que son mari lui avoit pardonné si solemnellement, elle méritoit un sort plus doux que celui qu'il lui préparoit.

Près de six mois se passèrent sans qu'elle eût aucun sujet de se plaindre de M. du Breuil; il affectoit même devant tout le monde de la combler de caresses; chacun étoit surpris de tant de complaisances de la part d'un homme si brusque; & ceux

ceux qui le connoissoient à fond, appréhendoient en secret qu'Adélaïde n'eût tout lieu de se repentir un jour d'avoir cru trop legèrement qu'il avoit oublié son crime. Peut-être même que sans les mauvais conseils & les ennemis du Marquis, le Chevalier se seroit desisté de son mauvais dessein; mais la cruauté prend toujours le dessus dans les ames foibles, & souvent le Lion qui caresse celui qui l'apprivoise, lui sert tôt ou tard de tombeau. Il en fut de même de M. du Breuil. Tout-à-coup il se ressouvint de l'infidélité de son épouse, il en rougit, & pour en tirer vengeance, il présenta lui-même à Adélaïde un verre de poison, qu'il lui fit avaler en sa présence; son inhumanité alla plus loin, car il eut la constance de rester à côté d'elle jusqu'à son dernier soupir. Quelque tems avant que de mourir, elle lui reprocha sa lacheté, & lui prédit que sa mort seroit vangée avant peu; qu'il aimeroit à son tour, & que son nom seroit à jamais en horreur parmi les femmes.

Cette tragique expédition fut suivie d'une autre aussi funeste. Le Marquis Constance fut assassiné à une partie de chasse par deux hommes masqués: l'on

ne

ne douta nullement que le Chevalier ne fut l'auteur de ce dernier coup ; & il fut mandé en Cour pour rendre compte de sa conduite ; mais à force d'argent & d'amis, il fut lavé de l'accusation qu'on avoit intentée contre lui, tant au sujet du Marquis, qu'à celui d'Adélaïde, & il revint à son Château où depuis ce tems-là l'on remarque qu'il est tourmenté secretement par quelque Démon, qui au lieu de lui faire reconnoitre l'énormité de ses crimes, lui suscite de tems en tems la pensée de persécuter quelqu'un. Je suis à présent la malheureuse victime de sa colère ; mais j'aime mieux son inimitié, que les marques les plus signalées d'un amour que je ne croirai jamais sincère après de tels crimes.

Pendant tout le tems que je parlai, Rozalie prêta une attention toute particulière ; & elle m'avoua après que j'eus fini, qu'elle sentoit naître en elle une indignation extraordinaire pour le Chevalier, qui avoit été assez lache que d'abréger les jours d'une si aimable personne, après lui avoir pardonné. Nous raisonnames ensuite sur le peu de fonds qu'il y avoit à faire sur la promesse des hommes ; mais nous exceptames de la rè-

gle générale le Comte de Hainault que j'aimois trop pour le confondre avec les autres. L'on se trompe souvent lorsque l'on aime, & l'on ne reconnoit son tort que lorsqu'il n'est plus tems. Si j'eus sérieusement réflechi sur les accidens dont j'avois été témoin, ou pour mieux dire si je n'eus pas rejetté si souvent les pensées de méfiance qui me venoient en abondance, je ne gémirois pas à présent d'avoir essuyé tout ce que l'imprudence a de suites fâcheuses.

Le tems s'écouloit cependant, & je commençois à craindre que M. d'Horneville ne me forçât de prendre le voile. Les jours passoient trop vite, & quoique je souhaitasse ardemment de voir le dénouement de cette affaire, j'en appréhendois extraordinairement le terme. Rozalie tachoit d'écarter de moi cette peur cruelle; & pour me dissiper, elle me parloit souvent du Comte; elle me le représentoit toujours égal & fidèle; & la conclusion de nos entretiens étoit que je devois me conduire de même, & attendre avec patience que le sort devint plus favorable à notre union. Je me sentois infiniment soulagée lorsque cette généreuse amie m'avoit fait part de ses réflexions; & lorsque

que je passois quelques jours sans lui découvrir l'état de mon cœur, je ne me reconnoissois plus : ma foiblesse se révoltoit contre ma raison, & excitoit en moi une guerre cruelle qui me réduisoit au desespoir ; ensuite la raison prenois le dessus, & me faisoit prendre mille résolutions qui n'avoient aucun effet. Rozalie me reprochoit sans cesse ma mélancolie, qui ne lui confirmoit que trop l'agitation de mon esprit : elle me plaignoit d'autant plus, qu'elle savoit que je ne devois mes malheurs qu'à ma cruelle destinée : elle connoissoit par sa propre expérience, qu'une femme n'est pas la maitresse de ses inclinations, sitôt qu'elle laisse prendre un trop grand empire à l'amour, & qu'il est très difficile d'ecouter la voix de la tendresse, sans fermer l'oreille à celle de la vertu.

Je me promenois un jour avec elle, & notre conversation rouloit sur ce chapitre, lorsqu'il vint une Tourrière apporter un paquet à Rozalie. Parmi plusieurs Lettres qui y étoient enfermées, il y en avoit une du Comte de Hainault, par laquelle après mille protestations d'une perséverance à l'épreuve des plus fâcheux évènemens, il me marquoit qu'il

avoit malheureusement perdu une de mes Lettres, & qu'il craignoit qu'elle ne tombât entre les mains de quelqu'un qui la communiquât à M. d'Horneville. Cet accident me fit beaucoup de peine, d'autant plus que par-là on pouvoit découvrir l'intelligence que Rozalie conservoit avez le Comte de Hainault, & qu'il étoit aisé de conclure que l'on n'épargneroit rien pour nous traverser de ce côté-là.

Je n'avois pas encore fini de lire la Lettre du Comte, que l'on vint m'avertir que Madame d'Horneville demandoit à me voir. Je courus avec empressement pour la saluer, & elle me reçut avec toutes les démonstrations d'un véritable amour; jamais elle ne me témoigna tant d'amitié; j'en étois moi-même surprise. Cependant malgré un air de gayeté qu'elle affectoit, je lui entendis pousser quelques soupirs qui m'annonçoient encore une augmentation de peine. Je songeai d'abord à ce que le Comte m'avoit marqué, & je vis bien de quoi il étoit question. Je pressai Madame d'Horneville de m'apprendre ce qu'elle avoit à me dire, & je lui fis entendre que j'étois préparée à tout. Après avoir hesité

né quelque tems, elle me dit que le Comte son époux, pour des raisons qu'il n'avoit pas voulu lui confier, mais qu'elle croyoit très fortes, jugeoit à propos de faire revenir Rozalie, & de me laisser seule & sans compagne dans le Convent, jusqu'à ce que le tems qu'il avoit résolu fut expiré.

Je ne pus retenir mes larmes à cette nouvelle, & je ne pus rien imaginer de plus ennuyant que d'être privée de la meilleure de mes amies. A quoi servent donc dis-je à la Comtesse ma mère, à quoi servent toutes ces caresses frivoles qui m'apprêtent toujours quelque nouveau chagrin? Il me seroit mille fois plus doux Madame, de n'être pas tant chérie de vous. Chaque fois que j'ai le bonheur de vous voir, j'ai en même tems le déplaisir d'apprendre de votre propre bouche les ordres les plus sévères d'un Père qui étudie à me persécuter. Que pensez-vous que je puisse devenir sans Rozalie? Ma situation étoit trop heureuse, je l'avoue; ce coup seul étoit capable de me faire mourir; vous l'avez résolu sans doute: vous ne pouviez mieux réussir.

Madame d'Horneville fit en vain des efforts pour me consoler; elle n'en put

venir à bout; & pour s'épargner le chagrin de me voir plongée dans une mortelle tristesse, elle ne resta qu'autant de tems qu'il en falloit pour disposer Rozalie à partir avec elle. Je n'eus pas même la consolation de lui dire adieu; & il me fut défendu d'avoir communication avec aucune autre Pensionnaire. Jusques-là mes peines n'avoient été que supportables; elles étoient entremêlées de tems en tems par quelques consolations; mais sitôt que je ne vis plus ma chère Rozalie, tout me parut odieux, & je commençai à changer à vue d'œil. Je ne recevois plus de nouvelles du Comte de Hainault; tout commerce avec les personnes de dehors, m'étoit interdit. Je restai donc seule dans ma solitude occupée continuellement du sujet de mon chagrin; les prémiers mouvemens me parurent bien violens; & ce ne fut qu'après bien du tems que je devins sensible à la politesse des Religieuses qui mirent tout en usage pour me divertir. Je fus touchée de l'air de cordialité avec lequel elles me parloient; mais comme c'est l'effet d'une grande douleur d'être longtems à se déclarer, je couvois, sous l'apparence d'une santé rétablie, la plus cruelle

le de toutes les maladies qui se déclara enfin de la manière suivante.

J'avois été le matin rendre visite à l'Abbesse, & je lui avois fait part de la cause de ma mélancolie. Cette Dame, qui à une pieté exemplaire, joignoit une complaisance infinie, tacha de calmer mes transports, & me fit espérer que par l'entremise de plusieurs personnes de distinction qui étoient de ses amies, je pourrois venir à bout d'obtenir du Comte d'Horneville mon père le retour de ma chère Rozalie. Elle me représenta ensuite, à la mode des bonnes ames qui cherchent à gagner à Dieu le cœur de leur prochain, que cette mortification seroit pour moi un véritable sujet de mérite si je l'offrois au Seigneur. Sa morale me plut infiniment; mais je n'eus pas assez de courage pour en faire mon profit: je la remerciai cependant, & la priai d'excuser ma mauvaise humeur. Je descendis après dans le Jardin, & je m'enfonçai dans une allée extrémement sombre. Cet endroit sembloit être fait exprès pour une personne affligée. J'y soupirai tout à mon aise, & j'y pensai tantôt au jeune Comte, & tantôt à Rozalie. Je regrettois les doux momens que

 je

je passois avec elle ; & je me renfermai si exactement en moi-même, que je m'évanouis sans m'en appercevoir. Quelques Pensionnaires m'avoient vue entrer dans le Jardin ; mais personne ne m'en avoit vue sortir. Il y avoit près de quatre heures que j'étois sans connoissance, & hors d'état d'appeller du secours. La nuit étoit fermée, & je n'étois point venue au Réfectoire. L'Abbesse s'imagina que préferant le repos au manger, j'avois mieux aimé me retirer dans ma chambre. Elle ordonna que l'on vint voir si je n'avois besoin de rien ; mais celle qu'elle envoya vint lui rapporter que je ne répondois pas. Cette nouvelle allarma toute la Communauté, & l'on apprit enfin par ces Pensionnaires que j'avois pris le chemin des allées couvertes. Aussitôt l'on vint m'y chercher, & l'on me trouva étendue sur la terre, & semblable à une personne qui vient de mourir.

L'on me porta dans ma chambre, où à force d'être tourmentée, je revins à moi & donnai quelques signes de vie. Il me prit ensuite un tremblement universel, qui fut suivi d'une févre violente qui devoit ne me quitter qu'après m'avoir réduite dans un état déplorable. Je ne sen-

tis aucun mal pendant les premiers jours, & je répondis à tout le monde que je n'étois point malade. Le Médecin cependant me disoit à l'extrémité, & auroit bien mieux aimé que j'eusse senti quelque douleur : je reçus mes Sacremens par son ordre, & l'on envoya un exprès à Horneville pour annoncer ma maladie que l'on n'auguroit pas de longue durée. Le Comte d'Horneville & son épouse donnoient ce jour à manger; il y avoit un grand concours de monde, & l'on comptoit finir cette journée par quelque superbe divertissement: mais la fête fut tout-à-coup troublée par l'arrivée du Courier qui rendit compte du sujet de sa mission, & ajouta que selon le bruit commun de ceux qui m'avoient vue, je ne devois pas vivre plus de deux jours. La joie fut changée en tristesse; on me pleura déjà, & M. d'Horneville sentit renaitre tout l'amour qu'il avoit pour moi, & commença à s'accuser hautement d'être la cause de cet accident.

Il fit partir d'abord Madame d'Horneville, & lui promit qu'avant peu, il la rejoindroit au Couvent. J'étois dans un accès de transport lorsque cette Mère affligée arriva: je prononçois sans cesse le nom

nom de Rozalie, & je disois mille choses extravagantes qui prouvoient le dérangement de mon esprit. L'on me saigna beaucoup, & au bout de trois jours je me sentis extrémement foible, & je devins beaucoup plus tranquile. Alors je reconnus la Comtesse, & je lui vis verser un torrent de larmes. Comme si j'étois revenue d'un profond sommeil; je lui en demandai la cause: Quoi! me dit-elle, l'état où vous êtes, ma chère fille, n'est-il donc pas digne de compassion? depuis plusieurs jours que je fais inutilement tous mes efforts pour me faire entendre, vous ne me répondez pas, & l'on n'attendoit que le moment fatal qui devoit vous enlever du monde. Veuille le Ciel que cet intervalle qu'il vous envoie, serve à vous assurer combien je vous ai toujours aimée. En effet, il n'a pas tenu à moi que vous n'éprouvassiez un sort plus heureux; j'ai mille fois conjuré le Comte votre père de vous traiter plus humainement, & de ne point forcer votre inclination: mais je vous promets si vous venez à vous mieux porter, comme je l'espère, de faire tout ce qui sera en moi pour vous prouver combien votre conservation m'est chère.

Elle

Elle finiſſoit de me parler lorſque M. d'Horneville entra. Il me trouva beaucoup plus mal qu'on ne lui avoit encore dit. La mort étoit peinte ſur mon viſage, & ma vue egarée annonçoit ma fin prochaine. Quelqu'animé qu'il eût été contre moi, il ne put s'empêcher de s'attendrir. Oui, c'eſt moi, s'écria-t-il en m'embraſſant ; c'eſt moi, ma chère fille, qui ſuis la ſeule cauſe de votre perte : trop de ſévérité pour vous ; trop de complaiſance pour un ami qui vous aimoit & que vous n'aimiez pas, vous ont réduit dans cette fâcheuſe ſituation. Je fis ſigne que j'avois quelque choſe à dire, & après pluſieurs violens efforts, je lui répondis : Vous voyez vous-même où m'a conduit votre cruauté. Je chériſſois une perſonne que vous ne vouliez pas m'accorder, j'ai mieux aimé me laiſſer conduire dans ce Couvent, que d'oublier mon devoir ; j'avois dans cette ſolitude une aimable compagne, vous me l'enlevez, & vous m'ôtez en même tems toute ſorte de conſolation, c'eſt-là votre ouvrage, ou pour mieux dire, c'eſt celui du Chevalier du Breuil à qui cependant je pardonne ma mort. C'eſt à vous à préſent, Monſieur, à me pardonner ma deſobéiſſance, & à rece-

recevoir le facrifice que je vous fais de ma vie. Je n'eus pas plutôt achevé ces mots, que je tournai la tête de l'autre côté, & je fis comprendre par-là que je ne parlerois pas davantage.

La consternation se répandit dans tout le Convent; j'y avois beaucoup d'amies & toutes me plurèrent amèrement. Mes malheurs m'avoient déja rendue célèbre, & une douceur naturelle me faisoit regretter. Les Médecins s'étoient retirés, & avoient dit que l'on pouvoit me donner tout ce que je demanderois. L'on ne connoissoit rien à ma maladie, & on ignoroit la principale cause. J'étois dans cet état, lorsqu'un homme du commun demanda à me parler. On le refusa d'abord; mais ayant fait plusieurs instances, & assuré que l'on ne se repentiroit point de lui permettre de me voir, M. d'Horpeville ordonna qu'on le laissât entrer. Cet homme après m'avoir regardée fixement, & demandé à la compagnie si je n'avois pas eu quelque grand chagrin, on lui répondit qu'il étoit vrai, & que l'on n'épargneroit rien pour le dissiper, si je revenois, contre toute apparence, de cette maladie. Il n'y a encore rien de mal, dit-il aussitôt, je la vais revenir

dans

dans une heure, & je vous assure qu'avant que demain soit passé, vous vous appercevrez d'un grand changement. Il sortit, & au bout d'une demie heure, il revint avec une drogue qu'il avoit préparée, & que l'on me fit avaler avec toute la peine possible. Je sentis bientôt l'effet de ce remède spécifique. Sa propriété étoit de réveiller les sens assoupis, & d'exciter par des picotemens violens, la circulation du sang qui étoit arrêtée.

Au bout de quelques jours, je me sentis extraordinairement soulagée; mon estomac se dégagea, & me laissa la liberté de respirer: la fiévre diminua; & je commençai à croire que ma dernière heure n'étoit pas encore venue. Chacun vit ce changement avec grande satisfaction; M. d'Horneville encouragea mon libérateur par un présent considérable. Et ne pouvant se dispenser de se rendre à la Cour pour des affaires importantes, il partit beaucoup plus content que lorsqu'il étoit venu. Il avoit donné ordre à la Comtesse ma mère de me ramener au Château sitôt que je pourrois supporter la voiture, & de me procurer tous les plaisirs, pour me remettre dans mon prémier état d'embonpoint & de gayeté. Je re-

reçus cette nouvelle avec joie, & j'aspirois au moment heureux où je devois revoir ma chère Rozalie.

Il faut cependant avouer que ce n'étoit pas-là seulement ce qui me touchoit. Je comptois avoir bien plus de facilité qu'auparavant pour voir le jeune Comte, & je m'imaginois qu'on l'accorderoit enfin à mes vœux; & sur cette espérance chimérique, je batissois le superbe, mais imaginaire édifice d'une entière satisfaction. Que de gens comme moi comptent sur une fortune incertaine, & disposent témérairement des biens qu'ils n'ont pas encore! Je le voyois déjà mon époux en perspective, & ma maladie étoit, selon moi, le dernier des maux que je devois endurer. Madame d'Horneville ne servoit pas peu à me tromper, & selon toutes les apparences, elle se trompoit elle-même, en me faisant espérer que je serois heureuse, & qu'elle engageroit le Comte son époux à consentir à mon mariage avec le jeune Comte de Hainault. Elle m'en parloit souvent, soit qu'elle l'aimât réellement mieux que le Chevalier, soit qu'elle s'apperçût qu'elle contribuoit par-là à ma guérison. Je me levai enfin, & j'eus bientôt la force de me promener. J'al-

lai

lai voir l'Abbeſſe & quelques-unes des Religieuſes qui croyoient ſe tromper en me voyant; & quinze jours après je partis avec la Comteſſe ma mère pour retourner à Horneville.

Comme j'étois beaucoup animée, & que la plupart de ceux qui fréquentoient le Chateau avoient été ſenſiblement touchés de mes malheurs, je fus reçue avec les démonſtrations de la joie la plus parfaite. Rozalie y arriva quelques jours après, & ne contribua pas peu par ſa préſence à me rétablir entièrement. Mon prémier ſoin fut de m'informer du Comte de Hainault; & j'appris par ſon moyen qu'il avoit été inconſolable lorſqu'il avoit ſu ma maladie. Il eſt enſéveli, me dit Rozalie, dans une ſombre mélancolie dont on devine aiſément la cauſe. Nous nous ſommes ſouvent entretenus de vous à Boiſſy, & je puis répondre que ſa tendreſſe, loin d'être diminuée par l'abſence, eſt au contraire augmentée. Il ſe flatte qu'il obtiendra enfin le conſentement de ſon Père pour vous épouſer, & il travaille fortement à ſe reconcilier avec lui pour venir à bout de ſon entrepriſe. Il a même fait pluſieurs ſacrifices pour vous, en refuſant des partis conſidérables qu'on

lui proposoit. Enfin il est toujours le même, & ne craint rien tant que de vous perdre.

Cette nouvelle me fit beaucoup de plaisir, & calma tous les soupçons qui naissent comme malgré nous, quand il y a longtems que l'on n'a vu ce que l'on aime. L'on a beau faire, l'esprit frappé croit toujours appercevoir ce que l'on craint davantage: mais sitôt que quelqu'un nous assure que nous n'aimons pas un ingrat, sans d'autres preuves, nous nous abandonnons à la joie, & nous croyons facilement ce que nous aimons à entendre. Il en étoit de même de moi à l'égard du jeune Comte: le seul suffrage de Rozalie me persuada; mais j'eus dans la suite des preuves plus certaines de sa tendresse. Il m'écrivit, & me fit tenir sa Lettre par un Inconnu qui se servit d'un stratagême pour me la remettre. Cet homme instruit de ce qu'il avoit à faire, & joignant à un esprit vif beaucoup d'adresse, vint au Chateau me demander de la part d'une Pensionnaire du Couvent d'où je sortois; il dit pour prétexte, que l'on avoit trouvé un diamant, que j'avois apparemment perdu: Madame d'Horneville qui étoit présente, lorsque cet homme

me arriva, me dit d'aller voir parmi mes bijoux si je ne trouverois point ma bague, & qu'il se pouvoit bien faire qu'elle fut réellement à moi. Je montai donc à mon appartement accompagnée de cet homme, qui d'abord qu'il me vit seule, me donna la Lettre du Comte, & m'assura de sa part d'une constance éternelle; il me pria en même tems de lui dire le jour auquel je pourrois lui rendre la réponse. Je la lui promis pour le lendemain à pareille heure, & je lui désignai l'endroit où je pourrois le voir sans être apperçue.

Je descendis sur le champ pour ne point donner lieu aux soupçons; je dis que le diamant ne m'appartenoit point, & je congédiai l'Inconnu, en lui enjoignant de remercier celui qui l'envoyoit, & de lui faire des complimens de ma part. Je trouvai ensuite le moyen de me retirer; & sitôt que je fus libre & sans témoins, j'ouvris avec précipitation la Lettre du Comte de Hainault, & j'y lus ces lignes.

Je vous retrouve enfin, belle Julie, & après mille inquiétudes, j'apprends que vous vous portez mieux. Puissiez-vous conserver à ja-

jamais cette santé qui m'est si chère, & en même tems jouir du plus parfait repos! Le Ciel depuis longtems nous est contraire; ses épreuves m'ont paru aussi dures qu'elles ont été fréquentes; mais une certaine lueur d'espérance commence à me rassurer. L'on parle beaucoup ici de notre amitié: plusieurs personnes s'y intéressent, & je crois que l'on doit bientôt commencer la grande affaire de ma réconcliation avec mon Père. Si cela arrive, comme il y a lieu de le croire, nous travaillerons après à réduire le Vôtre. Je ne vous parle pas, belle Julie, de disposer votre cœur en ma faveur; je juge de vos sentimens par les miens, & je suis persuadé, sans me trop flatter, que vous ne m'aimez pas moins que je vous aime. Persévérez donc dans une si belle passion: espérez puisque vous le pouvez; & comptez que quelque chose qui puisse arriver, je ne cesserai jamais d'être tout à vous;

LE COMTE DE HAINAULT.

A une protestation si sincère, je ne pus refuser des larmes. Toutes mes peines passées se représentèrent à mes yeux, & je me sus bon gré d'avoir souffert quelque chose pour aquerir un cœur rempli de si nobles sentimens. Je repassai dans mon imagination tout ce que j'avois dé-

jà

jà compté comme certain ; je crus que cette Lettre en étoit la preuve ; je m'abandonnai à une rêverie profonde, mais remplie de douceur. Je tenois encore le papier entre mes mains, & je versois, sans m'en appercevoir, quelques larmes, lorsque Rozalie en entrant me demanda quel nouveau sujet de chagrin m'étoit survenu depuis si peu de tems. Comme je fus un moment à lui répondre, elle s'approcha & reconnut le caractère du Comte de Hainault. Quoi! s'écria-t-elle, le traitre vous auroit il joué d'un tour? La legereté seroit-elle un de ses défauts, ou bien vous auroit-il écrit quelque chose d'affligeant? Cessez de vous allarmer, chère Rozalie, lui répondis-je en souriant; le Comte est fidèle; en voici la preuve: Les larmes que vous voyez ne sont point causées par le chagrin, c'est un tribut que je ne puis refuser à la joie, puisque le Ciel m'offre quelque consolation.

Rozalie lut la Lettre du Comte, & s'accusa d'avoir pensé trop legèrement à son desavantage ; elle y vit la confirmation de ce qu'elle m'avoit déjà appris, & nous conclumes toutes que l'espérance étoit de saison, & qu'il falloit

mettre Madame d'Horneville dans nos intérêts. Ensuite je fis réponse au Comte, en ces termes:

Je vous avouerai que depuis que je vous ai vu, je me suis quelquefois abandonné à une tristesse secrette dont vous étiez la cause innocente. Je ne vous ai jamais cru perfide; mais j'ai crains que vous ne le devinssiez. Je vous rends donc toute la justice que vous méritez, & je vois avec plaisir par votre Lettre, que vous me croyez aussi tendre que vous me paroissez passionné. Travaillez, cher Comte, au grand ouvrage que vous vous proposez; je vais aussi de mon côté mettre tout en œuvre pour conduire cette affaire à une bonne fin. Fasse le Ciel qui nous eprouve depuis bien du tems, que nous puissions nous féliciter d'avoir été constans. La gloire, n'est due qu'à Ceux qui remportent la victoire; & pour vaincre, vous savez qu'il faut combattre; Rozalie me le répete souvent. Il me reste après vous avoir assuré de l'état de mon cœur, à vous prier de vous ménager pour l'amour de moi, & de me regarder comme devant être un jour toute à vous;

LA COMTESSE D'HORNEVILLE.

Après avoir joint à ma Lettre les compli-

plimens de Rozalie, je la fermai pour la remettre au commissionnaire, qui ne manqua pas de venir le lendemain à la même heure qu'il m'avoit promis: mais le malheur voulut que presque toute l'après-midi il y eût du monde autour de l'endroit où je devois lui parler. Je pris donc le parti de descendre la Lettre par la fenêtre avec un fil; & lorsque je fus sure qu'elle étoit en sureté, je me retirai pour ôter le soupçon que ma trop grande curiosité, à voir ce qui se passoit dehors, auroit pû inspirer. Je me rendis dans la journée chez la Comtesse ma mère, & je la trouvai disposée à me favoriser dans mon inclination; elle me promit qu'aussitôt que M. d'Horneville seroit arrivé, elle feroit tout ce qui dépendroit d'elle pour me rendre contente; mais elle me pria en attendant de ne chercher aucune occasion de voir le jeune Comte, & de ne lui point écrire.

Je lui promis ce que je n'avois pas envie de lui tenir, & ce fut pour la première fois que je me rendis parjure. Jusques-là j'avois toujours fui le mensonge; mais je vis dans la suite qu'on s'apprivoise insensiblement avec le mal, & que l'on devient enfin criminel par degré; d'ail-

leurs les choses défendues tentent davantage; les femmes de ce siècle qui voudront passer pour sincères, ne me démentiront certainement pas. Je continuai donc à écrire au Comte, & j'eusse bien voulu pouvoir lui expliquer mes sentimens de vive voix; mais c'étoit une chose trop difficile, & trop périlleuse pour tous les deux. Je vivois assez tranquillement à Horneville; & il ne manquoit que cette satisfaction pour me rendre entièrement heureuse. Rozalie ne contribuoit pas peu au rétablissement de ma santé: tous les jours cette fidelle amie inventoit quelque nouveau divertissement pour me récréer, & les personnes du voisinage qui venoient au Chateau, ne s'en retournoient point contentes qu'elles ne nous eussent vues toutes les deux.

Cependant M. le Comte d'Horneville avoit fini ses affaires à Paris; le séjour de la Cour qui lui avoit paru si charmant du tems de sa jeunesse, commença à lui déplaire; semblable à ces gens qui aiment l'indépendance, il préféroit la liberté dont l'on jouit dans une maison champêtre, aux gênantes assiduités auxquelles il faut s'accoutumer dans les Palais des Monarques. Ennuyé de l'embar-

barras que causent ordinairement les Procès, il partit aussitôt qu'il eut gagné le sien, & arriva à Horneville le jour même qu'il l'avoit marqué. Nous le reçumes avec beaucoup de joie, & je vis avec plaisir qu'il n'avoit rien diminué de de l'amour paternel qu'il avoit toujours eu pour moi. La Comtesse ma mère s'aquitta de sa promesse dès son arrivée. Elle mit en usage prières & instances; & à la réserve de l'article du jeune Comte de Hainault, elle obtint tout. J'appris ces bonnes dispositions de M. d'Horneville, & j'espérai que dans la suite il se relacheroit un peu de son entêtement. Un jour je m'avisai de le mettre sur ce chapitre, de lui demander pourquoi il marquoit tant d'éloignement pour une affaire que je ne croyois pas si difficile, il me répondit seulement qu'il avoit des raisons particulières pour empêcher notre union, & qu'il m'expliqueroit un jour ce mystère.

Il fallut, pour ne point l'aigrir, me contenter de cette réponse, elle ne me satisfaisoit cependant guère. La justice & la raison étoient les deux obstacles invincibles qui devoient empêcher M. d'Horneville de souffrir que nous nous

fréquentassions; mais comme je ne le savois pas, je l'accusois d'injustice & de partialité. Quoiqu'il en fût, j'espérois beaucoup de l'avenir: Rozalie me servoit de consolation, & je recevois souvent des nouvelles du jeune Comte. Mon bonheur, malgré tout cela, ne fut pas de longue durée; & le hazard, ou pour mieux dire, mon malheur, réduisit bientôt mes affaires dans un pire état qu'elles n'avoient encore été. Le Comte de Hainault se servoit depuis longtems d'un commissionnaire qui lui étoit fidèle, & qui exécutoit les ordres de son maitre avec beaucoup d'intelligence. Un jour qu'il avoit reçu une Lettre pour me remettre entre les mains, cet homme s'avisa de boire outre mesure, & resta dans une Auberge, sans pouvoir faire aucune des commissions qu'on lui avoit données. Un de ses camarades, qui avoit conservé son sang froid, trouva son porte-feuille garni de plusieurs Lettres, & pour lui rendre service, accourut promptement à Horneville apporter celle qui étoit adressée à la Comtesse d'Horneville. On fit entrer ce dernier dans l'appartement de la Comtesse ma mère, qui étoit pour lors en conférence avec M.

d'Hor-

d'Horneville. Comme il avoit coutume de décacheter la plupart des Lettres qu'on recevoit, il eut la curiosité d'ouvrir celle-ci, & voyant pour signature *le Comte de Hainault*, il la referma après l'avoir lue, & me fit appeller sur le champ.

Je m'occupois alors à lire les avantures de deux Amans, qui avoient été fort traversés dans leurs amours, & je faisois là-dessus des réflexions avec ma chère Rozalie. Il faut avouer que quand on vint m'avertir d'aller parler à M. d'Horneville, soit par crainte, soit par une espèce d'empressement, un tremblement extraordinaire s'empara de tout mon corps. Je rappellai cependant tout mon courage en entrant chez lui, & j'affectai un air entièrement gai. Je crus d'abord, quand je vis M. & Madame de Boissy, que c'étoit uniquement pour les saluer qu'on m'avoit fait venir; mais je ne fus pas longtems à concevoir qu'il y avoit des raisons plus fortes qui exigeoient ma présence. Vous voyez, dit M. d'Horneville à Madame de Boissy, l'effet que le Couvent a produit sur ma fille, elle se porte à présent mieux qu'elle n'a jamais fait, & je suis persuadé qu'elle ne demande pas mieux que d'y retourner. Je pris cette prémière attaque

que pour une plaisanterie, à laquelle je répondis par une autre, ce qui égaya beaucoup la conversation. Ensuite M. de Boissy parla du jeune Comte de Hainault, & me demanda si je l'aimois toujours; je gardai là-dessus un modeste silence, qui fut interprêté en sa faveur. Madame d'Horneville, qui ignoroit le dessein du Comte son époux, & qui ne savoit pas encore la méprise du commissionnaire, répondit qu'elle garantiroit bien au moins que je n'avois aucune correspondance avec lui; j'appuyai ce que la Comtesse venoit d'avancer, & je protestai que j'aimerois mieux me condamner à une solitude éternelle, que d'entretenir un commerce de Lettres avec un homme que le Comte mon père m'avoit défendu de fréquenter.

Je parlois de façon à me faire croire, s'il n'y eût pas eu des preuves authentiques contre moi. M. d'Horneville alors changea de couleur, & cachant une partie de sa colère, il tira la fatale Lettre de sa poche, & m'ordonna de la lire devant lui: elle étoit conçue en ces temes:

J'apprends avec plaisir par la vôtre que j'ai reçue hier, que vous avez réussi à tromper

per vos Parens. Puisse, chère Julie, notre intelligence durer sans trouble jusqu'à ce que les mesures que j'ai dessein de prendre, réussissent à notre gré. Ce sera pour lors que je me féliciterai de vous avoir été utile à quelque chose, & que je pourrai, en pleine liberté, payer votre amour de la plus vive reconnoissance. Continuez toujours à endormir le Comte votre père; pour Madame d'Horneville, elle est déjà, comme vous me le marquez, plus de la moitié dans nos intérêts. Conduisez toutes choses de manière qu'elles ne soient point découvertes. Car si l'on venoit à vous soupçonner, le vieux fol de Chevalier pourroit bien encore vous faire manger du pain du Couvent. Je n'aurois plus pour le coup le plaisir de vous écrire, ni de vous voir. J'attends votre réponse, pour savoir quand & où vous jugez à propos que je me trouve, pour vous faire part d'un projet que je ne puis confier au papier. Je finis brusquement, en vous exhortant de vous bien porter, de m'aimer toujours de même, & de me croire, sans réserve, tout à vous,

LE COMTE DE HAINAULT.

Je regardai l'adresse, & je maudis cette fois l'honneur que l'on me faisoit de m'appeller la Comtesse d'Horneville. Je ne

ne comprenois cependant pas comment cette Lettre avoit pu tomber en d'autres mains que les miennes; mais M. d'Horneville après m'avoir expliqué, ce mystère, me dit, avec un air railleur, & en même tems furieux. C'est donc là cette fille soumise aux volontés de ses Parens; c'est donc là celle qui avec une fermeté, qui tromperoit tout autre, & qui m'eût trompé moi-même, si le hazard ne m'eût fait voir qu'il faut toujours veiller sur la conduite d'une fille, assure qu'elle ne conserve aucune correspondance avec un jeune étourdi, qui n'est pas né pour elle? Je suis bien-aise, Mademoiselle, que vous vous soyez condamnée vous-même; vous m'épargnez par-là la peine & le déplaisir de vous choisir une punition proportionnée à votre faute. Vous vous ressouvenez du Couvent où vous avez trouvé, à ce que vous avez dit, de si beaux caractères, & des esprits si sociables. La seule différence qu'il y aura, c'est qu'il n'est plus de Rozalie pour vous servir de compagne; il faut songer à présent à vous faire Religieuse; & je n'attens que le départ de M. de Boissy, pour mettre la dernière main à cette affaire. Faites, si vous le

jugez

jugez à propos, vos adieux à votre Amant : apprenez-lui vous-même votre revers, & disposez-le, si vous m'en croyez, à vous oublier pour jamais. Je vous offre mon ministère, si vous voulez, pour lui faire tenir votre Lettre; car je suis bien-aise de vous avertir que ses Parens qui n'approuvent pas l'amour qu'il a pour vous, l'ont déjà éloigné de ce Pays-ci. Je sai où il est, & je vous promets de m'aquitter fidèlement de ma commission, si vous m'en voulez charger.

Ce contre-tems me déconcerta entièrement. La mocquerie du Comte d'Horneville me piqua infiniment, & je ne pus répondre un seul mot. Mes larmes coulèrent en abondance, & je vis la Comtesse ma mère pleurer amèrement à mon sujet. Je me retirai dans mon appartement, où je fis part à Rozalie du fâcheux accident qui nous alloit séparer. Vous n'ignorez pas, lui dis-je, les sentimens de mon cœur à votre égard; vous savez avec quelle sincérité je vous ai toujours aimée; il est vrai que vous m'avez payée du retour le plus parfait. Mille fois nous nous sommes fait les plus vives protestations d'une tendresse & d'une fidélité à toute épreuve; le souvenir m'en est

eſt cher, vous n'en pouvez douter; mais de quoi, je vous prie, chère Rozalie, va nous ſervir notre amitié? De quelle utilité nous ſeront nos promeſſes? Il faut nous ſéparer! Je ne pourrai jamais vous obtenir de M. d'Horneville, & vous ne pourrez point aller contre la volonté de vos Parens, qu'il aura ſans doute déjà prévenus.

Vous me donnez le coup de la mort, charmante Julie, répartit Rozalie. Vous me quittez, & vous croyez que je pourrai ſurvivre à une telle ſéparation; vous vous trompez; ou travaillez à attendrir M. d'Horneville, ou comptez que vous n'avez plus de Rozalie. Je ne crains cependant pas que l'on vienne à bout de nous ſéparer. Vous êtes, à la vérité, ſoumiſe à un Père rigide & entier; mais le mien m'accordera bien la grace de me retirer *incognito* dans le même Couvent que vous. Ceci vous paroit peut-être difficile à exécuter; j'en conviens; je n'en deſeſpère pas cependant: l'amitié parfaite eſt auſſi ingénieuſe que l'amour même. Vous préſumez un peu de vos forces, chère Rozalie, repris-je auſſitôt; vous m'aimez beaucoup; & vous croyez que vos deſſeins réuſſiront ſans peine.

Deſa-

Désabusez-vous : les mesures que M. d'Horneville va prendre pour me punir de ma désobéissance, seront si bien exécutées, qu'il empêchera que vous me serviez de consolation. Non, non ; mes maux vont devenir incurables. La perte irréparable d'un Amant, la privation d'une tendre Mère, le ressentiment continuel d'un Père, l'éloignement d'une intime amie, & mille autres choses que je ne prévois pas, vont rendre ma destinée triste & languissante. Le mal est sans ressource, & je ne sens guère de courage & de force à lui opposer.

Je n'étois donc pas encore si malheureuse que je le croyois, lorsque la fortune, contraire à mon inclination, traversoit sans cesse mes desseins. Du moins je vous trouvois dans l'occasion, & je ne sortois jamais d'avec vous sans être soulagée. Que vais-je devenir à présent : fatal Amour ! tu me ravis ce que j'ai de plus cher. Je passois les jours & les nuits à lamenter de la sorte ; je ne prenois aucun repos, & tout annonçoit encore en moi une prochaine & violente maladie. C'est, je crois, la seule fois que je me suis trouvée la tête assez dérangée pour la souhaiter ; je ne savois à quoi me dé-

terminer, & il sembloit que je n'avois reçu la faculté de former une résolution, que pour l'abandonner aussitôt. Je n'attendois plus que le moment de partir, & j'étois surprise qu'on ne veillât plus tant sur ma conduite; je tirai delà une conséquence, qui étoit que le jeune Comte de Hainault étant relegué hors du Royaume, l'on ne craignoit plus qu'il fit quelque tentative pour s'assurer de ma personne.

Je me trompai cependant, & l'avanture suivante me fit voir qu'il ne faut desespérer de rien. Rozalie un jour se leva de bonne heure, & descendit dans le Parc, pour goûter le plaisir de la promenade avant que le Soleil l'eût rendu impraticable: sa curiosité la fit avancer vers un grand Parterre, où l'on cultivoit toutes sortes de belles fleurs. Les Jardiniers qui arrosoient les plates-bandes, crurent devoir lui faire une politesse, & lui donnérent un bouquet des plus galans. Elle le reçut avec plaisir; mais en même tems elle regarda attentivement celui qui lui fit ce présent, & demeura fort étonnée de voir un Jardinier si bien tourné, & d'une phisionomie si revenante. Après l'avoir examiné pendant quelque

tems

tems, sans le reconnoitre, elle se retira dans le bois, où il vint bientôt la rejoindre. Vous voyez, dit-il à Rozalie, caché sous ces haillons, & défiguré à plaisir, le malheureux Comte de Hainault, qui vient apprendre la raison pour laquelle Julie l'a si legèrement oublié. En effet, il y a plus de huit jours que je n'ai reçu de ses nouvelles, & le bruit court par-tout qu'elle va quitter la maison de son Père. Il n'est que trop vrai, répondit Rozalie, que l'infortunée Julie doit partir incessamment. Mais il n'est pas moins vrai qu'elle vous est toujours fidelle, qu'elle pense continuellement à vous. Cependant, cher Comte, je vais promptement l'avertir; ne vous éloignez pas, & rassurez-vous.

Rozalie accourut me rejoindre, & m'avertit de ce qui se passoit. J'en fus extrémement surprise, je ne comprenois pas comment il se pouvoit faire que le Comte, que l'on avoit dit hors du Royaume, fut revenu en si peu de tems. Je descendis dans le Parc, & je suivis Rozalie, qui me montra de loin qui possédoit l'empire de mon cœur. Il m'apperçut, & courut au devant de nous. Je ne pus soutenir sa présence, & je me

trouvai mal, ſans pouvoir lui parler. Rozalie & le Comte firent tous leurs efforts pour me faire revenir, & y réuſſirent à la fin. Lorſque je fus en état de parler, je dis au Comte, en attachant mes yeux ſur lui : A quoi vous expoſez-vous, téméraire ? Ignorez-vous quel danger vous courez dans cette maiſon? Ne connoiſſez-vous donc pas vos ennemis ; & eſt-il prudent de ſe livrer ainſi à leur fureur ? Je ne crains rien quand il s'agit de vous voir, belle Julie, répondit-il auſſitôt, & les périls les plus dangereux ne m'intimident pas. Livré depuis quelques jours à tout ce que la crainte a de plus fort, j'ai mal auguré de votre ſilence, & je ſerois accouru ſur le champ m'éclaircir là-deſſus, ſi M. de Boiſſy lui-même ne fut venu me ſignifier un ordre de la part de mon Père, qui me commandoit de me préparer à partir pour l'Allemagne, où il jugeoit à propos que je paſſaſſe une partie de ma jeuneſſe. J'ai bien compris qu'il ne falloit pas paroitre s'y oppoſer, & j'ai reçu cette nouvelle avec un plaiſir apparent, qui en a trompé pluſieurs. En effet, au-lieu que je m'attendois à avoir auprès de moi des gens incommodes pour épier mes actions, ma feinte a réuſſi entièrement, & je

je suis parti avant-hier au matin de Boissy, avec un seul domestique, que j'ai eu soin de mettre dans mes intérêts. J'ai encore dans mon porte-feuille des recommandations pour ma route, & des Lettres de Change pour me fournir tout ce qui est néçessaire à un jeune homme qui veut briller.

Là-dessus je lui contai mon malheur & l'accident de la Lettre qui étoit tombée entre les mains de M. d'Horneville, & ne pouvant arrêter mes larmes, je lui déclarai que c'étoit alors qu'il falloit songer à nous séparer pour jamais. Les ordres sont précis, lui dis-je, il faut partir; je vais passer le reste de mes jours dans un Couvent; c'est la volonté de mon Père, & il est inutile de songer à l'attendrir. Pour vous, cher Comte, fuyez ces lieux dangereux, & tachez d'oublier l'infortunée Julie. Si vous étiez malheureusement reconnu sous cet habit, il n'en faudroit pas davantage pour vous perdre à jamais; & j'aurois encore la tristesse de voir exercer sur vous la plus rigoureuse vengeance. Que me conseillez-vous! interrompit le Comte, vous m'ordonnez de m'éloigner, & de vous oublier; y songez-vous, belle Ju-

lie ! Quoi ! je vous aurois tant aimé pour changer tout-à-coup à vôtre égard, & j'aurois le cœur de regarder d'un œil indifférent les malheurs qui fondent sur vôtre tête ! Non, puisqu'il me faut vous abandonner à la mauvaise humeur d'un Père capricieux, & puisque je ne puis vous arracher de ses mains, je m'y résous ; mais vous oublier, & ne pas vous consacrer fidèlement ma liberté, tandis que vous avez perdu la vôtre pour l'amour de moi, c'est ce qui n'entrera jamais dans mon esprit ; mon cœur s'y oppose.

Je pars donc, vous le voulez, & je vais, par une vie errante & vagabonde, chercher les dangers & les périls, pour abréger plutôt le sacrifice que je vous fais [illegible], sans plus attendre, il faut que je m'immole devant vous. En disant ces derniers mots, le Comte tira de sa poche un poignard, & le présentant à sa poitrine, il alloit commencer la scene la plus tragique. Rozalie s'en apperçut la première, & elle se jetta fort à propos sur le bras du jeune Comte, pour en arrêter le dessein. Nous tachâmes de le remettre de son désespoir, & je le co-jurai autant que je pus l'imaginer ; je lui dis même jusques-là qu'il n'avoit qu'à fon-

songer à quelque expédient honnête, & que j'y tendrois les mains, mais qu'il falloit éloigner de sa pensée des tentations si funestes. Il n'est point de milieu, belle Julie, reprit-il, après avoir un peu rêvé; ou préparez-vous à me suivre, & à fuir ce séjour odieux, ou comptez que si je n'expire point à vos yeux, c'est que je veux vous épargner l'horreur d'un tel spectacle: Consultez-vous là-dessus, je vous donne jusqu'à ce soir pour vous déterminer; si je n'ai point de réponse, ce même lieu, qui est témoin du serment que je fais, de n'en aimer jamais d'autre que vous, sera en même tems le témoin de ma mort.

Je promis au Comte de revenir à l'heure marquée, & je me retirai avec Rozalie, pour penser à ce qui venoit d'arriver. Nous rentrames au Chateau, où on nous apprit que tout se disposoit pour mon départ. Il étoit arrivé un proche parent de Rozalie, qui devoit la conduire chez elle; comme c'étoit un personnage de distinction, on le reçut avec beaucoup d'égards. M. d'Horneville après l'avoir régalé magnifiquement, lui fit prendre le divertissement de la chasse, & nous laissa le tems de nous entretenir. Ro-

zalie & moi, ſur ce que le jeune Comte nous avoit propoſé. D'un côté, me diſoit Rozalie, vous allez vous enſévelir dans un lieu ecarté du monde, auquel vous ne renoncez que par contrainte; vous livrerez-vous à la triſteſſe dans la ſaiſon que l'on conſacre aux plaiſirs? Un ennui mortel va ſuccéder à la joie qui convient ſeule à votre tempérament; & vous aurez ſans ceſſe devant les yeux le Comte de Hainault expirant par votre trop grande timidité. Que ſont donc devenus, chère Julie, ces ſentimens d'héroïne, cette noble réſolution de ſouffrir la mort même, s'il étoit néceſſaire? Où eſt ce courage qui me faiſoit douter de votre ſexe? Qu'avez-vous fait de cette tendreſſe, qui ne vous permettoit pas de prendre du repos lorſque vous n'aviez pas reçu de nouvelles du Comte? D'ailleurs ſa propoſition, toute obſcure qu'elle paroit, n'a ſans doute rien de ridicule, il prétend vous épouſer; ſon deſſein a toujours été tel; que riſquez-vous donc? Seriez-vous la première, qui par la ſuite auroit travaillé à faire réuſſir une paſſion raiſonnable? Vos Parens, en réfuſant cette alliance, doivent bien s'attendre à quelque choſe de ſemblable.

Heureuse encore que le Comte soit si sage, & qu'il veuille que vous deveniez sa femme. Votre parole est donnée; vous êtes à lui; il n'est pas surprenant qu'il vous propose de le suivre. Il faut choisir ou sa mort ou votre satisfaction à tous deux; ajoutez à cela, si vous voulez, chère Julie, ou le parfait contentement d'une intime amie, ou le regret de vous quitter dans des dispositions contraires à votre propre bonheur.

Ce discours prononcé par une personne qui a du poids sur un esprit, & que l'on a toujours regardée comme l'arbitre des résolutions qu'il falloit prendre, devoit faire une grande impression sur moi; aussi me sentis-je émue; cependant la timidité, & un reste d'amour pour mon devoir & ma réputation, qui alloit terriblement en souffrir, m'empêchoient de me rendre aux remontrances de Rozalie. Car, pensez-vous, lui dis-je, que lorsqu'il faut quitter un Père & une Mère, tel sujet que l'on croye avoir d'en être mécontent, la Nature ne se révolte pas, & ne laisse point entrevoir une longue suite de malheurs, auxquels il est comme impossible de se dérober? Vous ne souffrirez donc pas tant, me répondit Rozalie,

zalie, lorsqu'il faudra les quitter pour aller en Couvent? Mais, lui dis-je, me garantissez-vous de la calomnie de tous les mauvais esprits, qui ne manqueront pas d'interpréter ma fuite à mon désavantage? & quel établissement, après un coup pareil, puis-je espérer de faire dans le monde? Votre réputation, chère Julie, poursuivit Rozalie, ne peut souffrir d'altération, pas même de la part de ceux qui vous calomnieront; car la vérité triomphera toujours; vous ne cesserez pas d'être vertueuse, & il arrivera peut-être que vos Parens se laisseront attendrir, lorsqu'ils ne pourront plus s'opposer à votre union: au reste, ce sont vos propres affaires; livrez, si vous le voulez de gayeté de cœur, le plus passionné de tous les hommes à une mort injuste; faites voir, si vous jugez à propos, que vous n'êtes pas capable d'exécuter un grand dessein, & que c'est une folie que de compter sur les promesses des filles de votre âge. Vous m'embarrassez terriblement, répondis-je à Rozalie; je vois bien qu'il n'y a point de milieu entre la vie & la mort; le Comte m'est trop cher pour vouloir qu'il périsse; je me rends donc à vos conseils; mais une seule chose m'embarras-

se, c'est de savoir si vous voudrez m'accompagner dans ma fuite. Du moins aurai-je la consolation de posséder la plus généreuse de toutes les amies. Je le veux, ma chère Julie, & c'étoit bien mon dessein, continua Rozalie, j'ai à cet effet déja mis à part des bijoux de prix, qui pourront nous aider dans notre voyage; il ne reste plus maintenant qu'à avertir le Comte; c'est à lui à préparer ce qui est nécessaire d'ailleurs. A ces mots nous nous levames, & nous nous rendîmes à l'endroit du Parc où nous devions le trouver. Il y étoit déja, & se promenoit à grands pas; les Amans sont toujours impatiens, & le tems paroit extrêmement long quand on attend. Il étoit enseveli dans une profonde rêverie, & il nous avoua que nous venions fort à propos pour le tirer de sa mélancolie. Votre parti est pris sans doute, me dit-il; vous ne viendriez pas si ponctuellement, si vous n'étiez résolue de me suivre? Ce n'est pas sans avoir longtems combattu entre le devoir & l'inclination, lui répondis-je, en jettant un profond soupir; mais puisqu'il faut me livrer à tout ce que mon étoile me destine, j'oublie entièrement la maison de mon Père, & je

me

me mets sous votre protection; à condition cependant que vous vous conduirez toujours avec moi comme vous avez coutume; & que sitôt que nous en trouverons le moyen, nous ratifierons notre amour réciproque, par le plus sacré de tous les liens, c'est-à-dire, par un mariage régulier & honnête.

Le Comte me promit tout ce que j'exigeai de lui, & il parut fort content d'avoir Rozalie avec nous. Notre départ fut remis au lendemain matin, & il nous quitta pour aller donner les ordres nécessaires à notre déguisement. Pour nous, nous revinmes au Chateau pour préparer en diligence tout ce qui nous falloit. Je ressemblois à une personne yvre, l'horreur de tout ce qui m'alloit arriver m'ôtoit l'usage de la raison. Je n'osois pas reculer, & j'appréhendois, si je changeois de sentiment, que le Comte n'effectuât la promesse qu'il nous avoit faite de se poignarder. Je saisis le moment que la Comtesse ma mère étoit sortie: j'ouvris son cabinet, & ayant confondu une partie de ses pierreries avec des miennes, j'emportai la boëte, & je me saisis en même tems d'une bourse où il y avoit une quantité assez considérable de louis d'or.

d'or. Le souvenir de cette action me coute encore bien des larmes; je ne puis me persuader que j'aye eu l'esprit assez dérangé pour faire un coup pareil. Quoiqu'il en soit, je me munis abondamment d'espèces & de bijoux. Je n'appréhendois qu'une chose, qui étoit d'être découverte; car j'avois encore la nuit à rester dans le Chateau, & ç'en étoit assez pour s'appercevoir de ce qui manquoit; mais le hazard voulut que Madame d'Horneville n'eut besoin ni d'argent, ni de pierreries.

Je me livrai à mille réflexions lorsque je fus retirée dans mon appartement. Le péril où je m'exposois se représentoit dans toute son horreur devant mes yeux; je fus tentée plusieurs fois d'aller dès le matin me jetter aux piés de M. d'Horneville, & de lui avouer le dessein que j'avois formé de partir avec le jeune Comte de Hainault; mais l'amour de l'indépendance, & le desir de goûter les charmes de la liberté qui m'étoient inconnus jusques alors, l'emportèrent sur moi. J'éprouvai bien dans cet instant cette alternative embarrassante qu'éprouvent ceux qui combattent une tentation; je raisonnois

sonnois pour & contre, & il me sembloit qu'il y avoit à craindre pour moi de prendre un sage parti ; je m'abandonnai à une perplexité qui me conduisit jusqu'à la pointe du jour, que Rozalie, selon le mot donné, vint me trouver pour m'avertir qu'il étoit tems de quitter pour toujours un séjour où je n'avois eu que des chagrins & des peines.

Nous descendîmes toutes deux à petit bruit ; & comme nos mesures étoient bien prises, nous ne fumes rencontrées par personne. Rozalie s'étoit munie de la clef du Parc ; & le Comte de Hainault qui avoit mis un Jardinier dans ses intérêts, s'étoit chargé du soin de nous donner des habits de Cavaliers dont nous nous revêtîmes sur le champ ; ensuite nous montames à cheval, & nous nous éloignames en diligence de la Terre d'Horneville. Le Comte de Hainault nous fit marcher toute la journée, & nous nous arrêtames à la fin du jour dans une Hotellerie détournée du grand chemin, où nous nous reposâmes Rozalie & moi de la fatigue qui commençoit à passer nos forces.

Cependant M. d'Horneville ayant appris par la Comtesse son épouse que l'on ne

ne me trouvoit point dans le Chateau, me fit chercher dans le Parc & aux endroits où j'avois coutume de me promener. On se douta d'abord que je m'étois ecartée avec Rozalie, pour causer plus librement avec elle; mais quand le jour fut entièrement passé sans avoir des nouvelles de l'une ni de l'autre, on commença à craindre qu'il ne nous fût arrivé quelque fâcheux accident. La tristesse s'empara alors de toute la maison; chacun pleuroit ma perte, & on vit bien qu'il y avoit un dessein prémédité dans cette retraite. On ne douta plus de la vérité du fait, lorsque Madame d'Horneville eut déclaré qu'on avoit volé ses pierreries & son argent. Aussitôt M. le Comte d'Horneville monta à ma chambre, où ayant trouvé la porte ouverte, il entra, & apperçut sur ma toilette un papier ouvert où il lut ces mots:

Votre dureté, Monsieur, & votre cruauté me rendent aujourd'hui criminelle malgré moi; vous avez refusé de m'unir au plus aimable de tous les hommes. Ne trouvez pas mauvais que je dispose de ma personne à mon gré, & que j'évite par ma fuite, la plus cruelle de toutes les punitions que vous me prépariez:

Dieu merci, je suis à l'abri de votre colère; & je ne crains pas que vous puissiez déterrer l'endroit où je suis; soyez cependant tranquile sur ma conduite; une fille bien née n'oublie jamais l'éducation qu'elle a reçue; je vous en aurai toujours la plus parfaite obligation; mais je me souviendrai aussi toute la vie qu'il n'a pas tenu à vous de me rendre la plus malheureuse de toutes les créatures. Ne soyez pas en peine de ma chère Rozalie; sa destinée est attachée à la mienne, & sans être coupable comme moi, elle veut bien courir les mêmes risques que la COMTESSE D'HORNEVILLE, *votre fille.*

Cette Lettre produisit l'effet que j'avois desiré; on en conclut qu'apparemment j'étois hors de la portée de toutes les recherches que l'on pourroit faire; & après s'être inutilement informé de côté & d'autre, si l'on n'avoit pas vu passer deux filles seules, ou accompagnées, on jugea à propos de rester tranquile, & de pleurer notre perte. Madame d'Horneville étoit doublement touchée; jamais elle n'avoit tant perdu en un jour; une fille, une bonne amie, des diamans, & sa bourse; aussi devint-elle inconsolable, & mena-t-elle, pendant

dant quelque tems, une vie languiſſante, qui lui trancha le fil de ſes jours au milieu de ſa carrière.

Pendant que l'on étoit ainſi en peine de ſavoir ce que nous étions devenus, nous ſongions à nous éloigner de notre Province, en prenant toujours les précautions néceſſaires, de peur d'être reconnus : il ne nous arriva rien d'extraordinaire pendant le commencement de notre route ; mais à cinq lieues de Rouen nous fumes abordés par un pauvre, qui nous demanda l'aumône ; & qui, contre l'ordinaire de tous les gens de cette étoffe, avoit une des plus belles phiſionomies que l'on puiſſe jamais voir : le jeune Comte de Hainault le rebuta d'abord ; & par un certain remord, ou par une pitié qui lui étoit naturelle pour les malheureux, il lui donna une pièce d'argent. Le mandiant, touché de la générosité de notre Cavalier, le remercia dans les termes les plus polis, & nous ſouhaita un heureux voyage ; enſuite s'approchant de moi, il me dit ; le Ciel vous ait en ſa ſainte garde, Mademoiſelle la Comteſſe : je fus extrémement ſurpriſe d'être reconnue, malgré mon déguiſement, & je commençai à crain-

dre pour moi. Le Comte s'appercevant de mon embarras, m'en demanda la cause; je la lui déclarai; & aussitôt retournant sur ses pas, il questionna de nouveau le mandiant, qui promit de lui conter des choses fort curieuses, s'il vouloit lui permettre de nous accompagner. Le Comte étant bien-aise de s'assurer de cet homme, lui permit de nous suivre.

Nous arrivames enfin à Rouen, & nous descendimes dans une fameuse Hôtellerie, toujours accompagnés de nôtre homme; il se mit en devoir de nous servir, & après avoir fait un bon repas, il parla en ces termes. Vous voyez, Messieurs, puisque vous voulez passer pour tels, un misérable que la fortune a pris plaisir à tourmenter depuis qu'il est au monde. Je suis né de Parens opulens, mais dont la mauvaise conduite a dissipé une grande partie du bien qui devoit me revenir; le feu ensuite détruisit le reste, & je me vis à l'âge de seize ans obligé de me mettre en maison, pour y servir sur le pié de Laquais. J'entrai au service de M. le Chevalier du Breuil, qui dans ce tems-là augmentoit son train, à cause de son mariage avec l'infortunée Adélaide, dont vous devez savoir l'histoire. Il m'arriva

dans la prémière année de mon ſervice, un accident, qui penſa me couter la vie, & qui me fit connoitre quelle étoit l'humeur du maitre que je ſervois. Il m'avoit donné la commiſſion d'aller reçevoir de l'argent à quelques lieues de ſa Terre; j'y allai; mais en revenant, je fus aſſailli par des voleurs, qui me prirent impitoyablement tout ce que j'avois, me dépouillèrent encore par-deſſus le marché, & me renvoyèrent tout couvert de bleſſures, ſans que j'oſaſſe m'en plaindre. Je ne ſavois comment annoncer cette fâcheuſe nouvelle au Chevalier du Breuil, & je ne me ſentois pas aſſez hardi pour me préſenter devant lui; cependant, il fallut bien qu'il apprit mon malheur. Sitôt qu'il en fut inſtruit, il vint me trouver dans ma chambre, & me traitant de coquin & de voleur, il me déchargea ſur le corps & ſur la tête une volée de coups de canne, qui me mirent dans un état peu différent de celui de la mort.

Je reſtai près de deux jours ſans connoiſſance, & il y a toute apparence que je ſerois mort en cet état ſans aucun ſecours, ſi une femme, qui avoit entendu raconter par mon maitre le cruel chatiment dont il m'avoit puni, ne fût venue

pour me soulager, & m'apporter des remèdes propres à guérir mes blessures. Je fus longtems sans pouvoir me lever; mais à la fin ma jeunesse & mon tempérament m'ayant permis de me tenir sur mes jambes, je me préparai à aller demander pardon au Chevalier, & à le prier de me garder chez lui: Je le trouvai par bonheur ce jour-là beaucoup plus doux qu'à son ordinaire; il avoit appris par des voies certaines que j'avois été réellement volé, & qu'il n'y avoit point de ma faute. Il me promit donc de me garder, à condition qu'il diminueroit la moitié de mes gages, pour se récompenser de la perte que j'avois faite. Quelque dure que me fut une telle proposition, il fallut y passer sans dire mot; je rentrai dans toutes mes fonctions, & je puis dire, à la louange de l'infortunée Adélaïde, que je n'y ai rien perdu; car elle me donnoit de tems en tems de quoi adoucir ma destinée. Quelque mois après je fus témoin de la disgrace d'Adélaïde; je fis de mon côté tout ce que je pus pour lui procurer quelques soulagemens. Sa misère me toucha sensiblement, & la différence de sa situation d'avec celle où je l'avois vue auparavant, me tiroit sans cesse les larmes des yeux. En

En effet, cette belle Dame étoit quelquefois réduite à me demander du pain bis; son cruel mari lui refusoit jusqu'à son nécessaire, & enfin nous fumes tous témoins de sa noire trahison, dans le tems même que nous croyions qu'il lui avoit sincèrement pardonné. Tout le voisinage regretta cette victime de la vengeance du Chevalier; on lui reprocha plusieurs fois sa mort, & il fut mandé en Cour, comme vous le savez; mais à cette fois l'imposture triompha de la vérité, & à l'aide de plusieurs faux témoins, que son crédit & ses richesses lui avoient aquis, il se tira d'affaire, & revint dans ses Terres, pour exercer sa barbarie & sa cruauté sur quelque nouvel objet. Ne pouvant dans son canton trouver de quoi se satisfaire, il alla jusqu'à Horneville, où il demanda, pour son épouse, la jeune Comtesse, ici présente, mais la réputation d'homme cruel & emporté, qu'il s'étoit déjà aquise, jointe à l'amour que vous ressentiez, Madame, pour le jeune Comte de Hainault, déconcerta son dessein, & je le vis cent fois enrager, & méditer quelque funeste coup.

Un jour qu'il étoit apparemment oc-

cupé de quelque nouvelle extravagance, il me fit appeller, & après m'avoir fait plusieurs belles promesses, dont j'ignorois la cause, il me demanda si je me sentois assez résolu pour exécuter une action sanguinaire. Je frémis à cette proposition, & mes sens glacés me laissèrent à peine le pouvoir de répondre. J'appris de sa propre bouche qu'il s'agissoit d'assassiner le Comte de Hainault, & pour me tirer d'affaire avec le Chevalier du Breuil, je jugeai à propos de lui promettre que j'en viendrois à bout. Il n'y eut pas de caresses qu'il ne mit en usage pour me remercier. De Laquais, je devins son Valet de chambre, & qui plus est son confident. Je m'en voulois cependant à moi-même, d'avoir aquiescé à un pareil crime. Je m'imaginois toujours être poursuivi de la Justice, & je craignois qu'un tel projet ne vint à se découvrir dans la suite. Persuadé de ma fidélité, le Chevalier jugea à propos de me récompenser d'avance; il me fit présent de cent pistoles, que je le priai de vouloir bien me garder.

Quelques mois se passèrent, sans qu'il me parlât de vous; mais à la fin sa jalousie se réveilla, & il me somma d'accomplir

plir ma promesse. J'eus ordre de me trouver à l'entrée d'un bois, par où le Comte devoit passer, & là, accompagné de plusieurs autres méchans garnemens, je devois arracher la vie à un homme qui ne m'avoit jamais fait de mal, & que je ne connoissois pas encore. Pardonnez, Monsieur, interrompit ici le mandiant, si j'ai osé promettre à mon maître de plonger mes mains dans votre sang, & excusez-moi en faveur du stratagême que je jouai, pour vous faire éviter le coup mortel qui vous menaçoit. En effet sans moi vous étiez indubitablement assassiné, & vous n'eussiez jamais pû échapper à la cruauté de mes complices. Le Chevalier avoit appris que vous rendiez de fréquentes visites à la jeune Comtesse, & il savoit que dans ces sortes de parties vous ne vous faisiez accompagner ordinairement de personne; il vous connoissoit pour brave; & apparemment avoit-il quelque raison particulière pour nous en avertir; c'est pourquoi il nous dit de nous tenir sur nos gardes, & de vous attaquer tous les quatre à la fois.

Nous partimes le matin pour aller à votre rencontre, & nous vous vimes effectivement; mais le respect que votre

personne m'inspira, & la crainte de me souiller par un tel crime, excitèrent un tremblement universel dans tout mon corps, qui seul étoit capable de m'ôter le pouvoir de rien entreprendre contre vous. Mes camarades, qui avoient reçu ordre de m'obéir, ne savoient pourquoi je vous avois laissé passer; ils m'en demandèrent la raison, & je leur répondis, pour m'excuser, que j'avois vu plusieurs Gentilshommes à l'écart, & que je n'avois pas jugé à propos de nous exposer nous-même à un malheur évident: nous revinmes donc comme nous étions partis, & j'eus l'indiscrétion d'avouer à l'un des trois scélérats qui m'accompagnoient, qu'il n'avoit tenu qu'à moi de vous attaquer, & que l'excuse dont je m'étois servie, étoit fausse & chimérique. Je ne comptois pas me confier à un traitre, & je ne songeois pas qu'un homme, capable de livrer ses mains à l'iniquité, est capable en même tems des crimes les plus noirs.

Le Chevalier du Breuil fut mortifié d'apprendre que nous avions manqué notre coup; il me loua cependant de n'avoir rien risqué; mais quelques jours après m'ayant encore réitéré ses instances,

pour

pour accomplir ses barbares vœux, je lui répondis que la disposition de mon cœur étoit changée, & que l'horreur du crime, jointe à l'appréhension du supplice, qui devoit nécessairement le suivre de près, m'empêchoit de lui rien promettre. Ce refus loin de le faire rentrer en lui-même, ne servit au contraire qu'à l'irriter davantage, & l'appréhension de voir son projet revelé, lui fit prendre la résolution de m'envelopper dans sa vengeance. Tels sont les méchans hommes; un crime ne leur suffit pas; souvent le prémier en entraine après lui une quantité d'autres. Tel est le Chevalier du Breuil; vous le connoissez, c'est pourquoi je ne crains pas que le portrait que j'en fais vous paroisse exageré. A peine avoit-il juré ma perte, que le traitre à qui j'avois indiscretement revelé mon secret, l'alla communiquer à mon maitre. Tout autre eut été charmé de me trouver innocent & incapable de commettre un tel forfait; mais il auroit fallu avoir de l'humanité pour conserver de tels sentimens. Sitôt que j'eus appris ce qui se tramoit contre moi, je pris le parti d'avertir le Juge du lieu, de l'embarras où je me trouvois; cet homme me promit

d'abord qu'il me rendroit service ; & il l'auroit fait sans doute, si le Chevalier du Breuil n'eut trouvé le moyen de le corrompre.

Abandonné de tout le monde & sans aucun appui, je pris la résolution de quitter la maison de mon maitre sans l'avertir de mon départ ; je sortis de chez lui avec quelque peu d'argent qui me restoit ; car je n'avois osé lui demander celui qui m'étoit dû. Je m'imaginois goûter par-tout ailleurs un sort bien plus tranquile, & je me félicitois déjà d'avoir eu assez de force sur mon esprit pour refuser de commettre le plus noir de tous les attentats, lorsque je fus attaqué par plusieurs voleurs, qui non contens de me prendre tout ce qu'ils trouvèrent sur moi, me laissèrent presque mort sur la place, & se lassèrent par plusieurs reprises de m'assommer à grands coups de baton. Je serois indubitablement péri, si des personnes charitables ne m'eussent soulagé, & ne m'eussent fait conduire dans une Hotellerie voisine, d'où je ne suis sorti qu'après être guéri : il y a bientôt quinze jours que je me porte mieux, & que je me suis hazardé à marcher, pour gagner, en demandant ma vie, quelque

Ville

Ville où je puiſſe être à l'abri des pourſuites du Chevalier du Breuil.

Le Comte de Hainault avoit ecouté cet homme avec beaucoup d'attention; il admiroit les deſſeins de la Providence qui n'avoit pas permis qu'il tombât dans les pièges que ſes Ennemis lui avoient tendus. Pour nous deux Roſalie & moi, nous ne pumes nous empêcher de frémir à ce récit; tous en général nous conçumes une horreur & une indignation invincible pour le malheureux Auteur de nos maux, & nous réſolumes de garder avec nous un homme à qui nous avions eu, ſans le ſavoir, de ſi grandes obligations; cette propoſition lui fit plaiſir, & il nous promit d'attacher ſa deſtinée à la nôtre, de nous ſuivre par-tout, & de s'expoſer pour nous aux plus grands dangers.

Cependant nous avions réſolu de ne pas demeurer à Rouen, d'où nous ſerions partis dès le ſur-lendemain, ſans une avanture des plus tragiques. Le maître de l'Hotellerie dans laquelle nous étions deſcendus, ſe trouva juſtement être le fils d'un ancien Intendant du Comte d'Horneville mon père; ce vieux domeſtique, après avoir gagné ſuffiſamment de

de bien, & ne pouvant plus gerer nos affaires à cause de son grand âge, avoit pris le parti de venir demeurer avec ses enfans qu'il avoit établis à Rouen. Malgré notre déguisement il nous reconnut, & dissimula cependant jusqu'à ce qu'il pût être informé de la raison pour laquelle nous étions ainsi travestis. Je ne m'apperçus pas d'abord que cet homme me connoissoit, & l'attache que j'avois pour le Comte m'empêchoit de prendre garde à d'autres circonstances indifférentes; mais Rozalie remarquant l'attention du père de notre Hôte, le regarda fixement, & m'avertit que c'étoit notre vieux Intendant.

A cette surprenante nouvelle je me sentis troublée; je commençai à craindre, que pour rendre service à une maison qui lui avoit fait sa fortune, ce fidèle ami du Comte mon père, ne lui donnât de nos nouvelles en diligence, & qu'il ne nous fît arrêter en vertu de notre déguisement. Je passai la nuit dans cette appréhension. A chaque moment je m'imaginois voir entrer des gens de la Justice dans ma chambre, pour me conduire en prison. D'un autre côté, je craignois que le Comte de Hainault me voyant en

sa puissance, ne voulut profiter de l'ascendant qu'il avoit sur moi pour hâter son bonheur. J'avois vu Rozalie assez portée à me conseiller de ne le pas rebuter. Tout m'accabloit à la fois; & ce fut à propos que le point du jour vint dissiper mes appréhensions, & me procurer un doux sommeil qui ne servit pas peu à tranquiliser mes esprits. En effet, sitôt que je me fus reposée, je sentis renaitre mon courage; semblable à ces personnes que la nuit intimide, & que le jour rassure, je me faisois secrettement la guerre d'avoir été assez foible pour craindre.

Sur ces entrefaites le vénérable veillard, sachant que j'étois visible, me fit demander la permission de venir me voir; je la lui accordai, & m'apprêtai en même tems à une nouvelle scene assez difficile à soutenir dans les circonstances présentes. Je ne pus m'empêcher de montrer un peu de confusion à son approche, & je lui fis voir par un modeste coloris qui me monta au visage, que je n'avois pas coutume de me servir de l'habit que je portois. Après m'avoir fait plusieurs politesses, il me parla de la sorte: Il est inutile, Mademoiselle, de vous faire un long

long discours pour vous prouver que j'ai l'honneur de vous connoître, & que j'ai toutes les obligations possibles à votre illustre Maison; mais je vous avoue qu'il est difficile à croire quelle a été & quelle est encore ma surprise de vous voir ainsi travestie avec la belle Rozalie, & accompagnées toutes deux par un jeune Seigneur dont j'ignore le nom.

Se pourroit-il faire, Mademoiselle, qu'oubliant cette belle & noble éducation que vous avez reçue de vos Parens, & qu'outrageant le plus respectable de tous les Pères & la plus tendre de toutes les Mères, vous soyez dans la disposition de leur faire un affront irréparable? Non, je ne puis me persuader ce que je vois, & je ne reconnois plus la sage Julie qui s'est toujours distinguée par sa modestie. Declarez-moi donc, Mademoiselle, si vous le jugez à propos, quel est votre dessein, quelles sont vos raisons; & si vous avez quelque confiance en moi, & que vous desiriez réparer la démarche que vous avez faite, il est encore tems; je trouverai le moyen de vous remettre *incognito* chez vos Parens, sans qu'ils sachent jamais ce qui vous est arrivé.

Je restai quelque tems sans répondre

à ce

à ce vénérable vieillard; ses avis me paroissoient sages, & je savois bien que j'avois tort; mais la passion l'emportoit encore sur toutes les réflexions que je faisois: Je lui dis que des chagrins extraordinaires m'avoient obligée de prendre la fuite, & que mon dessein étoit de me marier sitôt qu'il seroit possible au jeune Cavalier qu'il avoit vu avec nous & qui s'appelloit le Comte de Hainault. A ce nom, je vis le vieillard changer de couleur; il parut à son tour plus embarrassé que moi, & je remarquai dans son air quelque chose de trouble. Quoi! Mademoiselle, continua-t-il, vous comptez épouser le Comte de Hainault, & désobéir aux ordres de M. d'Horneville; non contente d'avoir refusé le plus riche parti de toute la Province, vous vous opiniâtrez à rester malheureuse tout le reste de vos jours, & à vous unir à un homme qui ne peut être votre époux que par le plus grand de tous les crimes.

Ces paroles dites avec beaucoup de feu, & par un homme qui m'avoit connu dès mon enfance, ne firent qu'une légère impression sur mon esprit; j'aurois dû cependant demander ce qu'elles signifioient; mais étourdie par mon amour

mour & par la présence d'un homme qui me reprochoit avec justice une mauvaise démarche, je n'eus pas la force de lui repliquer, & je lui donnai le tems de poursuivre de la sorte : Mettez promptement ordre à cette importante affaire, Mademoiselle ; quittez, je vous le conseille, pour des raisons que je ne puis vous reveler pour le présent, quittez le Comte, & retournez à Horneville ; vous y trouverez tout le monde dans une consternation universelle de vous avoir perdue, & vous leur procurerez une joie incroyable de vous retrouver. Je crois même devoir faire quelque chose de plus que de vous exhorter. Rendez-vous de bonne grace à mes remontrances que je vous fais les larmes aux yeux. Acceptez l'offre que j'ai l'honneur de vous faire d'une chaise de poste qui vous reconduira avec votre amie Rozalie ; car je ne puis, sans trahir ce que je dois à votre Maison, vous garder davantage ici sans en avertir Monsieur & Madame d'Horneville.

Le vieillard s'en alla là-dessus, & me laissa entrevoir ce qu'il avoit prémédité dès la veille, c'est-à-dire, qu'il alloit écrire à Horneville pour donner de mes

nou-

nouvelles, & de celles de Rozalie. Je me livrai pour cette fois à toute l'amertume de mes réflexions, & j'aurois desiré voir le Comte pour lui faire part de ce qui venoit d'arriver; mais il étoit sorti dès le matin afin de prendre les mesures pour nos correspondances, & pour statuer avec un Banquier sur plusieurs lettres de change dont il devoit se munir. Il revint enfin sur le midi; mais ce ne fut que pour être témoin d'une triste avanture. Il étoit arrivé la veille dans notre Hotellerie deux hommes qui y avoient couché, & qui avoient fait une dépense assez considérable; ces deux coquins cherchant le moment de sortir sans payer, descendirent, & profitèrent du tems qu'il n'y avoit qu'une servante dans la cuisine, pour se saisir de plusieurs pièces d'argenterie; & après avoir menacé la servante de la tuer si elle les déclaroit, ils prirent le chemin de la porte, où le fils de nottre Intendant accompagné de deux de ses amis, les arrêtèrent pour leur faire payer ce qu'ils devoient. Le bon vieillard descendit, & les accusant d'avoir volé dans la cuisisine, selon le rapport de la servante, il reçut un pot d'étain par la tête qui, le

faisant tomber par terre, lui ôta la vie sur le champ.

Ces deux misérables, après avoir fait ce coup, se tournèrent du côté de la porte pour s'enfuir, & ils seroient sans doute venu à bout de se retirer des mains de ceux qui vouloient les retenir, sans le jeune Comte qui, entendant beaucoup de bruit, & craignant que ce ne fut à notre occasion, mit l'épée à la main, & arrêta les fuyards qui étoient déjà sur le pas de la porte. Rozalie avoit entendu une partie de la dispute, & ne se mettoit guère en peine de s'informer du reste; pour moi qui avois l'esprit troublé, je m'imaginai que l'on cherchoit querelle au Comte, & rappellant tout mon courage, je descendis en bas avec mon épée, dans le dessein de défendre la vie de mon cher Comte aux dépens même de la mienne. Mais quelle fut ma surprise! lorsque je vis le corps du vénérable vieillard qui venoit de me faire des réprimandes, étendu par terre, sans mouvement, ensuite deux hommes que l'on attachoit avec des cordes, de crainte qu'ils n'échapassent, & le jeune Comte qui, leur tenant la pointe sur la gorge, les pressoit d'avouer leur mauvaise intention.

Sitôt

Sitôt qu'on les eut attachés surement, le Comte vint vers moi, & me conseilla de remonter dans mon appartement, & de n'en point sortir de peur d'être obligée de répondre à mille questions inutiles que les gens de Justice, qui alloient arriver dans l'instant, ne manqueroient pas de faire. J'obéis à son conseil prudent, & j'allai rejoindre Rozalie, qui ignorant encore la mort du Père de notre Hôte, s'apprêtoit à rire de mon attitude martiale. Je lui appris le funeste sort de cet honnête homme, & nous raisonnames ensemble sur la suite d'une telle affaire. Quelque surprenant & quelque fâcheux que fut cet accident, j'avouerai cependant ici sincèrement la corruption de mon cœur; je me réjouissois en secret de la mort de notre ancien Intendant, parce que par-là je me voyois à l'abri des précautions qu'il devoit prendre pour me remettre entre les mains de mes Parens; mais j'appréhendois toujours que les informations que l'on devoit faire ne tournassent à mon desavantage. En effet, deux filles travesties en Cavaliers, & trouvées dans une maison dont on vient d'assassiner le maître, cela me paroissoit & étoit réellement

ſuffiſant pour nous enfermer juſqu'à ce qu'on eût pu découvrir qui nous étions.

Je communiquai cette dernière penſée à Rozalie; quoiqu'elle eût autant de ſujet d'appréhender que moi; ſoit qu'elle eût plus de courage, ou qu'elle cachât mieux ce qu'elle penſoit pour me raſſurer, elle ſe mocqua de ma crainte, & badina beaucoup ſur ma foibleſſe qui me faiſoit regarder la moindre choſe comme dangereuſe. Quoique me put dire Rozalie, je croyois ma peur fondée; & née plus craintive qu'elle, je ſongeois déjà au moyen de me ſauver. Je me déterminai cependant à reſter, & puiſque j'avois quitté la maiſon de mon Père pour unir ma deſtinée à celle du Comte & de mon amie, je conclus que je devois perſéverer juſqu'a la fin, & qu'il ne falloit pas reculer vis-à-vis un danger, qui peut-être n'auroit pas de fâcheuſes ſuites.

Ce qui me tourmentoit le plus, c'étoit le remords continuel d'avoir mis pour jamais ma réputation dans une ſi mauvaiſe odeur parmi tous les honnêtes gens. Amour, me diſois-je à moi-même funeſte amour! que n'ai-je pris plus de ſoin de t'étouffer dans mon cœur, dès ton commen-

mencement! Pourquoi ai-je sitôt oublié la voix du devoir, qui me crioit sans cesse de me méfier de tes traits? Que je ressemble à présent à ces personnes que je blamois en lisant leurs avantures dans des Livres faits exprès pour m'instruire, & me mettre en garde contre des tentations que je croyois pouvoir surmonter aisément, & ausquelles pour punition de ma trop grande vanité, j'ai misérablement succombé! Du moins que ceux qui liront ceci, apprennent à ne se point fier sur leurs propres forces, & à ne jamais étouffer en eux les prémiers sentimens d'honneur qui ne manquent pas de nous reprocher le mal que nous sommes tentés de faire. Une chute en attire toujours une autre, & lorsqu'une fois on suit son penchant, on s'abandonne sans scrupule à ce que l'on blamoit soi-même.

Il n'étoit plus tems malheureusement de faire des réflexions, il auroit fallu m'y prendre de meilleure heure; enfin je m'apprêtai à souffrir, & je supportai dans la suite avec beaucoup de douceur, tout ce qu'il plut à la Providence m'envoyer de peines & de chagrins. L'on s'accoutume en effet, au mal comme au bien; il est vrai, avec cette différence, que

l'un coute beaucoup plus que l'autre. La misère a même ceci de plus utile que la tranquilité, c'est que l'on apprend par celle-là à vivre, & que par celle-ci l'on ne devient que pareſſeux.

Pendant que je me livrois ainſi toute ſeule à diverſes réflexions, l'on ne laiſſoit pas que de faire toutes les formalités accoutumées pour s'aſſurer de la vérité du fait. L'on avoit entendu dire dans la Ville que le bon vieillard, qui avoit été tué, avoit eu des ennemis, qui paſſoient pour vindicatifs. L'on dreſſa le Procès verbal des choſes, & l'on emmena priſonniers les deux hommes qui avoient aſſaſſiné le Père de notre Hote. Le lendemain l'on vint prendre les noms de tous ceux qui étoient dans la maiſon; nous nous donnames tous quatre des noms étrangers, & nous allames faire la dépoſition de ce que nous avions vu ou entendu. L'on nous renvoya enſuite, avec ordre de paroitre quand nous en ſerions requis. Cette clauſe me fit de la peine, & j'en parlai au jeune Comte, qui m'aſſurant que c'étoit l'uſage, calma encore une fois ma crainte mal fondée.

Il eſt vrai que nous étions totalement innocens d'un crime ſi horrible; mais quel-

quelquefois les affaires changent si promptement de face, que sous un simple soupçon, l'on est enveloppé dans l'accusation des criminels, & que l'on se trouve obligé de rester des années entières dans des prisons, dont l'on sort souvent sans réparations. Le Comte avoit trop de cœur pour sortir de Rouen que le Procès ne fût entièrement fini; des gens mal intentionnés s'étoient imaginés qu'il trempoit dans cet assassinat, & le public, qui se laisse aisément prévenir par de faux rapports, s'attendoit à le voir poursuivre extraordinairement; mais il en fut bientôt desabusé par l'Arrêt que le Juge rendit. Les deux hommes furent déclarés seuls criminels de l'assassinat, qui n'étoit pas prémédité, & condamnés à être fait mourir en place publique; ce qui fut executé dans le même jour.

Le Comte vint nous apprendre cette nouvelle, qui nous mettoit à l'abri de toute fâcheuse catastrophe; nous ne songeames donc qu'à nous divertir, & à voir ce qu'il y a de remarquable dans la Ville de Rouen. Je n'en ferai point la description; tout le monde sait assez ce qui en est, sans grossir le récit de mes avantures par des inutilités & des choses indifférentes:

Je dirai ſeulement que nous viſitames les Egliſes, & que nous entrames dans plusieurs beaux Bâtimens, dont j'admirai la décoration & le bon goût. Ce qui me parut le plus digne d'être remarqué, c'eſt, à mon avis, le beau Pont qui traverſe la Seine; je le vis ouvrir pour laiſſer paſſer les Bâtimens, & j'avoue que je n'avois encore rien vu juſques-là de ſi ſurprenant & de ſi bien inventé. Le Cours, qui eſt à la deſcente du Pont, avoit pour moi bien des appas, la vue en eſt belle, & la ſituation en eſt charmante. Je trouvai cet endroit fort propre à rêver lorſque je pouvois me ſouſtraire à la converſation; le Comte s'en appercevoit quelquefois, & après m'en avoir fait doucement la guerre, il faiſoit tout ce qu'il pouvoit pour me diſſiper, & me ramener à la gayeté. Sa complaiſance & ſon amour étoient extrêmes; je remarquai qu'il ſe faiſoit violence pour ne me pas déplaire, & pour me tenir la parole qu'il m'avoit donnée de ne me point tourmenter ſur cet article.

Quelque grand cependant que fut le reſpect qu'il avoit pour moi, il ne l'empêcha pas de tenter tout ce qu'il put pour me rendre traitable. Il entra un jour de

grand matin dans mon appartement, & me trouva au lit. Rozalie étoit sortie par hazard pour faire quelqu'emplette dans la Ville. Vous voyez, me dit-il, belle Julie, le plus malheureux de tous les hommes; j'ai en ma possession le plus beau de tous les trésors, & je n'en suis cependant pas le maitre. Vous m'avez assez aimé, j'en conviens, pour tout abandonner & me suivre, mais vous ne m'aimez pas assez pour me rendre heureux. Quelle preuve voulez-vous de mon amour? Qu'exigez-vous de moi pour vous satisfaire? Commandez; mais en même tems attachez une récompense à l'épreuve que vous m'ordonnerez; & que cette récompense soit vous-même.

J'exige de vous, lui répondis-je, que vous me laissiez en repos, & que vous attendiez le tems que nous sommes convenus d'attendre; le sacrifice que je vous fais de tout ce qu'après vous j'avois de plus cher au monde, doit, mon cher Comte, vous tenir lieu pour le présent de toute autre chose; ne me contraignez pas, de grace, à me repentir de vous avoir aimé & de m'être abandonnée à mon penchant. Croyez qu'on ne peut avoir plus de tendresse

que j'en ai pour vous ; mais ſoyez perſuadé en même tems que jamais je n'oublierai les leçons que j'ai reçues dans mon enfance, c'eſt-à-dire, les ſentimens d'honneur & de ſageſſe ; je vous pardonne cependant votre vivacité, en faveur de la promeſſe que vous me ferez d'être plus réſervé à l'avenir ; car vous ne devez rien eſpérer de moi, que vous n'ayez trouvé le moyen de contracter un mariage bon & valable.

La propoſition n'étoit pas aiſée à exécuter ; car il nous manquoit les Pièces néceſſaires pour l'effectuer. Tous deux extrêmement jeunes, ſans titre qui prouvat le conſentement paternel, nul parent auquel nous puiſſions avoir recours ; une ſeule choſe nous promettoit la réuſſite de cette affaire, c'étoit l'argent ; le Comte ſavoit auſſi-bien que moi, combien ce méral a de pouvoir dans le monde, ſur-tout parmi quelques Eccléſiaſtiques, qui amorcés par l'eſpoir de la récompenſe, & pouſſés autant par l'intérêt que par un démon caché, qui nous porte au mal, ne font ſouvent aucune difficulté de prévariquer les loix les plus ſaintes, & que la ſageſſe même a dictées. Il fallut donc ſe réſoudre à attendre, & il

il vit bien qu'il n'y avoit pas moyen de m'attendrir sur cet article. Je souffrois néanmoins beaucoup de parler contre mon penchant; ma passion étoit au moins aussi forte que la sienne; mais un reste de pudeur, triste débris d'un honneur chancelant, étoit plutôt la cause de mon refus, que la véritable vertu que je ne connoissois presque plus.

Ennuyé de ma rigueur, & voulant en faire cesser le prétexte, le Comte se donna plusieurs mouvemens pour chercher quelque Prêtre intéressé, qui voulut bien nous marier; il n'eut pas grande peine à en trouver; mais le hasard voulut que tous n'osèrent condescendre à la volonté du Comte, par l'appréhension d'éprouver le même sort qu'un de leurs Confrères, qui venoit d'être taché pour un mariage caché, & contracté sans les formalités nécessaires.

On ne sera peut-être pas fâché de voir ici le précis de cette avanture, dont Paris fut le théatre. M. le Marquis de N.... en arrivant d'une de ses campagnes, se logea dans un quartier de cette Ville, où demeuroit une Demoiselle de fort bonne maison, que ses Père & Mère avoient destinée à un homme de Robbe.

Mal-

Malgré mille belles qualités le Confeiller n'avoit pu parvenir à lui plaire. Plus il trouvoit d'obftacles du côté de la Belle, plus il l'aimoit; mais plus il s'étudioit à lui prouver fon amour, moins la Belle y étoit fenfible.

On crut d'abord que le caractère d'indifférence étoit la feule caufe de la froideur que la Demoifelle affectoit; mais on s'apperçut bientôt qu'elle haïffoit trop le Confeiller pour ne pas aimer quelqu'un. Pendant que chacun raifonnoit à fa mode, le Marquis de N.... qui étoit un Officier des plus accomplis, avoit trouvé le moyen de perfuader fa belle voifine, en fe fervant apparemment d'autres termes que de ceux qui font en ufage au Palais. Quand on eft né d'un caractère doux, la chicane fait toujours peur. Auffi ces Amans furent-ils bientôt d'accord; il ne manquoit plus, pour rendre leur bonheur complet, que le confentement de leurs Parens pour fe marier enfemble; mais fi c'étoit la formalité la plus néceffaire, c'étoit auffi la plus difficile.

Les gens d'armée paffent volontiers fur les obftacles; celui-ci ne fut pas capable de déconcerter le Marquis de N.... il rangea les Père & Mère de fa Belle, à

la

la raiſon, & il en obtint tout ce qu'il voulut, quand ils furent réduits au point de ne pouvoir lui rien refuſer.

Ce fut de ce mariage que naquit une fille plus belle que l'amour. Elle reſſembloit en tout à ſa Mère ; mêmes traits, mêmes inclinations ; enfin le plus beau corps du monde renfermoit le cœur le plus tendre qui fut jamais. Flore ne tarda guère à briller. Ses appas naiſſans lui attirèrent une foule d'adorateurs ; l'humeur complaiſante de la Mère ſe remarquoit juſques dans l'éducation de ſa fille ; chacun aſpiroit à la conquête de ce jeune cœur ; mais elle n'étoit réſervée qu'à un honnête Laquais qui étoit à ſon ſervice.

La liberté qu'ils avoient de cauſer enſemble ſur les défauts de tous les Cavaliers qui ſe préſentoient pour épouſer la belle Flore, lui fit inſenſiblement faire réflexions ſur la bonne mine de ſon Domeſtique. Celui-ci, qui n'avoit que trop bien remarqué les charmes de ſa Maitreſſe, & l'aſcendant qu'il avoit ſur ſon eſprit, eut l'audace d'attaquer ſon cœur, & le bonheur de la réduire.

Flore joua donc à ſes Parens le même tour que ſa Mère avoit joué aux ſiens. Il ſem-

sembloit d'abord que ceux-là avoient mauvaise grace de se plaindre de la mauvaise conduite de leur fille, qui pouvoit s'excuser sur leur exemple; mais les intéressés jugent tout autrement que leurs Juges; on voit toujours de mauvais œil dans les autres le portrait du crime que l'on a commis. Flore fut donc chagrinée; on la fit enfermer dans un Couvent, & il est aisé de croire que le Laquais, dont les services étoient si agréables à sa jeune Maitresse, eût été tout au moins réprimandé, s'il n'eût jugé plus expédient d'éviter exactement la rencontre des gens de Justice que l'on dépêcha contre lui.

Il fut donc assez heureux pour se dérober aux poursuites; mais il ne put éviter de subir en effigie le supplice que l'on destine aux Domestiques qui entrent trop avant dans les bonnes graces de ceux qu'ils servent. Il paroitra d'abord que l'exécution d'un tel jugement doit faire finir l'avanture; elle ne servit cependant qu'à préparer d'autres évènemens. La belle Flore étoit constante dans ses amours; elle avoit trouvé le sécret de tromper ses Parens par un faux repentir. Elle amusa autant de tems qu'il en fallut

pour

pour disposer le mariage qu'elle avoit résolu de contracter avec son Amant. Celui-ci se trouva, je ne sai par quel hazard, en état de faire le gros Seigneur; il parut dans le monde sous un nom nouveau, & ayant mis dans ses intérêts un Ecclésiastique intéressé, il épousa la belle Flore, & l'enleva de chez ses Parens.

Nouveau Procès, qui sans doute eût été loin, si les Parties n'eussent mieux aimé s'accommoder à l'amiable. Il n'y eut que le pauvre Ecclésiastique qui fut puni d'avoir marié imprudemment deux personnes sans le consentement de leurs Parens, & sur l'exposé de plusieurs faux témoins, qui eussent mal passé leur tems si le Procès eût été poursuivi.

Il ne fut par conséquent plus question de songer à nous marier à Rouen; & le Comte, qui se déplaisoit dans un endroit où il se trouvoit un invincible empêchement à notre union, nous avertit de nous disposer à partir pour Paris, où il comptoit pouvoir plus en sureté exécuter notre dessein.

Pendant que nous nous préparions à aller dans cette superbe Capitale, on étoit dans une grande inquiétude à Hornevil-

neville ; on avoit entendu dire que le Comte de Hainault, que l'on avoit cru en Allemagne, avoit rejoint la jeune Comteſſe & la belle Rozalie à quelques lieües de chez elle ; mais l'on ne pouvoit déſigner l'endroit vers lequel ils avoient tourné leurs pas ; le Comte avoit ménagé une ſecrete correſpondance pour être informé de tems en tems de ce qui ſe paſſoit là-bas ; on lui manda à Rouen le bruit qui couroit à ſon ſujet, & pour donner le change à ceux qui auroient pû le pourſuivre, il écrivit une Lettre à un de ſes amis, par laquelle il lui mandoit qu'il s'étoit embarqué avec ſon aimable compagnie, & qu'il avoit fait voile vers l'Angleterre, où ils étoient arrivés heureuſement, & d'où ils devoient partir pour s'éloigner encore plus loin, d'abord que le tems le permettroit. Cette Lettre fit tout l'effet qu'il en avoit eſperé. M d'Horneville en ayant eu communication, deſeſpéra de nous revoir jamais ; & ce malheureux Père ſe livra à une triſteſſe qui le réduiſit bientôt à une grande maladie.

Ce fut à cette fauſſe nouvelle que Madame d'Horneville ne put réſiſter ; le

le chagrin la saisit violemment, & elle ne put jamais faire sortir ses larmes. Sa douleur qui étoit renfermée en-dedans, la conduisit en peu de jours au tombeau. L'on m'a conté depuis que rien n'étoit si touchant que d'entendre cette vertueuse Mère se plaindre de la mauvaise conduite d'une fille qu'elle avoit tendrement aimée ; elle reprochoit au Comte son époux d'avoir été trop sévère, & d'avoir occasionné ma fuite ; & lui à son tour se desespéroit de me voir enlevée par celui qui ne pouvoit devenir mon mari, que par un crime affreux: Pour le Chevalier du Breuil il pensa crever de dépit de me voir echaper à sa vengeance.

Le jeune Comte de Hainault ayant appris l'état des affaires d'Horneville, commença à former les plus belles espérances ; il voyoit en perspective ses voeux accomplis ; & ce qui nous faisoit à tous le plus de plaisir, c'est que nous n'avions rien à craindre des poursuites que l'on auroit pû faire. D'un côté notre correspondance étoit sure, & de l'autre chacun nous croyoit tout au moins en Angleterre. Nous reprimes

donc à Rouen nos habits de femmes, & nous partimes de cette Ville vers la fin de Mars dans le commencement du Printems.

Fin de la prémière Partie.

59603582